

ASSOCIATION FRANÇAISE
POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

CONGRÈS D'ORAN 1888

ORAN & L'ALGÉRIE

EN 1887

Notices Historiques, Scientifiques & Économiques

TOME II

Quiconque a pu voir, comme moi, les prodigieux travaux exécutés par les Français en Algérie, n'éprouvera qu'un sentiment de pitié pour ceux qui, en présence de toutes ces œuvres admirables, oseraient prétendre que les Français ne savent pas coloniser.

ROHLFS (*Mitteilungen de Petermann*, an. 1878, vol. XXII, page 250).

A ORAN

CHEZ PAUL PERRIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, Boulevard Oudinot, 15

MDCCLXXXVIII

LE DÉPARTEMENT D'ORAN



INTRODUCTION

PAR

WAILLE MARIAL

CHACUN des cinq arrondissements dont se compose le département d'Oran a fait l'objet d'un travail spécial.

Bien que ces différents travaux forment un tout complet, il restait à jeter un coup d'œil d'ensemble sur le système orographique et hydrographique du département.

Pris dans ses grandes lignes, le plus occidental des trois départements de l'Algérie, ne diffère pas sensiblement des autres. Il comprend trois grandes zones parallèles à la mer : le Tell d'une profondeur moyenne de 150 à 200 kilomètres, pays de culture ; les Hauts-Plateaux, pays de paturage ; le désert, pays des dattiers.

UNIVERSITÉ DE PARIS - GÉOLOGIE

Du littoral jusqu'à la naissance des Hauts-Plateaux, le sol s'étage jusqu'à une altitude de 1,100 mètres ; des Hauts-Plateaux, dont la cote maxima atteint 1,311 mètres, il s'abaisse jusqu'au désert, formant ainsi deux grands bassins, l'un méditerranéen, l'autre saharien.

Sur le versant méditerranéen, coulent quelques rivières, peu abondantes pendant l'été, mais qui, pendant l'hiver se transforment souvent en torrents dévastateurs.

Le plus important de ces cours d'eau est le Chélif. Il prend sa source dans le S. du département d'Alger, arrose l'immense plaine qui porte son nom et vient se jeter à la mer, près de Mostaganem après, un parcours de 665 kilomètres.

La Macta, moins volumineuse que le Chélif, a son embouchure près d'Arzew. Elle a pour affluents l'Habra et le Sig, appelé en amont Oued Mekerra, et dont le parcours est de 215 kilomètres.

La Tafna, arrose l'arrondissement de Tlemcen ; elle se jette à la mer, en face de l'île de Rachgoun, à 40 kilomètres d'Oran. Les balancelles peuvent la remonter jusqu'à une distance de 10 à 12 kilomètres. Le parcours de la Tafna est de 150 kilomètres.

Les autres filets d'eau, connus sous le nom d'Oueds ne méritent pas d'être mentionnés (1).

Des trois provinces de l'Algérie, celle d'Oran est

(1) En Algérie on nomme Oued,
Toute rivière ayant de l'eau ;
Quand elle est à sec, c'est l'ued
Ou l'Oued auquel manque l'o.

la plus sèche et la moins boisée ; il n'y tombe qu'une moyenne de 450 à 500 millimètres d'eau par an, alors que le département d'Alger en reçoit 750 et celui de Constantine 800. Son système orographique, très disloqué, est orienté N.-E. S.-E., c'est-à-dire parallèlement à la mer.

Le point culminant du département d'Oran est le Djebel Ksel, près de Géryville. Il s'élève à 1,937^m d'altitude.

Des montagnes du littoral, on aperçoit, lorsque le temps est clair, les côtes d'Espagne.

Si l'on considère le département d'Oran, au point de vue de la viabilité, on remarquera qu'il est le mieux doté de l'Algérie.

Le littoral est relié avec l'extrême Sud par deux voies ferrées perpendiculaires à la mer. La première va directement d'Arzew au Ksar d'Aïn-Sefra, en pleine région désertique à 100 kilomètres de l'Oasis de Figuig et à 465 du littoral.

La seconde, moins étendue, — 152 kilomètres — va d'Oran à Ras-el-Mâ, sur la lisière des Hauts-Plateaux. Cette voie a un embranchement en construction sur Tlemcen.

Une autre ligne partant d'Oran, dessert Aïn-Temouchent.

Oran est relié avec Alger, Constantine et Tunis par une voie directe de près de 1100 kilomètres.

Avant peu on ira de Mostaganem à Tiaret par une voie de 222 kilomètres, actuellement en construction. Un premier tronçon, Mostaganem-Relizane va être livré à la circulation.

Envisagé au point de vue de la population, le département d'Oran est celui qui contient le moins d'Indigènes et le plus d'Européens.

On ne compte, en effet, dans notre province que trois Arabes pour un Européen, tandis que la province de Constantine en possède 12 et le département d'Alger 7.

A la rigueur, la population européenne du département d'Oran pourrait, si elle était convenablement armée, tenir tête à une insurrection des Indigènes.

Mais ce n'est pas de ce côté qu'est peut-être le plus grand danger ; il réside plutôt dans le nombre toujours croissant des étrangers qui dans certaines localités submergent l'élément français.

Pour ne parler que des Espagnols, à la main d'œuvre desquels notre province a dû son rapide développement économique, le seul arrondissement

| | |
|------------------------------|--------|
| d'Oran en comprend | 45.895 |
| Celui de Bel-Abbès | 15.292 |
| id. Mascara | 4.871 |
| id. Mostaganem | 4.773 |
| id. Tlemcen | 4.602 |

Cela fait un total de 75,433 individus, alors que les Français d'origine ne comptent encore que pour 64,716.

Une pareille disproportion est de nature à inspirer de sérieuses inquiétudes pour l'avenir : elle démontre éloquemment combien a été impolitique le rejet par les Chambres du crédit des 50 millions, auquel on doit l'arrêt de la colonisation française.

D'après le recensement de 1886, la population du département d'Oran se décompose ainsi qu'il suit :

| | |
|---|----------------|
| Français d'origine | 64.416 |
| Israélites naturalisés ou nés depuis le décret de naturalisation (octobre 1870) | 16.030 |
| Troupes, hôpitaux | 24.001 |
| Espagnols | 75.433 |
| Etrangers appartenant à d'autres nationalités | 20.099 |
| Marocains (pour la plupart ter- rassiers, défricheurs). | 14.374 |
| Tunisiens | 50 |
| Indigènes | 655.802 |
| Total. | <u>870.505</u> |

Il ne sera pas sans intérêt de comparer la population du département d'Oran avec celle des deux autres départements algériens.

La province d'Alger comprend :

| | |
|------------------------------|------------------|
| Français | 91.592 |
| Israélites français. | 14.721 |
| Troupes, hôpitaux | 21.965 |
| Etrangers. | 68.199 |
| Marocains | 1.081 |
| Tunisiens | 323 |
| Indigènes musulmans. | 1.182.660 |
| Total. | <u>1.380.541</u> |

Le département de Constantine a donné les résultats suivants :

| | |
|----------------------------------|------------------|
| Français | 63.319 |
| Israélites naturalisés | 11.844 |
| Troupes, hôpitaux | 19.303 |
| Etrangers. | 41.481 |
| Marocains | 1.990 |
| Tunisiens. | 4.522 |
| Indigènes | 1.423.960 |
| Total | <u>1.566.419</u> |

En groupant les populations des trois provinces, on obtient un total général de 3,817,465 habitants, parmi lesquels 3,262,422 Algériens musulmans.

On remarquera que les Indigènes qui n'étaient que 2,477,000 au recensement de 1874, ont gagné 800,000 âmes en 12 ans !

Il semble qu'ils aient progressé en raison directe de l'accroissement de la colonisation européenne.

Cette progression effrayante refute éloquemment les calomnies de certains écrivains qui ont prétendu que les Français avaient adopté, à l'égard des Indigènes, la politique de refoulement et d'extermination adoptée par les Américains contre les Peaux-rouges.

En vérité, ceux que tue notre domination ne se portent pas trop mal.

Voici maintenant comment se comportent les colons européens :

Jusqu'en ces dernières années, la population mâle

française d'Algérie n'arrivait pas à équilibrer ses décès. Cette situation anormale avait inspiré à un démographe de grand talent, le D^r Bertillon, des pronostics pessimistes sur l'avenir de notre domination.

Quelle que soit la valeur scientifique des doctrines du D^r Bertillon, les faits viennent de lui infliger un éclatant démenti. Les relevés des derniers recensements constatent, en effet, pour la première fois il est vrai, que la population française d'Algérie peut se développer avec ses seules forces, sans avoir à prélever de tribut sur la population métropolitaine.

Aujourd'hui, non-seulement les Français équilibrent leurs décès, mais ils ont encore un important excédent de natalité.

D'après les relevés du docteur Ricoux chargé du service démographique en Algérie, l'année 1885 a donné les résultats suivants.

Pour cent décès, les Français ont eu 133 naissances ; les Espagnols 158 ; les Italiens 139, les Maltais 151, les Israélites 144 ; les Allemands 96.

Ainsi qu'on le voit, les Allemands sont les seuls, parmi les colons européens dont la natalité reste au-dessous de la mortalité.

Il en a toujours été ainsi, depuis le commencement de la conquête, d'où l'on peut conclure que le climat d'Afrique ne convient réellement pas aux peuples du Nord.

Limitée à certaines zones septentrionales, la théorie du docteur Bertillon peut donc se défendre ; mais elle ne saurait être applicable au midi de la

France, à l'Espagne, au Portugal, à l'Italie méridionale, dont les populations ont incontestablement du sang africain dans les veines.

Or, ce sont précisément ces pays qui ont fourni le plus d'émigrants à l'Algérie. Il devait donc en résulter, et il en est résulté en effet, une population coloniale très mêlée ; mais parfaitement acclimatée.

En admettant que les Français aient offert, au début, moins de résistance à l'acclimatement, ils ont vaincu l'obstacle, au moyen des croisements.

Plus de la moitié des mariages français (58 pour cent) se font avec des Espagnoles, des Italiennes et des Maltaises.

Les femmes espagnoles sont les plus recherchées par les Français. Sur 100 mariages croisés, elle figurent pour 53 pour cent.

Le secret de notre vitalité est tout indiqué :

Croisons et nous multiplierons.

On a remarqué que les femmes résistaient mieux que les hommes au climat d'Afrique. En voici la preuve :

Il meurt 803 Français lorsqu'il en naît 1,000, tandis que sur un nombre égal de naissances féminines, les femmes françaises n'ont que 595 décès.

De toutes les nations européennes, l'élément espagnol est celui qui se comporte le mieux. Sur 1,000 naissances masculines, il ne meurt que 729 Espagnols. Les femmes de cette nation sont également mieux partagées que les françaises. Sur 1,000 naissances féminines, on ne constate que 535 décès du sexe féminin.

La population juive est de toutes la plus favorisée.

Sur 1,000 naissances masculines, il ne meurt que 475 mâles.

Pendant que 1,000 juives viennent au monde, il n'en meurt que 349.

On s'explique maintenant pourquoi cette race vivace envahit tout.

Les Allemands sont les plus maltraités. Ils ont 1,288 décès pour 1,000 naissances mâles.

Si Bismarck veut fonder des colonies d'avenir, il fera mieux de chercher autre chose que l'Afrique. Le Maroc qu'il semble convoiter ne réussirait pas mieux aux Teutons que l'Algérie.

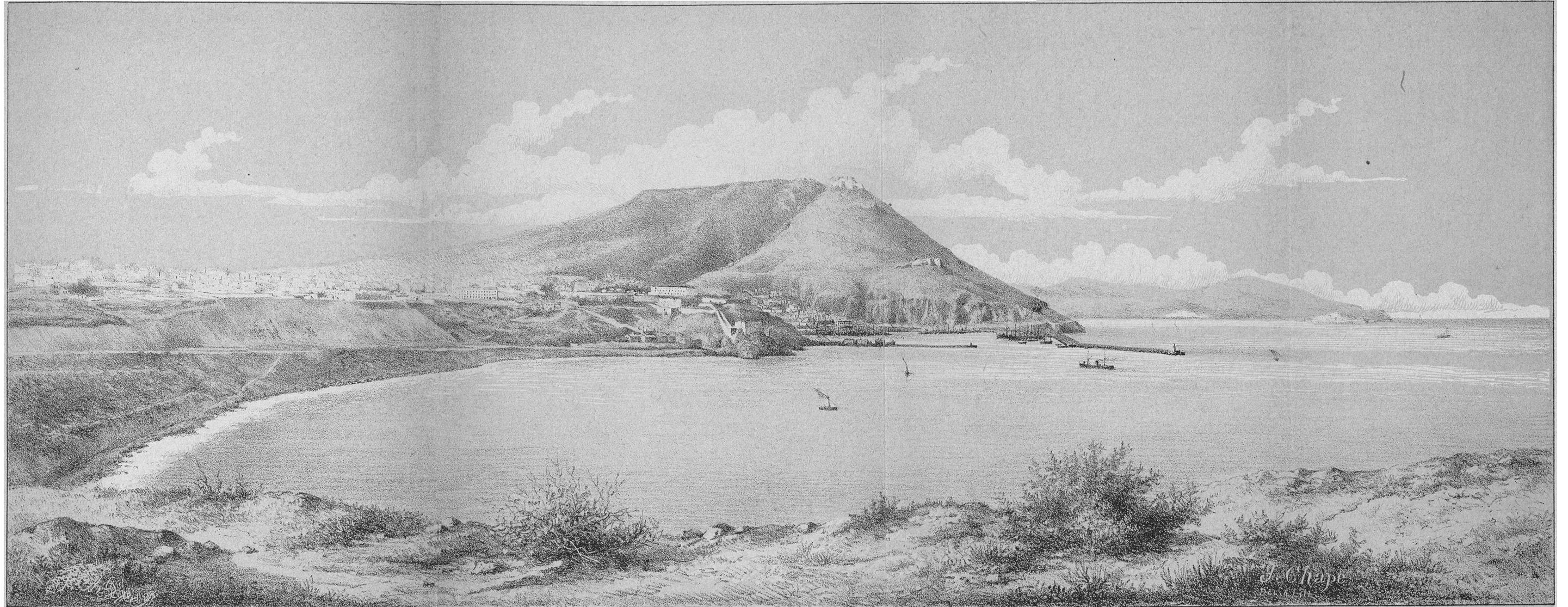


ORAN

ET

L'ARRONDISSEMENT D'ORAN

PANORAMA D'ORAN





ORAN

HISTOIRE — DESCRIPTION

PAR LE D^r G^{es} SEGUY

§ 1. *Histoire*

LA ville d'Oran, chef-lieu du département d'Oran, peut-elle s'enorgueillir d'une origine bien ancienne et remontant aux temps héroïques ? A-t-elle été bâtie par les Phéniciens de Tyr ou par le Carthaginois Hannon ? A-t-elle joui, du temps des Romains, d'une splendeur que l'absence presque complète de monuments historiques et de médailles ne permet guère de supposer ? Tout cela est difficile à établir, et me paraît de peu d'importance : d'ailleurs les oranais de nos jours peuvent se consoler d'une origine relativement récente, en songeant à la merveilleuse vitalité de leur cité, dont

la prospérité est accusée par un accroissement de population dont peu de villes pourraient offrir l'exemple. Le dernier recensement a accusé en effet la présence à Oran de 70,000 habitants environ ; ce chiffre n'était que de 8,604 en 1840.

C'est donc, dans une période de moins de 50 ans, une augmentation de plus de 60,000 âmes. Voilà certes de quoi nous dédommager de notre état civil roturier.

C'est vers la fin du IX^e siècle que la ville actuelle qui avait disparu, à la suite de l'irruption des Vandales et de l'invasion des Arabes (645 de J.-C., an 23 de l'Hégire), fut reconstruite par des marchands arabes de la côte d'Andalousie, qui en firent un entrepôt pour leur commerce avec Tlemcen et le Sahara. Quelques années après, elle était enlevée après un siège par les Fatimites, sous la conduite de Mohammed-ben-Abi-Aoun, et de Mohammed-ben-Abdoun. C'est à cette époque qu'apparaît la dénomination d'Oran. L'origine de son nom provient-elle du nom des Califes qui la gouvernèrent aux X^e et XI^e siècles, dont l'un s'appelait Bou-Charam Ouarahhan Wehran, ou du cours d'eau qui traversait la ville, ou encore — je ne propose cette explication que sous toutes réserves — de la disposition des deux points culminants séparés par une vallée, et sur lesquels s'élèvent aujourd'hui le fort Santa-Cruz et le marabout de Sidi-Abdelkader Djilali ? Cette disposition est ainsi rappelée par le docteur Shaw :

« On voit, au bord de la mer, à quelques centaines de toises, Mers-el-Seghir (Oran), et à

l'extrémité N.-O. de la baie, Mers-el-Kebir. A une très petite distance, à l'O. de la montagne dont il vient d'être question, il y en a une autre, appelée je crois *Mazetta*, qui est plus élevée que la première. Elles sont d'ailleurs séparées par une vallée, ce qui fait que leurs sommets paraissent entièrement isolés et servent de points de direction aux navires en mer. »

Il n'y aurait rien d'in vraisemblable à ce que cette coupure (en arabe *ouaran*), eût donné son nom à la ville.

Depuis la fin du X^e siècle jusqu'à l'occupation française, Oran a été le théâtre de luttes incessantes, qui l'on fait passer tour à tour entre les mains des Turcs, des Arabes et des Espagnols. Cette histoire mouvementée a été écrite par M. Fey, dont l'ouvrage est le plus complet, je crois, à l'heure actuelle (1). On trouve aussi dans l'histoire du commandant Derrien, en cours de publication, et dans d'autres monographies, des renseignements intéressants, qui, joints à ceux que l'on rassemble tous les jours, pourront dans un avenir peu éloigné constituer les matériaux d'une histoire très complète.

Voici en quelques mots les faits les plus saillants relatifs à cette période. J'emprunte ces détails à une brochure de M. Tisserand, ancien professeur d'histoire au lycée d'Oran :

« En 1082-1083, Oran fut prise d'assaut par les troupes almoravides, sous les ordres de Mohammed-

(1) FEY, *Histoire d'Oran avant, pendant et après l'occupation Espagnole*. Oran, Ad. Perrier, 1858.

Ibn-Tinnamer. En 1137, nouvelles luttes contre les tribus voisines. Ceci se rapporte à l'histoire des querelles qui avaient lieu entre les différentes familles issues ou prétendues issues de celle de Mahomet. De 1142 à 1166, Abd-el-Moumen conquiert tout le territoire compris entre Oran et les Syrtes, ce qui fait une étendue de côtes assez considérable, puisqu'il allait jusqu'à Tunis.

« En 1242, au siècle suivant, Abou-Zekria s'empare du pays compris entre la mer et Tlemcen ; il pénètre dans les terres jusqu'à une profondeur de 140 kilomètres.

« Ici se place l'incident du siège de Tlemcen, presque aussi long que le siège de Troie, aussi héroïque soit pour l'attaque, soit pour la défense. Pendant cette période, la ville d'Oran reste tranquille et évite les coups de Yacoub-el-Mansour (le victorieux).

« En 1437, elle reconnaît l'autorité du bey de Tunis.

« Depuis ce moment jusqu'à la conquête espagnole, Oran devient un refuge pour les pirates dont les ravages s'étendent jusqu'au Portugal. Le roi Jean I^{er}, pour mettre un terme à ces dépradations continuelles, fait une expédition en Afrique, et s'empare de Mers-el-Kebir, le 14 août 1415, et d'Oran ; mais cette dernière, attaquée par les troupes Tlemceniennes, est bientôt reprise par Ben-Zian (1437), et devient plus que jamais le repaire des pirates. Ceux-ci attaquent de nouveau le Portugal, en sorte que le roi Alphonse X est obligé de renouveler l'expédition de son prédécesseur, et s'empare une seconde fois

de la ville en 1471 ; mais l'occupation ne dure pas longtemps. Les Portugais, bloqués pendant six ans, mis dans l'impossibilité de se ravitailler par terre, sont obligés de la quitter en 1477.

« Nous arrivons ainsi à la chute de Grenade, en 1492, et à l'expulsion des Maures d'Espagne. Les Arabes sont forcés de quitter le pays. Bou-Abdallah, le Boabdil des historiens, vient mourir à Fez, et les Espagnols, poursuivant l'œuvre de délivrance, débarquent sur les côtes d'Afrique. C'est toujours Oran qui est l'objectif, parce que c'est le point important le plus rapproché de la côte d'Europe, celui par lequel les communications s'établissent le plus facilement.

.....

« En 1500, le marquis de Comarès débarque pour la première fois à Mers-el-Kebir, s'empare de la rade, construit un fort et y établit une garnison.

« L'expédition de Comarès réussit d'abord ; mais il veut pénétrer dans l'intérieur des terres, et après avoir remporté quelques succès du côté de Misserghin, il se laisse surprendre, au retour, par quelques tribus d'Arabes, et il est forcé de revenir à Mers-el-Kebir, et de s'y tenir sur la défensive, en attendant du secours. Peut-être aurait-on renoncé à occuper le pays, si le fameux cardinal Ximenès, aussi acharné contre les musulmans que son roi, n'avait insisté pour organiser une nouvelle expédition. Il en prend lui même le commandement, débarque à Mers-el-Kebir et marche aussitôt sur Oran, qu'il attaque à

la fois par terre, en passant derrière le Mont Santa-Cruz (le Mourdjadjo), et du côté du fort Lamoune par mer. Les efforts combinés des troupes et de la flotte mettent les habitants dans l'impossibilité de se défendre, et après une lutte terrible, les Espagnols pénètrent dans la ville et la livrent au pillage. Ils s'abandonnent à tous les excès d'une soldatesque en délire, et le sang coule vers la mer dont il rougit les eaux.

« Les Turcs à leur tour s'avancent par l'E. Barberousse (Aroudji), s'empare d'Alger, de Dellys, de Cherchell et vient se heurter contre les Espagnols. Ceux-ci après avoir subi des pertes énormes, en résistant à l'invasion, sont refoulés dans Oran en 1516.

« En 1520, Kheir-Eddyn, père de Barberousse, obtient de Sélim I^{er}, sultan des Turcs, des secours contre les Arabes et les Espagnols, en mettant sous sa protection les états algériens nouvellement conquis ; il organise la piraterie, s'approche aussi d'Oran et inflige aux Espagnols plusieurs échecs. Les attaques incessantes des Turcs rendaient la situation de plus en plus difficile : il fallait à chaque instant envoyer des troupes fraîches pour conserver la place, en sorte qu'elle aurait été abandonnée en 1574, après la bataille de Lépante, au moment où Sélim II, pour venger sa défaite, se disposait à attaquer les chrétiens en Afrique. Mais la mort du sultan met fin aux préparatifs de guerre ; les Turcs renoncent à attaquer, et les choses restent dans le même état qu'auparavant.

« Toutefois Oran est la seule ville qui résiste à

Hassen-ben-Kheir-Eddin ; fatigué d'une lutte sans résultat, ce dernier renonce à s'emparer de la place et il fixe sa résidence à Mazouna, entre Mostaganem et Ténès (1563), afin de pouvoir surveiller plus facilement les agissements des tribus de l'Ouest.

« Les janissaires du beylik recommencent la lutte en 1622 et viennent attaquer les Espagnols : ceux-ci les repoussent et les poursuivent en dehors de la ville ; ils les atteignent à l'Habra, et leur font subir une sanglante défaite, si bien que les Turcs découragés sont forcés de se tenir en repos. Ils ne s'occupent plus d'Oran jusqu'en 1708 ; mais à cette époque Moustapha-bou-Chela-R'en, bey de la province, établi à Mascara, reçoit du bey d'Alger l'ordre de faire le siège de la place.

« Le comte de la Vera-Cruz, alors gouverneur de la ville, livre à l'archiduc Charles les troupes chargées de la défense ; mais les habitants ne veulent pas se rendre, et abandonnés à leurs propres forces, ils résistent assez longtemps ; forcés de capituler, ils se soumettent aux Turcs et la place, à partir de 1708, devient le chef-lieu du beylicat de l'O. ; Moustafabou-Chela-R'en, l'homme à la moustache, y réside jusqu'en 1732, époque à laquelle les Espagnols reviennent, le chassent et le forcent à battre en retraite sur Mostaganem ; après avoir fait plusieurs tentatives pour reprendre la position, il meurt en 1737.

« Depuis cette époque jusqu'au moment où eut lieu l'épouvantable tremblement de terre qui anéantit la ville presque toute entière, en 1791, les Espagnols

restent maîtres de cette place ; mais dégoûtés d'une occupation qui leur coûte si cher, atterrés par la catastrophe récente, ils n'opposent plus qu'une faible résistance aux attaques du 26^e bey Mohammed-Lekahal, surnommé El-Kebir, et l'abandonnent définitivement aux Turcs. El-Kebir règne jusqu'en 1799. »

Sept beys, dont le dernier (le 33^e de la série), fut Hassen, restèrent maîtres d'Oran jusqu'au moment de la conquête française. Après la prise d'Alger, Hassen sollicita notre protection, et c'est ainsi que nous entrâmes dans Oran, dont nous prîmes possession le 4 janvier 1831. Les faits récents dont furent le théâtre la province et le chef-lieu de l'Ouest, font partie de l'histoire militaire contemporaine ; ils sont dans la mémoire de tous : je ne les raconterai pas. J'aborde donc, sans plus tarder, la description de la ville d'Oran, dont je vais essayer de raconter la formation et le développement successif.

§ II. *Description*

Oran est bâtie au fond d'une baie par 35° 44' de latitude N. et 2° 58' de longitude O.

Deux ravins séparant un monticule, sur lequel s'élève le Château-Neuf, donnent à la topographie de la ville d'Oran, un cachet spécial et un aspect

particulièrement tourmenté. Dans ces deux ravins coulent : l'Oued Rouïna à l'E. ; l'Oued Rehhi (la rivière des moulins), à l'O. Des nombreux moulins qui avaient, dans l'origine, donné son nom à ce ruisseau, on n'en voit plus aujourd'hui que quatre : le moulin du Château-d'Eau ; un second à l'extrémité du Boulevard Malakoff ; le moulin dit de Canastel qui se trouve actuellement dans les caves de l'hôtel de la Paix, et enfin le moulin de la manutention militaire. Ces deux ravins divisent la ville actuelle en trois parties, qui correspondent chacune à une période de son développement.

Sous la domination Espagnole, Oran comprenait trois quartiers, occupant la rive gauche de l'Oued Rehhi ; la *Blanca*, le plus important de tous, la Casbah et la Marine. Elle était limitée par une enceinte dont M. Fey a donné dans son ouvrage⁽¹⁾, une description que nous ne recommencerons pas après lui, et que nous préférons reproduire en entier :

« Construite d'une manière très irrégulière, sous le rapport du tracé — parce qu'il était absolument nécessaire qu'elle se pliât aux inégalités et aux exigences du terrain, — l'enceinte avait 2,557^m de développement.

« A partir de la porte de Tlemcen, elle suivait les promenades publiques ombragées de peupliers, où est situé aujourd'hui le boulevard Oudinot, contournait, pour faire face à la Marine, le plateau

(1) FEY, *Loc. cit.*, page 168.

où est l'hôpital ; rentrait un peu pour soutenir les terres à pic sur lesquelles repose notre église principale de Saint-Louis, et venait enfin aboutir à la porte du Santon, d'où elle formait encore un angle rentrant, pour venir s'appuyer à l'O. au Bastion de Sainte-Isabelle, ainsi qu'au Bastion nommé la Garde des Lions, dépendance de la Casbah ; comme sa contrepartie, elle avait son point de départ à l'E. de cette forteresse.

« Prenant pour base la porte de Tlemcen, par où l'on arrivait de l'intérieur nous trouverons aussitôt :

« Le Bastion Saint-François, immédiatement après avoir dépassé l'abreuvoir construit à la porte du ravin : il était armé de cinq canons de fort calibre ; la Tour Saint-Dominique qui est parfaitement visible à l'angle S. du boulevard Oudinot. Son intérieur et les dépendances sont en ce moment affectés au service des lits militaires (1).

« Le Bastion des Bains, petite plate-forme qui ne portait pas d'artillerie, — l'ancienne salle des morts de l'hôpital est sur son emplacement, dans le rentrant de l'enceinte, au milieu du boulevard Oudinot ; — la porte de Canastel, débouchant sur la place Kléber ; la Tour de Saint-Roch a disparu presque entièrement pour faire place au Bastion que l'on construisit en 1852, afin de prévenir l'éboulement des terres sur lesquelles repose l'aile N. de l'hôpital neuf. Quelques débris composés d'un béton extrêmement compact,

(1) Cette administration est aujourd'hui à Karguentah, en face du parc à fourrages.

d'une dureté singulière, sont tout ce qui reste, à l'entrée de la rampe de la rue de l'Arsenal, de ce Bastion, ou Tour Saint-Roch, qui était armé de trois forts canons ; la guérite des Escaliers : la guérite a disparu, mais une partie des escaliers existait encore il y a cinq ans ; la guérite des Sept Vents était située sur le bord de l'escarpement qui avoisine la maison d'éducation tenue par les Sœurs trinitaires (nos recherches ont été infructueuses à en retrouver les traces) ; la porte du Santon avec le millésime indiqué plus haut (1754). Le conduit royal dit de la Vieille Mère s'appuyant à la Casbah à l'entrée de la rue Tagliamento, achève l'enceinte de la *Ciudad* de Oran. »

A cette époque, qui suit de peu la visite du docteur Shaw, Oran comptait 532 maisons et 42 édifices publics. Les plus remarquables étaient, parmi les monuments religieux : l'église de Sainte-Marie, les couvents de Notre Dame de la Merci, de Saint-Dominique et de Saint-François, les ermitages de Notre Dame de Carmen, de Saint-Roch et de Saint-Sébastien. Les Espagnols possédaient aussi un grand et beau théâtre, le Colisée, appelé encore théâtre de la Sonora, sans doute en l'honneur de don José de Galves, marquis de la Sonora, qui fut exilé à Oran en 1782. Ce théâtre occupait l'emplacement de l'hôpital militaire actuel, dans l'enceinte duquel ses vestiges ont disparu. La place d'Armes qui était ornée d'une statue équestre du roi Charles IV, occupait l'emplacement de la place actuelle de

l'hôpital militaire. Mais ce qui donnait surtout un aspect spécial et grandiose à la ville, c'étaient ses fortifications : nous avons déjà décrit d'après M. Fey une partie de l'enceinte. Complétons, au risque de nous répéter quelquefois, ce tableau des moyens de défense dont les Espagnols avaient entouré la ville.

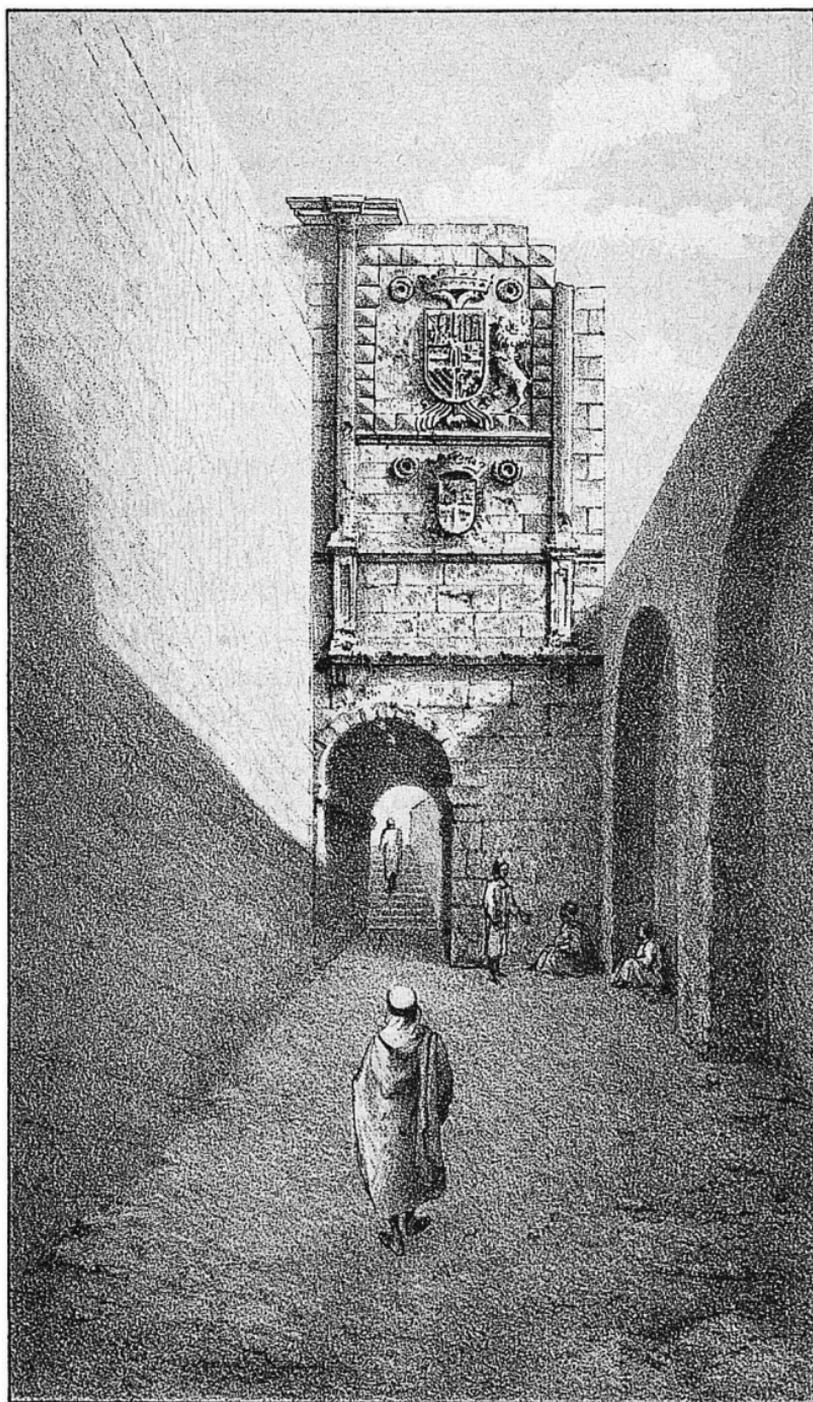
Ils avaient si bien compris l'importance exceptionnelle que donne à Oran sa position au fond du golfe de ce nom, et qui la met dans les meilleures conditions stratégiques, soit pour assurer la défense du territoire algérien, soit pour abriter une flotte dans son port de Mers-el-Kébir, soit enfin pour résister par terre et par mer à une armée envahissante venant d'Europe, qu'ils n'avaient rien négligé pour en faire une citadelle redoutable, en profitant habilement de tous les reliefs du terrain, pour y asseoir leurs fortifications et leurs ouvrages détachés.

Du côté de la mer, ils avaient établi le fort de Mers-el-Kébir, le fort Lamoune, le fort Sainte-Thérèse et une batterie, dite aujourd'hui batterie Espagnole, et située à environ 3 kilomètres de Gambetta.

Au-dessus de ces forts, et servant en même temps de défense de terre et de mer, on trouve les forts de Santa-Cruz, de Saint-Grégoire, et le Château Neuf.

Au point de vue de la défense par terre, les fortifications espagnoles sont une merveille, bien entendu en nous reportant à l'art de la guerre, à l'époque où elles ont été construites (1640 et années suivantes).

VIEILLE PORTE ESPAGNOLE



ORAN (CASBAH)

Dessin de J. CHAPE.

L'enceinte fortifiée de la ville d'Oran s'appuyait au N. sur le Château-Neuf, qui comporte dix Bastions et deux ouvrages avancés, dont l'un se trouvait à côté du Lycée actuel, et l'autre, une demi-lune existant encore, entre le cercle militaire et le gymnase. L'enceinte partant du Château-Neuf traversait la place d'Armes actuelle, suivait la rue de Vienne, et allait se relier au fort Saint-André, en laissant, entre le Château-Neuf et ce dernier fort, deux portes de ville ; l'une, près du Cercle militaire, appelée par les Français porte Napoléon, et l'autre sur la place des Carrières et portant ce nom. Le fort Saint-André comprenait un ouvrage avancé, une Lunette, dont on voit encore les vestiges à gauche du boulevard National. Elle est occupée maintenant par des remises et des écuries.

Au S.-O. du fort Saint-André, se trouve le fort Saint-Philippe, relié au premier par une enceinte basse avec fossés. Le fort Saint-Philippe domine le plateau environnant et le ravin de Raz-el-Aïn ; il comprenait deux ouvrages avancés complètement en ruines aujourd'hui. L'un de ces ouvrages, situé à droite de la route de Tlemcen, avant d'arriver au tir au pistolet, se nommait Lunette San-Fernando ; l'autre, moins important, occupait le mamelon planté actuellement de vignes par M. Gachet et dominant le ravin Raz-el-Aïn.

Du fort Saint-Philippe, l'enceinte fortifiée suivait le versant E. de Raz-el-Aïn, et venait se souder à la Casbah, en laissant une porte sur le ravin, laquelle a été modifiée depuis par les Français.

La Casbah Espagnole, telle d'ailleurs qu'elle existe aujourd'hui, comme fortifications, se liait au fortin dit du Santon par un mur crénelé avec fossés. Ce fortin dont on reconnaît encore aujourd'hui la position, terminait l'enceinte près de la falaise sous laquelle se trouve aujourd'hui le jardin Welsfort et le quartier de la Calère. La Casbah comprenait deux ouvrages avancés ; l'un nommé la Lunette Campana est situé entre la Casbah et le bois des planteurs ; l'autre, dit Lunette Saint-Louis, se trouve sur le versant S.-E. de Santa-Cruz.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans les fortifications Espagnoles, c'est que tous les ouvrages extérieurs étaient reliés avec les principaux groupes de l'enceinte, par des souterrains vastes et bien construits. C'est ainsi que l'on voit encore le souterrain communiquant de la Casbah aux forts Santa-Cruz, Saint-Grégoire et la Lunette Saint-Louis. Du Château-Neuf, une communication était établie avec la Lunette du plateau d'Aïn-Rouina à côté du Lycée. De Saint-Philippe une même communication liait la Lunette San-Fernando, la Lunette Saint-André, et un blockhaus situé dans le ravin de Raz-el-Aïn, à côté des sources qui alimentent aujourd'hui la partie basse de la ville d'Oran.

Je n'ai pas cru devoir donner sur chacun des forts qui assuraient la défense d'Oran, des détails que l'on trouvera fort complets dans l'ouvrage de M. Fey et dans l'*Itinéraire de Piesse*, particulièrement en ce qui concerne le Château-Neuf. J'y renvoie donc le lecteur. Il lira ces notices avec d'autant

plus d'intérêt que la plupart de ces fortifications espagnoles sont encore debout.

Nous avons vu jusqu'ici la ville d'Oran concentrée tout entière sur la rive gauche de l'Oued Rehhi. Pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, quelques maisons commencent à s'élever sur la rive droite; mais ce n'est qu'à partir de 1791, après le tremblement de terre et l'entrée de Mohammed-El-Kebir dans Oran, que la ville prend de ce côté une réelle extension. « Alors, dit Piesse, le pacha Hassen dirigea d'Alger sur Oran quelques uns de ses protégés, et plusieurs personnages influents qui lui étaient suspects. Un appel fut fait à Médéah, Milianah, Tlemcen, Mascara, et aux autres villes de l'intérieur; il en vint d'Ouchda et même de Fez. Quelques chefs des Beni-Ameur, des Gharabas, des Smelas et des Douairs s'y fixèrent. Afin de donner de l'élan au commerce, le bey distribua à vil prix des terrains situés entre le Château-Neuf et le fort Saint-André, à la seule condition d'y bâtir sur des alignements donnés, et les donna à des juifs accourus de Nédromah, de Mostaganem et de Mascara. Ce quartier régulièrement percé aujourd'hui, est construit sur la crête du ravin E. de l'Oued Rehhi, et forme, avec la partie qui s'étend jusqu'à la nouvelle rue des Jardins, ce qu'on appelle la ville neuve, pour la distinguer de la ville Espagnole ou vieille ville. Cette dernière n'était guère quand nous prîmes possession d'Oran qu'un amas de décombres. »

Avec notre arrivée en Algérie, commence pour Oran, une troisième période de développement; celle

pendant laquelle s'est constituée la ville actuelle. Il suffit de jeter les yeux sur un plan pour se rendre compte des progrès accomplis, si l'on compare l'étendue de la ville espagnole, à l'immense superficie (420 hectares, intra muros) qu'occupe actuellement le chef-lieu de notre département de l'Ouest.

Dans cet agrandissement, une grande partie des anciennes murailles espagnoles a dû disparaître pour être remplacée par de nouveaux travaux.

Les Français, depuis l'occupation de la ville d'Oran (1832), les ont utilisées et les ont entretenues avec un soin minutieux jusqu'en 1866, époque où l'on a commencé la nouvelle enceinte, qui part du ravin Blanc au N.-E. d'Oran, suit le versant Saint-Pierre, atteint le plateau à la porte de Mostaganem, et s'étend en dominant ce plateau jusqu'au delà de la porte de Tlemcen, où elle se relie avec le fort Saint-Philippe. A partir de ce fort jusqu'à la Casbah, l'enceinte espagnole a été conservée presque entièrement, sauf quelques légères modifications.

La nouvelle enceinte bastionnée comprend seulement un mur crénelé de 4 à 5 mètres de hauteur, et ne comportant aucun ouvrage extérieur ; elle ne saurait donc suffire à une défense sérieuse contre une armée européenne ; mais, comme défense maritime, des ouvrages de fortifications assez importants ont été construits depuis 1875. Ainsi on a bâti le fort du Santon, au-dessus de Mers-el-Kebir, à une altitude de 250 mètres, et le fortin du ravin Blanc, au-dessus du ravin de ce nom. Les feux de ces deux ouvrages se croisent en pleine mer. Entre ces deux forts, on a

établi les batteries de Saint-Grégoire, de Lamoune et du Château-Neuf. Le fort de Mers-el-Kebir lui-même a servi à l'installation d'une puissante batterie. En résumé la rade d'Oran-Mers-el-Kebir, est défendue par deux forts et quatre batteries, toutes armées de pièces d'un fort calibre.

Pour les Oranais, la ville actuelle est divisée en deux parties : Oran proprement dit (ce que nous avons appelé jusqu'ici le vieil et le nouvel Oran), et Karguentah ou la Mosquée qui tire son nom d'une medersa surmontée d'un minaret, que l'on peut voir encore aujourd'hui au milieu du quartier du 2^e Chasseurs d'Afrique, et dans laquelle est le tombeau du bey Mohammed-El-Kebir. Ces deux parties étaient séparées autrefois par le ravin d'Aïn-Rouina et communiquaient par une voie courbe, le boulevard Charlemagne, aujourd'hui presque abandonné, car le ravin a été comblé et sur le remblai se sont élevées de magnifiques constructions : c'est le boulevard Seguin. La place d'Armes où commencent ce boulevard et les grandes artères que nous allons parcourir dans une promenade à travers Oran, est donc un point central, un trait d'union entre la ville ancienne et la ville moderne.

La différence de niveau qui existe entre les deux parties, et la disposition topographique, que nous avons signalées déjà, rendent assez restreints les moyens de communication entre les anciens et les nouveaux quartiers. On ne peut en effet arriver de la place Kléber ou de la place de la République, et du boulevard Malakoff à la place d'Armes, que par deux

rues à pente très roide toutes les deux : la rue des Jardins, et la rue Philippe doublée par la rue de Turin. La rue Philippe, forme un angle dont la mosquée du Pacha occupe le sommet. Elle n'est autre chose que l'ancien chemin de Canastel, qui partait de la porte de ce nom, pour arriver à la barrière de Roz-Alcazar (ancienne porte Napoléon). Cette pénurie de voies de communications, crée dans ces rues un encombrement perpétuel, qui rend la circulation très-difficile, surtout à certaines heures de la journée.

Il y aurait bien encore moyen, par deux voies extérieures, d'accéder des quartiers bas à la partie haute de la ville : je veux parler de la nouvelle route construite par le Service des Ponts-et-Chaussées, et qui, partant du Cercle militaire, contourne le Château-Neuf, pour aboutir dans la rue Charles-Quint à l'angle N.-O. de la promenade de Létang ; et de la route qui commençant à la porte du Ravin Vert (ancienne porte de Tlemcen), longe jusqu'à la minoterie du Château-d'Eau la rive gauche de l'Oued Rehhi, qu'elle traverse sur un pont, pour aboutir à Eckmühl, faubourg en voie de création et déjà très prospère. Mais cette dernière est peu utilisée, ne donnant accès qu'à un quartier nouveau, et dont le commerce est encore peu développé relativement au reste de la ville ; quant à la première, elle commence à être très fréquentée, bien qu'elle soit presque exclusivement réservée au charroi destiné au quartier de Karguentah.

On a proposé récemment l'établissement d'un

chemin de fer funiculaire qui relierait la place Kléber, et peut-être même la Marine, à la place d'Armes. La réalisation de ce projet rendrait évidemment de grands services aux piétons, et il serait à désirer qu'elle ne se fit pas trop attendre.

La rue Philippe et le boulevard Malakoff, belle voie, plantée de magnifiques platanes, conquise par un remblai et un tunnel sur l'O. Rehhi, avec le boulevard Oudinot, ainsi nommé du nom du colonel du 2^e Chasseurs d'Afrique, tué à la Macta, aboutissent sur la place Kléber. Une grande et belle maison, formant un carré parfait, dans laquelle est situé l'Hôtel de la Paix, sépare la place Kléber, de la place de la République. C'est dans la partie de ce bâtiment qui forme la façade Sud de la place, qu'est installé provisoirement l'Hôtel de la Préfecture, dont la construction s'achève sur la place Kléber, à la jonction des boulevards Malakoff et Oudinot.

De la place de la République on jouit d'un des plus beaux panoramas que l'on puisse rêver : à gauche, les magnifiques maisons, parmi lesquelles on remarquera le palais Consulaire, récemment construites et surmontées par les jardins de l'hôpital militaire, au-dessus desquels se détache vigoureusement sur le fond bleu du ciel le Mourdjadjo, avec ses pentes abruptes, la Chapelle, le fort de Santa-Cruz, et le marabout de Sidi Abdelkader Djillali ; à droite les talus verdoyants et embaumés de la promenade de Létang, que couronnent les tours massives et imposantes du Château-Neuf, forment un encadrement féerique au tableau que présentent au spectateur ravi,

les quais avec leurs piles de sacs de blé, leurs meules d'alfa, leurs montagnes noires de charbons et de minerais ; la gare maritime avec son mouvement incessant de trains qui montent ou descendent ; le port avec ses balancelles et ses vapeurs, et plus loin enfin l'immensité bleue, l'azur tranquille de la Méditerranée, sur lequel ça et là, la voile d'une barque de pêcheurs met une tâche blanche.

Aussi est-elle tous les jours, et particulièrement aux heures où s'y font entendre soit l'excellente musique des Zouaves, soit les Sociétés musicales de la ville, le rendez-vous d'une foule nombreuse, et jamais rassasiée d'un pareil spectacle.

Des deux côtés de la place de la République, descendent deux rues affectant toutes deux la forme d'une S, et la mettant en communication avec le port. La rue d'Orléans aboutissant au quai Lapérouse, et la rue Charles-Quint au quai Sainte-Marie. En face du port se trouve sur ce quai la Manutention militaire, superbe bâtiment datant de la domination espagnole, et qui servait alors de magasin aux vivres. Une inscription placée au-dessus du grand portail, au milieu d'un magnifique écusson aux armes d'Espagne, dont la couronne royale est taillée à jour dans la pierre, nous apprend que cette construction fut édifiée en 1764, sous le règne de Charles III.

Ces rues, autrefois les plus belles et les plus importantes d'Oran, ont perdu beaucoup de leur antique splendeur. Elles sont occupées, ainsi que les ruelles transversales qui les relient, par les courtiers maritimes, les entrepositaires, les marins et les



LES VIEILLES ARMOIRES ESPAGNOLES D'ORAN
Dessin de J. CHAPE.

pêcheurs, et ne conservent que pendant le jour, une activité commerciale qui cesse quand vient le soir.

A l'extrémité inférieure de la rue d'Orléans, on rencontre la Douane, et en face, l'Arsenal qui a donné son nom à une rue autrefois très animée, doublant la rue d'Orléans et aboutissant à un tunnel, débouchant sur la place de la Perle, et au-dessus duquel est l'Église Saint-Louis. Les maisons du côté droit de la rue de l'Arsenal, sont adossées à la montagne qui a été taillée à pic pour permettre leur construction. Il résulte de cette disposition qu'on rencontre souvent au troisième ou quatrième étage un locataire, arrosant un jardinet, dont la présence à cette altitude est pour les étrangers un sujet d'étonnement. C'est sur les flancs de cette montagne, qu'est accroché le quartier espagnol de la Calère, qui se termine par un petit plateau sur lequel est situé le jardin Welsfort.

Dans la rue d'Orléans, on peut voir adossée, à un bâtiment qui servait de halle au poisson, et dont la municipalité se propose de faire un asile de nuit, une fontaine dont nous donnons ci-contre un dessin dû au crayon de M. Chape. Cette fontaine avait été édifiée, en 1789, par les soins de la *Junte Oranaise* ainsi que l'indique une inscription surmontée d'un écusson plus petit, sans lambrequins, et renfermant les armes de la ville Espagnole d'Oran, signalées pour la première fois par M. Fey, et qu'on peut blasonner ainsi : De gueules au lion d'or passant, chargé d'un soleil rayonnant d'or. « Nous espérons écrivait en 1858, l'historien d'Oran, que l'on voudra

bien avoir égard à cette découverte, qui en est véritablement une, puisque nous sommes le premier à décrire ces armes, et nous émettons le vœu que la Municipalité Française d'Oran adopte le titre héraldique que lui ont laissé les anciens possesseurs.» Ce vœu n'a pas été exaucé; les armes actuelles d'Oran sont celles que l'on peut voir sur la couverture de ce volume : nous laissons à de plus compétents que nous, en matière héraldique, le soin de décider ce que le bon goût peut y avoir gagné ou perdu.

Nous ne citerons que pour mémoire, les rues étroites et tortueuses du vieil Oran ; rues du Vieux-Château, de la Vieille-Casbah, de la Moskowa, de Dresde, de l'Hôpital, de Montebello, etc. C'est dans ces quartiers, l'ancienne Blanca des Espagnols, que l'on rencontre les vieilles maisons du primitif Oran, et quelques habitations mauresques, du reste, les unes et les autres sans valeur artistique.

Revenons à la place d'Armes qui nous servira de point de départ pour continuer notre promenade à travers les nouveaux quartiers.

La place d'Armes, — ancienne place Napoléon, place de la Révolution — existe, telle qu'elle est aujourd'hui, depuis quatre ans seulement. Si les jeunes plantations qui ont été faites, ne permettent pas d'y trouver encore une ombre bien épaisse, du moins elles font agréablement oublier l'aspect aride et désolé qu'avait, il y a quelques années, cette place, avant l'édification du nouvel Hôtel-de-Ville qui en occupe aujourd'hui le côté S. A l'E., de belles constructions à trois et quatre étages, élevées sur des

terrains conquis sur le ravin d'Aïn-Rouina; au N. le Cercle militaire et la maison Lasry forment un cadre que complètent mal les vieilles masurés que l'on voit à l'O., et où se trouvent les bureaux de la place et quelques échoppes de marchands de vins, tenues par des Espagnols ou des Juifs.

Sans jouir de la place d'Armes, d'un panorama aussi mouvementé et aussi grandiose que celui de la place de la République, il est impossible cependant de ne pas être charmé par cette échappée de mer bleue, à qui son emprisonnement entre la colline sur laquelle est bâti le Château-Neuf, et la pointe de Canastel, donne de faux airs de lac. Au premier plan, le ravin d'Aïn-Rouina, et ses berges, avec ses jardins potagers entourés de cactus, d'agaves, de belhombras au milieu desquels un unique et vieux palmier, qu'on croirait en zinc, essaie en dressant fièrement vers le ciel sa tête altière, de donner la note indigène, font regretter qu'on n'ait pas songé à utiliser une situation exceptionnelle, pour nous doter d'une magnifique promenade, qui eût pu s'étendre jusqu'à la mer.

De la place d'Armes, part une grande artère, le boulevard National — ancienne rue de Vienne — à laquelle les juifs indigènes ont conservé, dans leur langue, le nom que lui valait sa situation auprès des anciennes murailles : *Djibch Essour* (littéralement : du côté du rempart) est le nom qu'ils lui donnent. Il subsiste d'ailleurs un tronçon, en face du Cercle militaire, auquel nous avons conservé la même dénomination de rue des Remparts.

A droite du boulevard National, qui est sur toute sa longueur planté d'arbres, et bordé de constructions s'élevant avec une rapidité féérique, parmi lesquelles on remarque la nouvelle synagogue, se trouve le quartier Juif. Trois rues parallèles, à peu près dirigées du S. au N. : rues de la Révolution, d'Austerlitz et de Wagram, le partagent. Elles sont reliées entre elles par une foule de ruelles dont les noms guerriers constratent singulièrement avec le caractère ultra pacifique des habitants.

Si vous ne redoutez pas trop l'impression sur l'organe de l'odorat des parfums bizarres et complexes des restaurants *cachirs* (1), et des *casas de comidas baratas* (2), d'où partent des relents d'huile rance et d'anisette d'Espagne, se mêlant aux émanations de la rue, où des tas d'ordures déposés de distance en distance, et dans lesquels se mêlent dans la fraternité d'une putréfaction que hâte notre soleil d'Afrique, des écorces de figes de barbarie, de melons et de pastèques, des débris de poissons avariés, des bractées d'artichauts sauvages, des cosses de petits pois, des détritrus organiques de toutes sortes, baignés constamment par des eaux ménagères, qui, vu l'absence d'égouts, n'ont d'autre issue que le ruisseau, aventurez-vous avec moi dans le quartier juif, et la nouveauté du spectacle, vous dédommagera d'un effort que vous ne renouvellez probablement pas.

(1) Littéralement *purs*, conformes aux prescriptions de la religion.

(2) Restaurants à bon marché.

Une rue longue, étroite, boueuse, bordée de hautes maisons à deux ou trois étages, aux persiennes presque constamment closes, ne s'ouvrant que le samedi, pour laisser apercevoir comme dans un cadre, des juives splendidement ornées de tissus de soie et d'or et de bijoux d'une richesse criarde et de mauvais goût, garnie au rez-de-chaussée, d'échoppes noires, humides, exigües, où débute en vendant du fil et des aiguilles ou des comestibles, le petit marchand, qui à force d'économies, de privations, de petites spéculations heureuses deviendra le gros négociant ayant sa fiche à la banque et possédant pignon sur rue, encombrée de petits mercantis ambulants qui vendent tout ce qui peut se vendre, du poisson, des allumettes, des cravates, des légumes, des pots de pommade, des vieux habits, et qui vous bousculent à qui mieux mieux, voilà la rue d'Austerlitz.

Jetons maintenant un coup d'œil dans ces boutiques. Ici un savetier raccomode pour deux ou trois sous, une paire de babouches bonnes à jeter à la rue ; voici un gargotier : sur un petit réchaud de charbon placé sur une table qui s'avance dans la rue, il fait cuire des morceaux de foie, achetés vers la fin de la journée chez son voisin le boucher, et embrochés dans un roseau, tandis que fredonnant une *habanera*, sa voisine, une brune espagnole aux cheveux noirs et luisants, dénoués et retenus dans un foulard de soie blanche coquettement noué derrière l'oreille, plonge dans l'huile bouillante qui chante dans sa poêle des sardines enfarinées, qu'elle

empile dans un plat en attendant le consommateur. Plus loin, un orfèvre indigène assis à la turque, devant un petit établi bas, ses besicles sur son nez crochu, sa tabatière remplie d'une poudre fine de tabac à la rose sur les genoux, soude une paire de boucles d'oreilles cassées qu'attend, en fumant sa cigarette un Arabe allongé sur le seuil de la boutique. Voici un barbier : celui-ci est un moderne, il est de la jeune école, il coiffe à la mode de Paris ; raie au milieu, bandeaux collés sur le front : en outre, il élève des serins et s'en fait des petites rentes ; et pendant qu'il lisse les cheveux de son client, et que ses serins gazouillent leur gaie chanson, une espèce de chant monotone, languissant comme une plainte, s'échappe de la maison d'à côté : sur de petits bancs rangés autour d'une salle carrée, une quarantaine d'enfants sont assis ; et au milieu d'eux trône, un éventail arabe à la main, un vieux rabbin à longue barbe blanche qui savoure gravement une tasse de café maure, tandis que ses élèves répètent en psalmodiant d'une voix nasillarde, et en se balançant en cadence sur leur petit banc, la phrase du Talmud que le maître vient de leur apprendre. C'est une école juive.

A l'extrémité de la rue de la Révolution se trouvent le camp et le fort Saint-Philippe, dont nous avons parlé dans notre description des fortifications d'Oran et qui servent actuellement de casernes. Avant d'arriver au fort on rencontre une église, l'église Saint-André, ancienne Mosquée, remise au culte catholique. En face de cette église est une place dont

les abords sont, à l'heure qu'il est, encombrés de matériaux de démolitions, provenant des anciens remparts et de baraques qui disparaissent pour céder la place à des constructions nouvelles.

Nous nous retrouvons alors sur le boulevard National en face de l'ancien hôpital civil. Au bout de 200 mètres, le boulevard bifurque et se divise en deux grandes rues en forme de V : celle de droite (rue de Tlemcen) conduit à la porte du même nom et au faubourg d'Eckmühl ; celle de gauche (rue de Mascara) aboutit à la porte de Mascara où commence la route de la Sénia. Le quartier tout nouveau bâti entre les deux branches de ce V est le faubourg Saint-Antoine que la rue de Mascara sépare du Village Nègre.

La création du Village Nègre ou Village des Djallis (étrangers), fut décidée en janvier 1845 par le général Lamoricière, dans le but de débarrasser Oran des tentes et des gourbis qui servaient d'abri aux étrangers.

Il ne faudrait pas que ce nom de Village Nègre éveillât dans l'esprit du visiteur une curiosité qui ne serait guère satisfaite. Ce quartier, en effet, n'offre rien de pittoresque et il mérite de moins en moins son nom. Les ruelles étroites, les vieilles masures bâties en torchis, qui étaient autrefois exclusivement habitées par les Arabes, disparaissent petit à petit et sont remplacées par des maisons uniformes dont la couverture en terrasse, le badigeon bleuâtre, et les mains plaquées en couleur rouge ou verte de chaque côté de la porte pour éloigner le mauvais sort, indiquent suffisamment les propriétaires : ce sont

en effet, à l'exception de quelques Arabes riches, exclusivement des Israélites qui achètent à vil prix les terrains sur lesquels s'édifiaient les vieilles maisons à rez-de-chaussée dont des prêts hypothécaires, leur assuraient, grâce à l'énormité du taux de l'intérêt, la possession plus ou moins prochaine. Un grand boulevard, boulevard du Sud, traverse le Village Nègre dont les rues sont droites et tirées au cordeau.

En redescendant sur la place de la Révolution par le boulevard du Sud et le boulevard National, nous revenons à notre point de départ. De l'angle E. de la place, part un autre boulevard, le boulevard Séguin, qui par sa longueur, et par la beauté des maisons qui le bordent formera dans quelques années le plus beau quartier d'Oran.

Ce boulevard, qui n'existait pas, il y a cinq ou six ans, a été conquis sur le ravin d'Aïn-Rouina. Malheureusement on n'a pas prévu lors de sa construction, le développement merveilleux que prendrait la ville, et on ne lui a pas donné dans toute son étendue la largeur qu'il a à son origine, jusqu'à sa jonction avec le boulevard du Lycée. De là, un encombrement perpétuel rendant la circulation très-difficile sur cette voie qui constitue l'unique moyen de communication entre la ville ancienne et Karguentah. A l'extrémité du boulevard Séguin commencent deux grandes rues conduisant l'une, rue de Mostaganem, à la porte de Mostaganem et au village Saint-Eugène ; l'autre, boulevard Marceau, à la gare de Karguentah (chemin de fer d'Oran à Alger) et à la porte de Sidi-Chami.

Cinq rues à peu près parallèles, et orientées de l'O. à l'E., rue des Casernes, rue Saint-Esprit, rue d'Arzew, rue Diégo, rue du Fondouk et coupées transversalement par des rues dirigées du N. au S. et qui vont de la rue de Mostaganem à la rue des Casernes ou à la rue d'Arzew, donnent à ce nouveau quartier un aspect régulier auquel ne nous avaient pas habitués les rues tortueuses et accidentées du vieil Oran. La rue d'Arzew se termine à la porte de Gambetta, après laquelle on rencontre le charmant petit village auquel le grand patriote a donné son nom, et le champ de courses.

Cette description de la ville sera à peu près complète, si nous signalons tout le nouveau quartier qui se bâtit entre le boulevard Marceau et le boulevard de Sébastopol, limite du village Nègre. C'est le quartier Saint-Michel où se trouve le nouvel Hôpital civil.

MONUMENTS ET ÉDIFICES PUBLICS

Édifices civils. — Une ville comme Oran, vieille de moins d'un siècle, doit être forcément pauvre en monuments. Cependant aujourd'hui nous pouvons signaler le nouvel *Hôtel-de-Ville* qui a été inauguré l'année dernière. Il est situé sur la place de la Révolution : c'est certainement le plus bel édifice

de ce genre qui soit en Algérie. On ne peut que regretter que sa façade soit un peu écrasée par suite de l'abandon du projet primitif, qui le dotait d'un deuxième étage. On admirera dans l'escalier, les balustres et les colonnes en onyx translucide d'Aïn-Tekbalet qui sont d'un très bel effet décoratif ; à l'intérieur la salle des séances du Conseil municipal et surtout la salle des fêtes, dont l'aménagement et l'ornementation font le plus grand honneur à l'artiste de talent qui en avait été chargé, M. Chape.

La *Préfecture*, nous l'avons déjà dit, est actuellement en construction. Il en est de même du *Palais de Justice* qui s'élève, à l'heure qu'il est, sur le boulevard Sébastopol, en face du *Lycée des jeunes filles* et de la *Prison civile*.

La *Banque* est installée sur le boulevard Malakoff, dans un hôtel monumental à deux étages dû à M. Viala de Sorbier.

L'*Abattoir* récemment restauré et bien aménagé se trouve sur la route de Gambetta.

Oran possède deux *Marchés* couverts : le premier situé dans la rue de Turin, *Marché Bastrana*, est malheureusement dans un état pitoyable ; par suite de fondations vicieuses, cet édifice qui date de quelques années à peine menace déjà ruine ; l'autre est installé à Karguentah en face de l'Évêché.

Le *Théâtre* d'Oran, vieille construction tout à fait insuffisante, située à l'entrée de la promenade de Létang, ne mériterait même pas une mention. Du reste la salle Bastrana disparaîtra probablement sous peu

pour faire place à une salle de spectacle digne d'une grande ville. Nous avons aussi à Oran deux autres salles de spectacle appartenant à des particuliers et qui peuvent se transformer en cirques ; l'une, *Théâtre des Nouveautés*, appartenant à M. Benayon, est située dans l'enceinte de l'ancien hôpital civil ; c'est la plus grande salle d'Oran ; elle peut contenir plus de 3,000 personnes ; l'autre de dimensions beaucoup plus restreintes est située rue des Casernes : c'est le *Théâtre des Variétés*. Enfin, pour les amateurs de ce genre de spectacle, on construit actuellement une arène pour les courses de taureaux sur le plateau du Village Nègre.

Édifices religieux. — Des édifices consacrés au culte catholique, un seul mérite une mention spéciale, c'est l'*Église Cathédrale de Saint-Louis*. Ancienne mosquée, transformée par Ximenès en église, elle servit au commencement du XVIII^{me} siècle de synagogue ; enfin, sous notre domination elle fut restaurée par M. Dupont et rendue au culte catholique. On remarquera dans le chœur un tableau de M. Saint-Pierre, représentant le débarquement de Saint-Louis à Tunis. Au-dessous de l'église, à laquelle donne accès un double escalier orné de statues, se trouve une chapelle en sous sol. Nous ne citerons que pour mémoire l'*Église Saint-André* sur la place des Carrières, ancienne mosquée qui avait servi en 1830, de magasin d'habillement pour les troupes, l'*Église Saint-Esprit* à Karguentah et l'église d'Eckmühl. Les touristes que tentera

l'ascension du Mourdjadjo pourront aussi visiter une petite chapelle bâtie en 1849, à l'époque du choléra, sur la montagne de Santa-Cruz et qui est un lieu de pèlerinage très fréquenté par les Espagnols.

Les protestants ont un *Temple* ne présentant rien de bien remarquable. Il est situé dans la rue de la Révolution.

Les israélites, plus pratiquants et plus attachés à leur religion que le reste de la population, sont les mieux dotés, surtout au point vue du nombre des édifices religieux consacrés à leur culte. On compte en effet, à Oran 18 *Synagogues* dont une seule, la synagogue consistoriale de la rue de Fleurus mérite d'être signalée. Les autres sont installées dans des locaux loués à des particuliers et ne sont que des magasins appropriés aux besoins du culte. La nouvelle synagogue qui s'élève, péniblement il est vrai, grâce à des subventions de l'État et du département, et aux souscriptions des fidèles, enrichira ce quartier d'un monument digne de ce nom.

La *Grande Mosquée* ou *Mosquée du Pacha*, située au tournant de la rue Philippe, est avec une autre Mosquée située au Village Nègre, le seul édifice consacré au culte musulman. Elle a été construite par le bey Mohamed El-Kebir sur l'emplacement d'un marais ; cette disposition a nécessité pour les fondations des fouilles très profondes ; une légende très répandue chez les Arabes d'Oran, veut que la profondeur de ces fondations soit égale à la hauteur du minaret. Il n'y a dans cette mosquée rien de bien curieux à signaler, qu'une belle fontaine en marbre

blanc qui se trouve à l'entrée et qui sert aux ablutions. Citons encore la Mosquée de *Sidi El-Haouari* un des saints les plus vénérés de l'Islam ; elle est aujourd'hui abandonnée et affectée au service du campement.

Casernes. — La nécessité de loger une garnison nombreuse a doté la ville d'Oran d'un nombre considérable de casernes ; les unes sont d'anciens bâtiments datant de la domination espagnole ou arabe ; la caserne Sainte-Marie par exemple où se trouve la Manutention ; et les bâtiments du campement (ancienne mosquée de Sidi El-Haouari). La plupart ont été bâties par nous : à la Vieille Casbah (caserne neuve), au Château-Neuf, au camp Saint-Philippe, et enfin à Karguentah où sont les quartiers de cavalerie.

L'Hôpital Militaire, situé près de l'Église Saint-Louis est une vaste construction à deux étages, pouvant contenir 1,400 lits, et entourée d'un beau jardin. Malheureusement cet édifice construit en dehors des règles de l'hygiène moderne, constitue un danger par sa position au centre de la ville, et son déplacement s'impose.

Établissements d'instruction publique. — Un magnifique *Lycée* pouvant contenir plus de 600 élèves a été ouvert à la rentrée scolaire 1887. C'est un très beau monument construit sur le plateau qui domine la rive droite de l'Oued-Rouina, et dans une situation des plus salubres, au bord de la mer.

L'ancien Collège communal qui avait été acheté par la ville aux jésuites, est devenu depuis la création du nouveau Lycée, le *Lycée des Jeunes filles*. Il fonctionne depuis quelques mois.

C'est surtout pour l'instruction que la ville d'Oran s'est imposé de lourds sacrifices : aussi avons-nous, depuis quelques années surtout, de nombreux bâtiments scolaires : ce sont en général des locaux vastes, bien aérés, et qui ne sont pas dépourvus d'une certaine élégance ; citons les groupes scolaires de Saint-Antoine, Bastrana, de la rue d'Orléans, Sédiman, de la rue Saint-Félix, l'école arabe-française : d'autres sont en construction ou projetés, et dans quelques années tous nos jeunes écoliers pourront recevoir l'instruction dans les locaux appartenant à la commune.

A côté des établissements d'instruction publique, fonctionnent plusieurs *écoles libres*, sept pour les filles et trois pour les garçons sans compter le *petit séminaire*, situé sur la route de Gambetta.

L'*Enseignement supérieur* n'est pas encore organisé à Oran. Il n'est représenté que par des *Cours de droit* institués, depuis quelques jours, par un groupe d'avocats de la ville, pour les jeunes gens qui, retenus à Oran par leurs fonctions, se préparent aux examens de licence.

Une *Chaire d'arabe* a pour titulaire M. Delphin, dont on a pu lire dans le premier volume une très intéressante note sur les Aïssaoua.

La *Bibliothèque* de la ville est située à la Mairie ; elle contient environ 5,000 volumes. Une autre

bibliothèque, faisant des prêts d'ouvrage, et s'enrichissant tous les jours, fonctionne grâce à l'initiative de M. Renard depuis quelques années. C'est la bibliothèque populaire de la Mosquée.

Dans les bâtiments de l'ancien hôpital civil quelques salles ont été aménagées pour l'installation du nouveau *Musée*, organisé par la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran, et qui a été inauguré le 5 mars 1885. Grâce à l'infatigable activité de son conservateur, M. le Commandant Demaeght dont on a pu lire le très savant travail dans notre premier volume; cet établissement est déjà dans un état de prospérité, qui fait bien augurer de l'avenir. Les salles sont actuellement trop petites pour recevoir les dons qui affluent tous les jours. Malheureusement la pénurie des crédits est un obstacle contre lequel viennent échouer les plus énergiques efforts.

Le Musée est divisé en quatre grandes collections :

- 1° Peintures, sculptures, dessins ;
- 2° Archéologie, numismatique ;
- 3° Minéralogie, géologie, zoologie, ornithologie, botanique ;
- 4° Produits de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

La grande richesse du musée consiste dans la valeur des pierres épigraphiques de l'époque Romaine, et surtout des célèbres mosaïques de Saint-

Leu (Portus Magnus) dont on trouvera la description dans la notice de M. le commandant Demaeght citée plus haut.

Il existe aussi à Oran, plusieurs sociétés musicales ou artistiques. La plus importante et la plus prospère est la *Société Musicale de la Mosquée*, école de musique et de déclamation qui a atteint dans quelques années, grâce à son président M. de Prébois, un développement des plus heureux.

Signalons aussi de nombreux établissements de bienfaisance ; *Société de Secours Mutuels*, *Bureau de bienfaisance*, *Loge maçonnique* (rue d'Austerlitz), *Caisse d'Épargne*, et enfin le *Mont-de-Piété* qui provisoirement situé rue d'Arzew, va se faire construire un hôtel sur un terrain concédé par la commune.

Le nouvel *Hôpital civil*, pouvant contenir plus de 600 lits, est ouvert depuis quatre ans. Situé à l'extrémité du boulevard Sébastopol, c'est un des plus beaux établissements de ce genre et l'on peut dire qu'il peut servir de modèle. Il a été construit suivant les règles les plus minutieuses de l'hygiène moderne. Pavillons isolés, jardins spacieux, couvrant une superficie de 10 hectares, établissement d'hydrothérapie des plus complets, rien n'a été négligé pour assurer aux malades, avec le bien être, toutes les conditions d'une guérison que vient aider encore un des climats les plus salubres. Oran jouit, en effet, d'une température moyenne qui en fait un des climats les plus sains des stations méditerranéennes.

Si l'on consulte le tableau suivant des tempéra-

tures, pendant les différents mois de l'année, minima et maxima :

| | Minima. | Maxima. |
|---------------------|---------|---------|
| Janvier. | 11°58 | 18°48 |
| Février. | 11°16 | 20°28 |
| Mars. | 13°41 | 21°05 |
| Avril. | 15°26 | 23°10 |
| Mai | 18°79 | 24°51 |
| Juin | 20°63 | 25°53 |
| Juillet | 15°03 | 30°07 |
| Août. | 24°83 | 29°03 |
| Septembre | 23°40 | 28°06 |
| Octobre | 16°03 | 22°87 |
| Novembre | 10°86 | 20°40 |
| Décembre | 9°82 | 14°51 |

on constatera que les écarts sont très faibles, beaucoup moins sensibles qu'à Alger et surtout à Nice, et que si nous sommes inférieurs à ces stations, au point de vue des agréments du séjour, nous leurs sommes, par contre, bien supérieurs au point de vue des conditions hygiéniques.

Ce tableau forcément très rapide et que j'ai essayé de rendre aussi fidèle que possible, montre les progrès énormes qui ont été accomplis dans quelques années et prouve la merveilleuse vitalité du chef-lieu du département d'Oran. On nous reprochera peut-être de ne pas offrir au point de vue du plaisir

toutes les distractions désirables ; mais qu'on ne l'oublie pas ; Oran est née d'hier. Il a fallu d'abord songer aux choses les plus pressées, aux besoins les plus indispensables. Le passé est plein de promesses et il nous répond d'un avenir que nous envisageons avec la plus entière confiance.





LES ENVIRONS D'ORAN

PAR

WAILLE MARIAL

Si la ville d'Oran a le droit d'être fière de son incomparable promenade Létang; si, d'autre part, elle s'enorgueillit justement de son agreste forêt de pins, jetée comme un manteau sur les flancs rocailleux du Mourdjadjo, majestueux rempart qui l'enclot et la défend à l'O.; en revanche, la capitale de l'Oranie ne s'est jamais flattée d'avoir de beaux environs.

Vous n'y trouveriez en effet, ni le charme pénétrant de la banlieue d'Alger, aux sentiers fleuris et ombreux, ni la saisissante originalité des abords vertigineux de Constantine, ni la fraîcheur et la grâce pittoresque des alentours de Tlemcen, ni la magie des souvenirs et des ruines, comme dans la campagne de Bône ou dans celle de Tunis.

En dépit des efforts tentés sur quelques points, notamment à Gambetta où s'élèvent de coquettes bastides entourées de jardinets, la banlieue d'Oran — rivages maritimes exceptés — est restée ce qu'elle était, franchement monotone et dépourvue de réelles séductions.

Elle doit cet aspect, non-seulement à la configuration du sol qui est plat, mais encore et surtout, à l'absence de tout cours d'eau, à la rareté des pluies, ainsi qu'à l'insuffisance des eaux d'arrosage sans lesquelles les terres d'Algérie ne donneront jamais d'opulentes végétations arborescentes.

Par certains côtés, Oran ressemble à ces vertes oasis du Sud, au-delà desquelles on ne rencontre plus que la désespérante uniformité du désert.

L'analogie est même assez frappante lorsqu'on sort d'Oran par la gare de Karguentah.

A quelques kilomètres des portes, on se trouve en plein steppe. Sur cette lande désertique, aux efflorescences salines, l'œil n'aperçoit plus que des soudes et de rares touffes de graminées que se disputent d'étiqués moutons. Ces maigres pacages sont d'anciennes sebkhas exondées, dont les terres composées d'argile gypseuse salifère, n'ont pas encore eu le temps de s'ameublir ni de se dessaler. La culture les entame cependant petit à petit, et peut-être finirait-elle par les conquérir si elle avait assez d'eau douce à sa disposition.

Il en sera probablement de même, car rien n'est impossible à la science et aux capitaux modernes, de la Sebkhâ ou lac salé de 32,000 hectares de superficie, qui fait suite au steppe de Valmy.

Ce chott, à sec les trois quarts de l'année, comme ceux des Hauts-Plateaux, et que l'on croirait réfractaire à toute culture, se couvre spontanément de végétation dans le voisinage des sources d'eau douce, lorsqu'au préalable on a, par des levées de terre, empêché l'irruption de l'onde saumâtre. Des essais partiels tentés par quelques riverains, sont, à cet égard concluants.

En dehors des parties purement gypseuses, il ne serait pas impossible de faire pousser dans le chott certaines essences particulières aux terrains salifères, telles que le tamarin, ou bien encore ce dattier d'Elche (province d'Alicante), qui donne de savoureux fruits dans des terrains analogues à ceux de la Sebkha.

Quant à l'exondation, rien ne sera plus facile que de la réaliser quand on le voudra. Le Rio-Salado dont le niveau est inférieur de 32^m, passe en effet, à 6 kilomètres de l'extrémité méridionale du lac.

Il suffirait de creuser un canal déversoir (les ingénieurs en ont évalué la dépense à deux millions sept cent mille francs), pour écouler vers la mer les quatre-vingt-dix millions de mètres cubes d'eau salée que contient la Sebkha, après les pluies de l'hiver, et qui se vaporisent pendant l'été.

Non loin du chott et confinant au steppe, s'étendent d'opulents et interminables vignobles qui forment un agréable contraste et réjouissent la vue.

Cette rapide transformation de la campagne d'Oran, autrefois couverte de broussailles et de palmiers nains, est réellement merveilleuse. A défaut

d'autres séductions, elle offre l'irrécusable témoignage de l'énergie des colons et de la richesse grandissante du pays.

En creusant des puits dans cette plaine (ferme Karoubi), entre Oran et La Sénia, on a trouvé, il y a quelques années, des traces de lignite et de charbon, au milieu d'amoncellements de coquilles fluviales, indiquant nettement l'estuaire d'un fleuve disparu. Ce lignite, formé par les végétaux que ce fleuve arrachait et charriait aux époques de crue, portait l'empreinte de feuilles de palmiers et d'autres végétaux encore existants. La mince épaisseur de la couche carbonifère, son faible développement, ont fait renoncer à la continuation des fouilles.

Ailleurs (propriétés Sanchez et Barber), à La Sénia, on a trouvé de l'eau, beaucoup d'eau, ce qui vaut mieux que du charbon. Déjà, non loin de là, les sources captées de Brédéah avaient pu donner de 12 à 15,000^m cubes d'eau par jour. C'est à cette nappe aquifère que s'alimentent les hauts quartiers et la banlieue d'Oran.

L'estuaire de la plaine de La Sénia n'est pas le seul qui ait disparu. Il suffit d'examiner les berges des ravins d'Oran, pour constater qu'à une époque probablement plus récente, d'autres rivières y roulaient leurs ondes. L'eau que l'on y rencontre partout, à une faible profondeur, tendrait à prouver que ces rivières, desséchées à la surface, coulent encore souterrainement.

Dans le ravin Raz-el-Aïn, notamment, les sources sont assez abondantes, non-seulement pour alimenter

la ville, mais encore pour faire mouvoir trois moulins. C'est à ce ravin, transformé en riant Eden de verdure et de fleurs, qu'Oran a dû son développement et sa grandeur. L'eau a sollicité le peuplement, et le peuplement a sollicité le port qui pourtant eût été mieux placé à Mers-el-Kebir. Mais là, il n'y avait pas d'eau (1).

En remontant le ravin Raz-el-Aïn jusqu'aux Carrières, le géologue rencontrera de curieux gisements de schistes calcaires à poissons. Les amateurs de fossiles y trouveront à foison de superbes empreintes d'Alose ou d'autres espèces particulières aux embouchures des fleuves.

Mais avant de nous arrêter aux stations qui pourront, à un degré quelconque, exciter la curiosité des visiteurs, jetons, au préalable, un coup d'œil d'ensemble sur la topographie des environs d'Oran.

Pour cela, gravissons les sentiers un peu raides qui conduisent à Santa-Cruz et de là, au Marabout, point culminant du plateau (513^m d'altitude).

L'ascension ne dure guère qu'une demi-heure. Elle peut se faire, soit par le chemin qui part de la porte du Santon, soit par le bois des Planteurs.

Par les Planteurs, le trajet est un peu plus long, il serait de beaucoup le plus agréable si l'on pouvait arriver au pied du bois par une route carrossable ; malheureusement les chemins d'accès sont détestables, la Municipalité d'Oran n'ayant encore rien

(1) Bien que l'on ait trouvé quelques sources dans la montagne, Mers-el-Kebir n'est alimenté que par les eaux du ravin d'Oran.

fait pour rendre accessible aux voitures ce ravissant but de promenade⁽¹⁾. Aussi, la forêt des Planteurs, pour le boisement de laquelle l'État a dépensé près d'un million, n'est-elle d'aucun agrément ni d'aucun profit pour les habitants qui, ne pouvant jouir de ses vivifiants ombrages la délaissent et l'oublient. — Mais passons.

Pour satisfaire à toutes les exigences, nous monterons au Marabout par le chemin du Santon et nous redescendrons par les Planteurs.

En gravissant la montagne, couverte depuis peu d'un superbe vignoble, nous remarquerons qu'elle est en entier composée de schistes argileux redressés parmi lesquels on rencontre quelques roches dolomitiques et de grès quartzeux. Arrivés à la faille qui sépare le fort Santa-Cruz du plateau, le décor change et c'est à travers les asphodèles, les micromérias et les bouquets des clématites que l'on escaladera les dernières crêtes. Encore quelques minutes et nous serons au pied du Marabout.

Le trajet a été peut-être un peu pénible, mais quel dédommagement ! Devant le regard charmé se déroule le plus magnifique des panoramas. A vos pieds, du côté de la mer, c'est Mers-el-Kebir, le *Portus divini* des anciens, avec sa vaste rade aux courbes gracieuses où le flot vient mollement mourir. Plus loin, c'est la riante plage d'Aïn-el-Turck au delà de laquelle se profile le phare du cap Falcon.

(1) On parle d'un récent projet ; mais on ne sait pas quand il sera réalisé. Souhaitons qu'il le soit bientôt.

Dans la même direction, quelques points noirs émergent de la plaine azurée : ce sont les îles Habibas et plus à l'Est l'île Plane.

Si maintenant, vous tournez vos regards vers le Sud, vous embrasserez d'un seul coup d'œil toute la plaine, avec ses terres rutilantes rayées par la charrue, avec ses villages alignés au cordeau et aussi avec son steppe et son chott dont une partie, celle qui avoisine Valmy, miroite au soleil comme une plaque argentée.

La montagne qui s'élève derrière le lac, c'est le Tessalah, massif crétacé, riche en fossiles, dominant la plaine de ses 1,059^m d'altitude. Au delà, mais plus à l'Ouest, et se confondant avec le pâle azur du ciel, les montagnes de Tlemcen aux terrains jurassiques ferment l'horizon.

Misserghin, le joyau de la plaine, n'est pas visible ; mais il n'y a pas à le regretter, car on ne peut goûter que de près le charme de ses orangeries et de ses jardins. C'est un but d'excursion naturellement indiqué. On y admirera, entre autres les belles pépinières de l'Orphelinat.

A présent, jetons nos regards vers l'E.

Cette montagne, aux croupes arrondies, qui se dresse comme un dôme au-dessus de la chaîne du littoral, c'est la Montagne des Lions. Est-il nécessaire d'ajouter que le terrible félin en a disparu depuis longtemps, et que l'on n'y rencontre plus que d'inoffensifs troupeaux bêlants. Décidément, c'est une loi, les rois des forêts s'en vont tout comme les autres.

La Montagne des Lions, de même origine que

Santa-Cruz, est également composée de schistes rouges redressés, mais on y a trouvé aussi des filons de houille. Ces filons, d'ailleurs effroyablement *écrabouillés*, n'ont pu être exploités. De plus, le charbon était de mauvaise qualité et son extraction coûtait beaucoup plus que le charbon de Newcastle rendu à Oran.

Dans le prolongement de la chaîne vous remarquerez un plateau grisâtre, c'est le Djebel Orouse, où gisent, à côté de minerais de fer, des carrières de marbres de couleurs affermées par la commune de Kléber à M. Del Monte d'Oran.

Ainsi que Pline l'avait déjà constaté de son temps, le marbre est une des principales richesses de l'Afrique du N. On en trouve un peu partout. En dehors des gisements du Djebel Orouse, on compte, en Algérie, douze carrières en exploitation parmi lesquelles, celle du Chenoua, près de Cherchell, du Filfila près de Philippeville. La Tunisie en possède également : les plus célèbres carrières de l'antique Numidie sont celles de Chemtou (ancienne Simithu), près desquelles s'élevait une ville de 70,000 âmes, et d'où Carthage et Rome tiraient ce beau jaune numidique aux reflets d'or, si fameux dans l'antiquité. Chacune de ces carrières a des colorations et des beautés qui lui sont propres. C'est ainsi que Kléber a de beaux incarnats ; mais il ne possède ni le vert émeraude du Filfila (1) ni le bleu turquin de

(1) Le Filfila possède également une grande variété d'autres marbres, parmi lesquels de fort jolis roses, ainsi que des blancs dont les uns ont la cristallisation des marbres de Paros, et les autres celle des marbres de Carrare.

Chemtou⁽¹⁾, ni certaines variétés du Chenoua. Quant à la fameuse brèche africaine dont le musée d'Alger possède deux beaux spécimens sous forme de colonnettes, et que l'on ne retrouve guère que dans les ruines de la Rome antique, on ignore encore d'où les Romains l'extrayaient.

Comme séduction de coloris, Eugène Delacroix a dit qu'il n'avait jamais rien vu de plus beau que les tapis de Perse : ce n'était qu'une boutade.

Comme magie de couleurs, comme intensité d'effet, comme harmonie suprême, rien n'égalera jamais l'œuvre de la nature, c'est-à-dire le prestigieux éclat des marbres d'Afrique.

Avant de quitter le plateau du Marabout et de redescendre à Oran par la route ombragée des Planteurs, donnons un dernier coup d'œil aux falaises qui s'étendent le long de la mer dans la direction de l'E. C'est nu, c'est abrupte ; les dunes de sables s'y succèdent ; et cependant, il s'y produit, surtout au soleil couchant, de merveilleux effets de lumière, aux chaudes colorations, assez semblables à ceux que l'on admire sur les montagnes de Biskra.

Le premier cap que l'on distingue dans le prolongement de ces falaises, c'est la pointe Canastel ou cap Roux⁽²⁾. Au deuxième plan, une autre pointe,

(1) On trouve à Chemtou beaucoup d'autres variétés de marbres de couleurs dont la plus célèbre est le jaune numidique.

(2) C'est à tort que la carte de l'État-Major désigne sous le nom de Canastel, la pointe appelée Ahmeur Dekenah (pentes rouges), par les arabes et *cabo Rojo*, cap Rouge ou cap Roux par les pêcheurs de la côte.

Canastel n'est en effet, qu'une altération de Christel, en berbère Krechteul. Cette altération est due aux écrivains espagnols.

celle de l'Aiguille, ferme le golfe d'Oran. Derrière le premier promontoire, s'étage un petit village arabe — Christel — intéressant par l'abondance de ses sources, par la beauté de son site, par la verdure de ses jardins. Les Oranais s'y rendent en foule, le lundi de Pâques, allant y manger sur l'herbe, la *mouna* traditionnelle. Malheureusement, ce but de promenade n'est desservi que par de mauvais sentiers arabes, d'un caractère sauvage, à la vérité, mais pénibles et ne convenant qu'à d'infatigables marcheurs.

Le moyen le plus commode d'aller à Christel, c'est de prendre une barque. On y va par mer en 2 heures, mais à la condition que le temps soit beau, car autrement le débarquement deviendrait impossible.

Du plateau du Mourdjadjou, nous avons vu d'un peu loin peut-être, tout ce que les environs d'Oran, offrent d'intéressant. Chacun pourra donc choisir à son gré, les buts d'excursion qui lui agréeront le mieux.

N'aimant pas à refaire ce qui a été fait et bien fait, je me suis abstenu de rééditer la monographie des centres de colonisation qui avoisinent Oran.

Les excursionnistes trouveront, dans l'excellent guide de M. Piesse, tous les renseignements statistiques ou économiques qu'ils désireront à cet égard.

En ce qui concerne les exploitations agricoles ou viticoles, dont quelques-unes seraient intéressantes à visiter, il en sera fait mention dans un chapitre spécial.

L'Algérie, n'ayant de valeur et ne pouvant avoir d'avenir que par le développement de la colonisation, l'observateur constatera la grandeur des progrès accomplis, tout en regrettant peut-être que l'élément français n'ait pas encore atteint, en ce pays, la densité qu'il pourrait et devrait avoir.



RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES SUR LES CENTRES DE L'ARRONDISSEMENT D'ORAN. — POPULATION, SUPERFICIE, CULTURES, etc.

| NOMS DES CENTRES | CRÉATION | ÉRECTION en commune | POPULATION | | | | SUPERFICIE en hectares | BLÉ TENDRE | | BLÉ DUR | | ORGE | | AVOINE | | MAIS | | FÈVES | | BECHNA OU DRA | | VIGNES | | OLIVIERS | | MAISONS | FEUX | USINES | ARBRES FRUITIERS | | | | | | | | | | | | | |
|----------------------------------|----------|---------------------|------------|-----------|-----------|------------|------------------------|------------|--------------------|---------------------|--------------------|---------------------|--------------------|---------------------|--------------------|---------------------|--------------------|---------------------|--------------------|---------------------|--------------------|---------------------|--------------------|---------------------|-------------------|---------|------|--------|------------------|------------------|--------------------|-------------------|--------------------|---------------------|-----|----|----|---|---|---|---|---|
| | | | FRANÇAIS | ÉTRANGERS | MUSULMANS | ISRAËLITES | | TOTAL | INDIGÈNES | | EUROPÉENS | | Surfaces plantées | | | | | Hectolit. de vin | Kilogram. d'olives | Hectolit. d'huile | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | Surfaces cultivées | Quantités récoltées | | | | | | | | | Surfaces cultivées | Quantités récoltées | | | | | | | | |
| COMMUNES DE PLEIN EXERCICE | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| Ain-el-Arba | 1858 | » | 212 | 343 | 304 | 37 | 866 | 4428 | » | » | 1650 | 10000 | » | » | 205 | 600 | » | » | 210 | 2000 | » | » | » | » | 35 | 250 | » | » | » | » | 225 | 2645 | 1350 | 4 | 100 | 98 | 21 | » | | | | |
| Ain-el-Turck | 1850 | 1864 | 162 | 395 | 60 | » | 617 | 2624 | » | » | 137 | 946 | » | » | 48 | 355 | » | » | 99 | 819 | » | » | » | » | 2 | 27 | » | » | » | » | 332 | 7800 | 1354 | » | 87 | » | » | » | | | | |
| Ain-Temouchent | 1851 | » | 795 | 1697 | 1757 | 333 | 4582 | 7380 | » | » | 910 | 10920 | » | » | 335 | 3685 | » | » | 467 | 7472 | » | » | » | » | 88 | 1056 | » | » | » | » | 314 | 7526 | » | » | 286 | » | 7 | » | | | | |
| Ain-Kial | » | » | 135 | » | 593 | » | 528 | 3638 | » | » | 710 | 8524 | » | » | 535 | » | » | » | 480 | 6165 | » | » | » | » | 18 | 221 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | | | | |
| Arcole | 1847 | 1882 | 115 | 344 | 305 | » | 764 | 4948 | » | » | 225 | 2401 | » | » | » | » | » | » | 279 | 4615 | » | » | 32 | 95 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | | |
| Arzew | 1845 | » | 1236 | 2133 | 325 | 12 | 4405 | 7913 | » | » | 459 | 1553 | » | » | 5 | 25 | » | » | 173 | 1240 | » | » | 2 | 10 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | | |
| Assi-Ameur | 1848 | » | 182 | 37 | 28 | » | 247 | 1270 | » | » | 250 | 1400 | » | » | » | » | » | » | 200 | 2000 | » | » | 55 | 420 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | | |
| Assi-bou-Nif | 1848 | » | 225 | 111 | 112 | » | 454 | 2048 | » | » | 165 | 771 | » | » | » | » | » | » | 230 | 3025 | » | » | 30 | 200 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | | |
| Assi-ben-Okba | 1848 | » | 160 | 152 | 33 | » | 385 | 3557 | » | » | 214 | 2619 | » | » | » | » | » | » | 262 | 3892 | » | » | 103 | 603 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Bou-Henni | » | 1885 | 193 | 323 | 1464 | 2 | 1982 | 1625 | 410 | 4200 | 330 | 4000 | 400 | 4000 | 560 | 5600 | 750 | 8000 | 500 | 7000 | » | » | 410 | 4500 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | |
| Bou-Sfer | 1850 | » | 314 | 1873 | 626 | 11 | 2499 | 15542 | 20 | 107 | 983 | 6718 | 73 | 460 | 36 | 297 | 120 | 861 | 423 | 4045 | 3 | 11 | 411 | 4348 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Bou-Tlélis | 1855 | 1864 | 526 | 2938 | » | 21 | 3485 | 20801 | » | » | 680 | 2800 | » | » | 66 | » | » | » | 130 | 3007 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | | |
| Chabat-el-Leham | 1876 | » | 306 | 40 | 737 | » | 1083 | 2600 | 20 | 160 | 300 | 4500 | 150 | 360 | 50 | 1000 | 300 | 1005 | 850 | 12750 | » | » | 900 | 15000 | » | » | 3 | 20 | 5 | 20 | 5 | 178 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | |
| Er-Rahel | 1859 | 1884 | 465 | » | 1055 | » | 1521 | 14332 | » | » | 960 | 8026 | » | » | 447 | 3630 | » | » | 133 | 2228 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Fleurus | 1848 | » | 202 | 620 | 111 | » | 933 | 1284 | » | » | 54 | 445 | » | » | » | » | » | » | 186 | 2046 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Hammam-bou-Hadjar | 1875 | » | 480 | 117 | 2900 | » | 3497 | 3455 | » | » | 665 | 4986 | » | » | 32 | 208 | » | » | 187 | 1783 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Kléber | 1848 | » | 164 | 171 | 65 | » | 400 | 4008 | » | » | 219 | 1040 | » | » | 1 | 6 | » | » | 44 | 283 | » | » | 130 | 1138 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | |
| Legrand | 1885 | » | 290 | 141 | 202 | » | 633 | » | » | » | 557 | 4051 | » | » | » | » | » | » | 39 | 200 | » | » | 4 | 11 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Lourmel | 1856 | » | 269 | 511 | 91 | 16 | 887 | 23321 | 30 | 250 | 557 | 5089 | 20 | 1264 | 64 | 485 | 700 | 4900 | 117 | 1547 | » | » | 420 | 6022 | 2 | 189 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Mangin | 1848 | » | 152 | 8 | 75 | » | 235 | 1445 | » | » | 344 | 2531 | » | » | » | » | » | » | 51 | 506 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Mers-el-Kebir | 1846 | » | 407 | 1837 | 32 | 8 | 2409 | 1244 | » | » | 16 | 80 | » | » | 3 | 18 | » | » | 12 | 70 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Misserghin | 1844 | » | 717 | 1405 | 1438 | 12 | 3882 | 43499 | 55 | 495 | 395 | 3950 | 80 | 800 | 57 | 625 | 70 | 1110 | 125 | 1875 | » | » | 80 | 1280 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | |
| Mocta-Douz | 1862 | » | 155 | » | 689 | » | 1274 | 17253 | » | » | 7 | 97 | » | » | » | » | » | » | 192 | 2894 | 21 | 319 | 187 | 2982 | 4 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | |
| Oran | » | » | 14931 | 31192 | 11556 | 6250 | 67681 | 5378 | » | » | 283 | 3258 | » | » | 6 | 20 | » | » | 221 | 1769 | » | » | 368 | 4799 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | |
| Oued-Imbert | 1864 | » | 155 | 362 | 498 | 9 | 1024 | » | » | 1560 | 12000 | » | » | 380 | 4000 | » | » | » | 620 | 8000 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Perrégaux | 1858 | » | 937 | 1811 | 1805 | 42 | 4609 | 15522 | 45 | 675 | 345 | 5175 | 15 | 750 | 675 | 4725 | 700 | 4200 | 2300 | 20700 | » | » | 255 | 1785 | » | » | 110 | 2200 | 30 | 30 | 63 | 567 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | |
| Rio-Salado | 1859 | 1884 | 321 | 560 | 1958 | » | 2856 | 16042 | 45 | 500 | 2000 | 16000 | 260 | 2080 | 50 | 500 | » | » | 225 | 1760 | » | » | 440 | 6600 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Sainte-Barbe-du-Tlélat | 1846 | 1856 | 468 | 744 | 482 | 79 | 3860 | 6617 | » | » | 1809 | 15550 | » | » | 530 | 2250 | 900 | 8000 | 1710 | 12000 | » | » | 700 | 7100 | » | » | 8 | 50 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Saint-Cloud | 1846 | id. | 1166 | 1348 | 946 | 8 | 3558 | 11501 | 75 | 427 | 635 | 4445 | » | » | 13 | 91 | 127 | 1143 | 325 | 3344 | 30 | 360 | 1257 | 13827 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | |
| Saint-Denis-du-Sig | 1845 | » | 1441 | 5700 | 2443 | 364 | 10268 | 12542 | » | » | 627 | 8539 | » | » | 1276 | 13978 | » | » | 1946 | 31244 | » | » | 476 | 6400 | » | » | 136 | 966 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | |
| Saint-Leu | 1846 | » | 449 | 699 | 3073 | » | 1384 | 7896 | » | » | 50 | 255 | » | » | » | » | » | » | 1144 | 6875 | » | » | 775 | 7241 | » | » | 10 | 38 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Saint-Louis | 1846 | 1856 | 402 | 239 | 919 | 2 | 1562 | 8722 | 195 | 1156 | » | » | 119 | 746 | » | » | » | » | » | » | 101 | 863 | » | » | » | » | 5 | 55 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Sénia (La) | 1845 | » | 167 | 890 | 137 | » | 1212 | 2100 | » | » | 420 | 3400 | » | » | » | » | » | » | 125 | 1300 | » | » | 250 | 3000 | » | » | 4 | 80 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | |
| Sidi-Chami | 1845 | 1856 | 493 | 257 | 254 | » | 1004 | 5605 | » | » | 620 | 5386 | » | » | » | » | » | » | » | 48 | 480 | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | | | |
| Tanzourah | 1858 | » | 164 | 155 | 2587 | 5 | 2904 | 18525 | 450 | 1510 | 950 | 4102 | 702 | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |



L'ARRONDISSEMENT D'ORAN

PAR LE D^r G^{es} SEGUY

L'ARRONDISSEMENT d'Oran occupe une superficie de 600,000 hectares environ. Sa population est, d'après le dernier recensement, de 188.883 habitants, sur lesquels il n'y a que 72,000 Européens à peu près, dont à peine 17,000 Français. Cette infériorité numérique a déjà été signalée plusieurs fois dans différents chapitres de cet ouvrage, je n'y reviendrai pas : je me borne à constater qu'elle doit être pour nous un sujet d'inquiétude.

On compte dans l'arrondissement 36 communes de plein exercice et 3 communes mixtes : Aïn-Temouchent, le Sig et Saint-Lucien. Le territoire de ces communes diminue du reste chaque jour ; car, au fur et à mesure des progrès de la colonisation, une partie des territoires administrés par ce régime

d'exception est rattachée à de nouvelles communes de plein exercice. D'ici à quelques années, on peut espérer que toutes les communes de l'arrondissement d'Oran seront rentrées dans le droit commun.

Afin de ne pas fatiguer le lecteur par une aride énumération de chiffres, j'ai réuni, dans le tableau ci-contre, tous les renseignements statistiques relatifs à chaque commune. Il suffira de s'y reporter pour juger des progrès de la colonisation dans les différents centres de l'arrondissement. On y constatera surtout un progrès dont nous sommes fiers : je veux parler de la production du vin qui s'est élevée, en 1886, à près de 500,000 hectolitres. Au 30 décembre 1880 il n'y avait que 7,600 hectares de vignes ; on en comptait en 1886 plus de 20,000. Ce chiffre est encore plus élevé aujourd'hui, et il s'accroît chaque année dans des proportions considérables.

D'Oran partent trois routes nationales ; celle d'Oran à Tlemcen, celle d'Oran à Alger et celle d'Oran à Mostaganem ; les deux premières sont doublées aujourd'hui par la voie ferrée (la première jusqu'à Aïn-Temouchent seulement). Les routes et les chemins de fer suivent tous deux le même tracé, à peu de chose près, et traversent les mêmes centres.

Sur la première, nous trouverons successivement : Misserghin à 15 kilomètres d'Oran, sur les bords de la grande Sebkhâ : c'est un vrai nid de verdure, dans lequel on visitera avec intérêt la pépinière et l'orphelinat dirigés par le Père Abram ; un autre établisse-

ment digne d'attirer l'attention, est le parc destiné à l'élevage des autruches appartenant à M. Créput. Entre Bou-Tlelis (30 kilomètres d'Oran) et Misserghin, on rencontre Brédéah où se trouve l'usine qui sert à alimenter d'eau la ville d'Oran. Viennent ensuite Lourmel (42 kilomètres), Er-Rahel (52), Rio-Salado (60), Chabat-el-Leham (67) et enfin Aïn-Temouchent, à 73 kilomètres d'Oran. Tous ces centres sont aujourd'hui en pleine voie de prospérité et prennent, grâce surtout à la culture de la vigne, une importance qui augmente tous les jours. Cette prospérité est surtout remarquable pour Temouchent. Cette petite ville, qui date d'hier (elle a été fondée en 1851), possède aujourd'hui près de 6.000 habitants; un des marchés les plus importants du département s'y tient tous les jeudis. Les céréales qu'on y récolte jouissent depuis longtemps d'une réputation qui les fait rechercher. Tout fait présager pour la vigne, qu'on y plante en abondance (358 hectares), un succès au moins égal. Grâce à l'initiative de son maire actuel M. Bacquès, Temouchent s'embellit tous les jours et sera dans quelques années une coquette petite ville.

Temouchent est le chef-lieu d'une importante commune mixte d'une superficie de 124,000 hectares et d'une population de 18,000 habitants, dont un millier à peine d'Européens.

La ligne ferrée s'arrête ici, et on est obligé pour continuer la route sur Tlemcen de prendre la diligence. La route en quittant Temouchent change d'aspect. De plat qu'il était depuis Oran, le pays devient montagneux, accidenté, pittoresque, et c'est

en suivant des côtes assez raides qu'on arrive à Aïn-Kial, ancienne annexe de Temouchent, aujourd'hui érigée en commune de pleine exercice : à 4 kilomètres d'Aïn-Kial, se trouve près du pont de Tafarfra la limite de l'arrondissement.

Sur la ligne d'Oran à Alger nous rencontrons successivement ; à 7 kilomètres d'Oran, la Sénia : la vigne et les cultures maraîchères ont fait la richesse de ce petit village ; on trouve en effet, à une profondeur qui varie de quelques mètres à 20 ou 25^m, une eau abondante, et qui, saumâtre à une petite profondeur, devient de plus en plus douce. Cette eau puisée par des norias mues par des machines à vapeur ou des moteurs à vent, sert à irriguer les nombreux jardins qui alimentent le marché d'Oran. Valmy est le premier village que l'on rencontre après la Sénia, et l'on arrive après l'arrêt d'Arbal à Sainte-Barbe-du-Tlélat (29 kilomètres d'Oran), où le chemin de fer de Bel-Abbès s'embranché sur celui d'Alger à Oran. On traverse la *Mare d'Eau*, petit hameau situé sur la limite de la forêt de Moulai-Ismaïl, puis le village de l'Hougasse, et on arrive à Saint-Denis-du-Sig (52 kilomètres d'Oran).

Saint-Denis-du-Sig est une ville de près de 10,000 habitants, qui a eu à un moment, pendant la guerre de sécession, grâce à la culture du coton, une période de splendeur qui durerait peut-être encore si les colons, trop subitement enrichis, avaient su prudemment envisager l'avenir. On y visitera avec intérêt le barrage du Sig, et surtout la ferme de l'Union, aujourd'hui

transformée en Orphelinat agricole. Saint-Denis-du-Sig est le chef-lieu d'une commune mixte, d'une superficie de plus de 65,000 hectares, renfermant 16,365 habitants presque tous indigènes.

De Saint-Denis-du-Sig, la voie se dirige en traversant les villages de Bou-Henni et de Mocta-Douz sur Perrégaux, limite de l'arrondissement, où le chemin de fer d'Arzew à Aïn-Sefra coupe la ligne d'Oran à Alger : on visitera à Perrégaux le barrage de l'Oued-Fergoug nouvellement reconstruit.

La route nationale d'Oran à Mostaganem traverse, en partant d'Oran, les villages d'Assi-Ameur, Assi-bou-Nif, Assi-ben-Okba, dont la vigne forme la plus grande partie des cultures ; puis la petite ville de Saint-Cloud à 29 kilomètres d'Oran, et dont les vins sont très estimés. On y pourra visiter la magnifique exploitation de M. Fondère, qui comporte 200 hectares de vignes en plein rapport. Méfessour et Sainte-Léonie séparent Saint-Cloud, d'Arzew, le *Portus Magnus* des Romains. Arzew est une jolie petite ville de près de 5,000 habitants ; elle est la tête de ligne du chemin de fer de pénétration dans le Sud et le siège de la Compagnie Franco-Algérienne. A 14 kilomètres d'Arzew, et relié à la ville par une voie ferrée, se trouve le Lac Salé dont l'exploitaton permet de retirer 10 ou 12,000 tonnes de sel. D'Arzew à Perrégaux le chemin de fer traverse le hameau de la Macta et le village de Debrousseville où sont les chantiers de la Compagnie.

La Macta forme, ainsi que Port-aux-Poules et Damesmes, une annexe de Saint-Leu situé à 8 kilo-

mètres d'Arzew et à 2 kilomètres de la mer. C'est à Saint-Leu qu'ont été découvertes les magnifiques mosaïques que l'on peut voir au Musée d'Oran, où elles sont conservées.

Entre la route d'Oran à Arzew et la mer, se trouvent les villages d'Arcole, Christel et Kléber où sont exploitées les carrières de marbre du Dj. Orousse, appartenant à M. Del Monte d'Oran.

A droite de cette même route on rencontre en partant d'Assi-Ameur, les villages très prospères de Fleurus, Legrand (Assi-ben-Féréah) et Saint-Louis.

D'Oran part également une route qui se rend au Tlélat, et qui traverse deux villages, Sidi-Chami et Mangin qui doivent à leur production viticole leur état de prospérité.

Les routes d'Oran à Tlemcen et d'Oran à Alger sont réunies, d'Er-Rahel à Arbal, par un chemin que l'on désigne sous le nom de chemin de ceinture du lac ; il contourne en effet, les bords de la grande Sebka, en traversant le hameau de la M'léta, les centres d'Aïn-el-Arba et de Tamzourah, et le territoire d'Arbal, où l'on visitera la magnifique propriété de M. de Saint-Maur, située au pied du Tessalah. D'Aïn-Beïda une route de 7 kilomètres conduit à Hammam-bou-Hadjar, centre qui doit surtout sa réputation à ses eaux thermo-minérales. Nous renvoyons à la notice de M. Baills, qui a paru dans le premier volume, pour de plus amples détails sur Hammam-bou-Hadjar.

La voie ferrée du Tlélat à Bel-Abbès traverse trois centres situés dans l'arrondissement d'Oran : Saint-Lucien, chef-lieu d'une commune mixte, les Lauriers-Roses, et l'Oued-Imbert. — La commune mixte de Saint-Lucien occupe une superficie de plus de 80,000 hectares et renferme 21,000 habitants, dont un millier à peine d'Européens.

De Bel-Abbès, une route départementale conduit à la mer en passant par Aïn-Temouchent. Cette route ne traverse, avant Temouchent, qu'un centre européen ; c'est le village d'Arlal qui forme, ainsi que le village des Trois Marabouts, que l'on rencontre sur un plateau, à 4 kilomètres au-delà du chef-lieu de la commune mixte, une section de cette commune. A 10 kilomètres environ se trouve, au pied de l'Aouaria, le hameau de Camerata, siège d'une exploitation de minerais de fer. Avant d'arriver à la mer, la route a traversé une plaine des plus fertiles, au centre de laquelle est en voie de création le village d'Aïn-Tolba.

Si l'on sort d'Oran par la porte du Santon, on côtoie, jusqu'à Mers-el-Kebir, le bord de la mer, en rencontrant successivement les Bains de la Reine (Voir la notice de M. Baills), et les villages de Sainte-Clotilde et Saint-André ; on peut gagner Aïn-el-Turk et Bou-Sfer, soit par la nouvelle route qui passe au pied de la montagne, soit par l'ancienne route qui passe par le Djebel Santon, sur lequel on remarquera un fort récemment construit et armé de

canons de fort calibre. A 5 kilomètres de Bou-Sfer, se trouvent les villages d'El-Ançor, et des Andalouses. Cette plaine se fait remarquer par ses cultures très avancées et surtout par les nombreuses plantations de vignes qui produisent un vin justement apprécié.

En face de la plaine des Andalouses, on aperçoit à quelques kilomètres en mer, les îles Habibas, et un peu à l'Est l'île Plane, tristement célèbre par le naufrage du *Borysthène*, dont le magnifique phare du cap Falcon, où l'on peut se rendre d'Aïn-el-Turk, et qui a été construit depuis cette époque, semble perpétuer le souvenir.

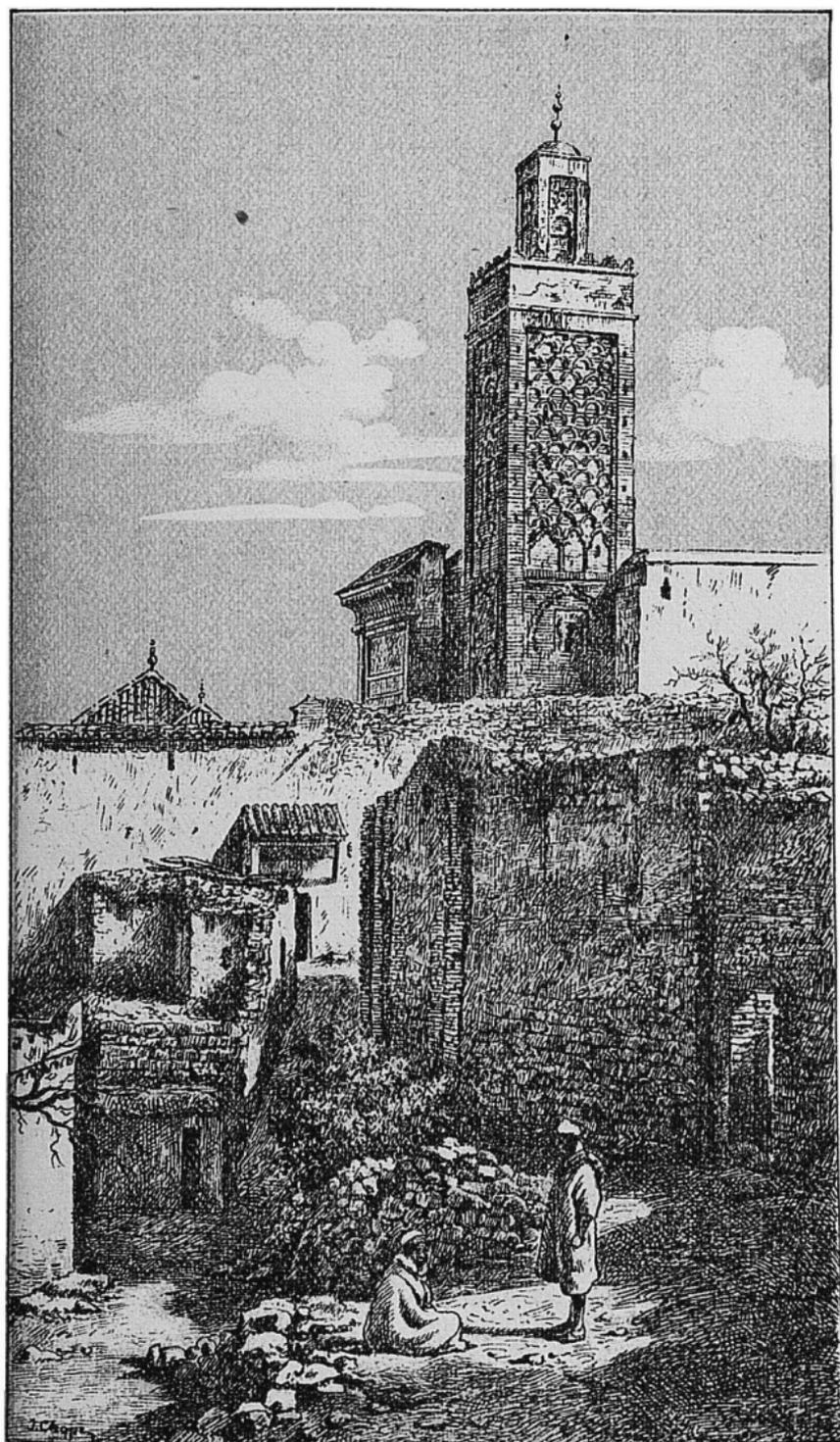


L'ARRONDISSEMENT DE TLEMCEN
ET
LA FRONTIÈRE MAROCAINE

PAR

J. CANAL

Agent Voyer principal de la Voirie départementale





CHAPITRE PREMIER

L'ARRONDISSEMENT DE TLEMCCEN

I. TOPOGRAPHIE

SITUATION, *limites*. — L'arrondissement de Tlemcen comprend l'extrémité la plus occidentale du département d'Oran.

Ses limites sont : au N., la mer ; à l'E., les arrondissements d'Oran et de Bel-Abbès ; au S., le territoire de commandement des Hauts-Plateaux (chef-lieu El-Aricha) ; à l'O., la frontière marocaine.

Étendue. — La superficie territoriale de l'arrondissement de Tlemcen, en 1875, était de 196,107 hectares dans le Tell, c'est-à-dire dans les pays cultivés entre la mer et les Hauts-Plateaux. Elle a, depuis cette époque, été augmentée par l'adjonction de quatre communes mixtes prélevées sur le territoire de commandement.

Actuellement, l'étendue est la suivante :

| | |
|--|------------------------------|
| Tell, communes de plein exercice | 41.537 ^h |
| — communes mixtes | 362.553 |
| — territoire militaire | 428.300 |
| Total. | <u>832.390</u> |
| Hauts-Plateaux | 354.032 |
| Ksours-Sahariens | 1.501.007 |
| Total général de la région. | <u>2.687.429^h</u> |

Population. — Elle se compose, dans l'élément civil, de Français et d'Étrangers d'origine européenne (Espagnols, Italiens, Anglais, Anglo-Maltais), d'Israélites naturalisés et d'Indigènes sujets français.

Le recensement du 28 décembre 1881 a été effectué nominativement dans chaque commune constituée, et numériquement dans les tribus arabes.

Au 30 septembre 1884, les chiffres de la population étaient les suivants :

| | | | | | |
|---|------------------|---|----------------------------------|------------------------------|----------------------------|
| } | TERRITOIRE CIVIL | { | COMMUNES de plein exercice | Tlemcen et annexes | 27.345 ^h |
| | | | | Hennaya | 986 |
| | | | | Beni-Saf. | 4.862 |
| | | | | Nemours | 2.727 |
| | | | | Lamoricière | 1.255 |
| | | | | Aïn-Fezza. | 9.612 |
| | | { | COMMUNES mixtes | Remchi | 24.604 |
| | | | | Nedroma | 20.453 |
| | | | | Sebdou | 10.851 |
| | | | | <i>A reporter.</i> | <u>102.695^h</u> |

| | | | |
|-------------------------|---|------------------------|----------------------------|
| | | <i>Report.</i> | 102.695 ^h |
| TERRITOIRE militaire | { | Marnia | 19.792 |
| | | Sebdou | 14.573 |
| | | Total. . . | <u>137.060^h</u> |

Ce chiffre se décompose comme suit :

| | |
|-------------------------------------|--------------------------------|
| Français d'origine | 7.886 |
| Israélites naturalisés | 5.387 |
| Indigènes sujets français | 113.734 |
| Étrangers | 7.797 |
| Garnisons militaires | 2.256 |
| | <u>Total égal. . . 137.060</u> |

Les populations des territoires du Sud,
Hauts-Plateaux et Ksours sont éva-

| | |
|--------------------------|--|
| luées à. | 18.734 ^h |
| Report du Tell | 137.060 |
| | <u>Total général 155.794^h</u> |

Température, climat. — Par sa position accidentée, montagneuse, la région Tlemcénienne réunit tous les climats, notamment celui du Midi de la France.

On récolte sur le littoral, lorsqu'on sème encore sur les montagnes de Terni et de Sebdou.

Le climat est doux et salubre. La température moyenne est, sur le littoral, de 12 à 15° de novembre à mai, et de 28 à 32° de juillet à septembre.

« La seule partie, dit M. Mac-Carthy, où l'on retrouve l'hiver, avec ses neiges et ses glaces, est le massif Tlemcénien. Là, au moindre froid qui survient en novembre ou décembre, quelquefois en février et mars, les vallées d'Ahfir, de Zarifet, de Tesseram'ramet et leurs sombres bois de chênes et d'oliviers, les montagnes du Nador, Terni et sa grande plaine, se couvrent d'une neige épaisse qui enveloppe presque toujours Tlemcen et ses oliviers.

« En dehors de ces jours exceptionnels, l'hiver de Tlemcen, comme celui de tout l'arrondissement, n'est qu'un temps de pluies persistantes qui, par l'humidité qu'elles occasionnent, engendrent le *froid continu*, le plus réel et le plus désagréable.

« L'été commence en mai ; les chaleurs sont généralement fortes, mais seulement accablantes dans les vallées fermées et soustraites aux grands courants atmosphériques. Sur les hauteurs, les vents en adoucissent les effets, et chaque jour, de 9 heures du matin à 6 heures du soir, la brise de mer traverse le Tell entier et répand sa douce influence jusque sur les Hauts-Plateaux. »

Les maladies sont bénignes et rares ; les fièvres paludéennes, qui sévissaient avec intensité lors des premiers défrichements du sol, ne sont plus guère constatées que dans le voisinage immédiat des marais, assez clair semés dans l'arrondissement.

Les affections épidémiques, variole, fièvre typhoïde, typhus, etc... ne présentent que des cas isolés, dans les hôpitaux ou les centres de garnison.

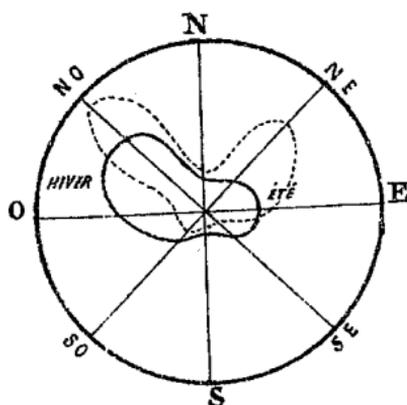
La santé publique est, en somme, excellente et les cas de longévité très-fréquents.

Régime des vents. — Les grands vents qui soufflent, parfois avec assez de violence, sont dus au voisinage du détroit de Gibraltar.

Les directions dominantes sont celles du N.-O. et de l'O.

Le vent est généralement froid ; il fait baisser le baromètre et monter le niveau des eaux sur la côte ; il arrive souvent chargé de nuages et de pluie. Les vents d'E. et de N.-O. sont plus rares ; en hiver ils sont humides et chauds, font monter le baromètre et baisser le niveau des eaux sur la côte. En été, ils sont plus fréquents, plus frais et se fixent généralement au N.-E. avec une certaine persistance.

Le tableau ci-dessous donnera graphiquement le régime des vents, en été et en hiver ; il est établi à raison de 2 millimètres pour trois jours.



Pluies. — L'arrondissement de Tlemcen est encore le mieux partagé du département sous le rapport

pluvial. La hauteur moyenne annuelle des hauteurs d'eau recueillies est de 0^m6536.

Littoral. — Le littoral Tlemcénien est généralement élevé et montagneux, surtout entre Nemours et Beni-Saf, où les cîmes des Trara abaissent leurs contreforts jusqu'à la mer pour y former les caps.

La petite crique de Tenikren, entre Camérata et Beni-Saf, marque sur le littoral la séparation des deux arrondissements d'Oran et de Tlemcen.

Beni-Saf. — A quelques milles à l'O., dans la petite baie de l'Oued-Ahmed, au pied des Djebels Skouna et Nedjaria, le port de Beni-Saf et une cité minière ont été créés depuis quelques années. Le port a une superficie de 16 hectares, et des profondeurs pouvant recevoir des navires de tout tonnage ; il a été concédé, pour 99 ans, à la Compagnie des mines de Mokta-el-Hadid.

Ile de Rachgoun. — Vient ensuite à 4,3 mil. vers l'O. (huit kilomètres), la baie de Rachgoun au fond de laquelle débouche la Tafna. Sur une longueur de 4 à 5 kilomètres dans les terres, la rivière est large et profonde. On y a découvert des traces de quais qu'accostaient les galères de l'antiquité.

Comme les autres fleuves d'Algérie, la Tafna est barrée à son embouchure par une barre de sable. Toutefois cette barre est abordable par les temps calmes, et les barques de pêche la franchissent aisément.

A 1,600^m N. de l'embouchure s'élève l'île de Rachgoun, l'*Insula Akra* des Romains ; c'est un massif volcanique, connu de tout temps par les anciens.

El-Bekri la nomme *Djesirat Archgoul* et le géographe espagnol Tofino, *Caracoles* (île des Escargots).

Elle est séparée de la terre par un chenal de 16 à 1,800 mètres avec des fonds de 20 à 30 mètres.

La côte S.-E. de l'île, accore et profonde est un des meilleurs mouillages forains du littoral.

Longueur de l'île 900^m, largeur 350^m, hauteur 66^m.

Au sommet est placé un phare de 2^e ordre à feu tournant et à éclipses ; sa portée lumineuse est de 21,9 milles (40 kilomètres 1/2).

Ses coordonnées géographiques sont :

Longitude O. 3° 47' 36".

Latitude N. 35° 19' 34".

Il existe sur l'île, indépendamment du phare, un poste-caserne des douanes, port d'attache de la péniche de l'O.

Baie de Rachgoun. — L'amiral Mouchez, qui a fait l'hydrographie de la côte en 1876, s'est élevé, avec véhémence contre l'abandon de Rachgoun et la construction du port de Beni-Saf, lequel ne peut servir qu'à la mine.

La baie de Rachgoun, défendue par l'île contre les vents du large, et protégée à l'E. et à l'O. par de hautes montagnes, offre un excellent mouillage et un abri très-sûr pendant la belle saison, et au lieu de faire le port de Beni-Saf au pied de falaises

inaccessibles, on pouvait construire, à l'embouchure de la Tafna, une magnifique rade dix fois plus grande, dont la jetée se trouvait abritée par l'île de Rachgoun, et qui pouvait acquérir dans l'avenir une grande importance pour le commerce qui ne manquerait pas de se faire par la vallée de la Tafna.

C'est du reste la meilleure ligne de pénétration vers l'intérieur. Les Romains, les Berbères, ainsi que nos généraux français, n'avaient pas manqué d'utiliser cette admirable situation nautique.

M. O. Mac-Carthy fait remarquer que ce port est précisément à l'extrémité de la ligne la plus courte qui joint Tombouctou ou les régions de l'Afrique centrale à la Méditerranée.

Les populations de la région Tlemcénienne, privées de ports d'embarquement et de voies rapides de communication, réclament vainement, par la voix autorisée de leurs corps élus, un port à Rachgoun ; mais l'État fait la sourde oreille. On se demande jusques à quand durera cette situation si préjudiciable aux intérêts du pays.

On affirme, au moment où nous écrivons ces lignes, qu'une société parisienne sollicite la concession de la voie ferrée tant désirée, devant relier Tlemcen à Rachgoun, et la construction d'un port dans cette dernière localité.

La compagnie concessionnaire ne demanderait aucune subvention ni garantie d'intérêt, à la seule condition de couvrir les frais d'établissement à l'aide des droits de tonnage à percevoir pendant un certain temps sur les navires.

Laissera-t-on échapper cette belle occasion de coloniser et d'enrichir la vallée de la Tafna et ses dépendances, de rendre à Tlemcen son antique prospérité, en y ramenant les caravanes du Sud qui l'ont abandonnée depuis quelques années ? *That is the question.*

A partir de Rachgoun, la côte s'incline vers le S.-O., en conservant une hauteur uniforme, formée par une muraille de rochers abrupts et coupée de quelques dentelures. Des plages de sable existent au fond de chaque baie et au débouché des cours d'eau.

Honaï. — A moitié distance entre Rachgoun et Nemours, s'élève le cap Noé, promontoire élançé, connu des anciens sous le nom de Houe-Noun ou Honeïn.

C'est le cap des Trara des marins.

A l'E., au fond d'une baie, on voit les vestiges d'un petit port ruiné et l'enceinte encore bien conservée d'une cité Berbère, Honaï, occupée par les Espagnols en 1534 (1). D'après Marmol et Ferrero, le port d'Honaï se serait attiré la colère de Charles-Quint, en envoyant des Corsaires ravager les côtes d'Andalousie, et en faisant une concurrence commerciale très-préjudiciable au port d'Oran.

On attribue la fondation d'Honaï au Sultan Almohade Abd-el-Moumen (1160-557 de l'Hégire).

(1) Voir la notice descriptive très-détaillée de cette ancienne ville Arabe dans *Le Littoral des Trara*, par J. CANAL. Tlemcen, imprimerie de *La Tafna*.

Ce port est l'ancien *Artisiga gypsaria* des itinéraires romains ; il se trouve à proximité de gisements miniers d'une grande valeur et facilement exploitables.

Nemours. — Plus à l'O., à une distance d'environ dix milles, on rencontre la coquette petite ville de Nemours, poste militaire créé en 1845, au bord d'une plage de 900 mètres, enfoncé entre deux promontoires.

C'est le *Ad Fratres* des Romains, rade foraine ouverte à tous les vents du large, et attendant encore un abri pour les navires de commerce qui sont obligés de dérader et de fuir au moindre mauvais temps.

Cap Milonia. — Ce cap, le *Promontorium Magnum* des Romains est à 14 milles (25 kilom. 700^m) à l'O. de Nemours. Il est formé d'une série de mamelons boisés dont l'extrémité est assez saillante en mer.

A 3 ou 4 milles à l'O. du cap, au fond d'une plage sablonneuse, débouche l'Oued Kiss ; c'est la frontière entre l'Algérie et le Maroc.

II. OROGRAPHIE

Les massifs orographiques, qui constituent les reliefs de l'arrondissement de Tlemcen, sont relativement peu accusés, comparés à ceux des autres provinces.

Parmi les principaux, il y a lieu de citer :

1° Le *massif des Trara*, dans la zone maritime comprise entre la Tafna et Nemours : les sommets les plus remarquables sont le Sofian (857^m); le Tadjera ou montagne carrée des Trara, sommet aplati, et le Filhaoucen (1,158^m).

C'est au sommet de ce dernier pic qu'un poste géodésique à feux électriques a été établi, en septembre 1879, par le colonel Périer, pour déterminer le quadrilatère de jonction entre l'Espagne et l'Algérie.

Les postes Espagnols étaient établis à Mulhacen et Tetica (Sierra Nevada), ceux d'Algérie étaient le Djebel M'sabia près de Bou-Tlélis (massif d'Oran) et le Djebel Filhaoucen.

Le massif des Trara est le *Khalcoricii* des Romains.

2° Le *massif Tlemcénien*, qui commence au Ras-Asfour de Gar-Rouban, sur la frontière du Maroc, et s'étend à l'E. jusqu'à la partie supérieure de la Mekerra.

Les sommets culminants sont :

Le Ras-Asfour (tête d'oiseau) 1,834^m, qui domine la vallée de Gar-Rouban à l'O., et s'étend au N. dans les Beni-Snouss. C'est un pic semblable à une immense borne, dont le dernier contrefort s'avance dans la plaine des Angad, entre Gar-Rouban et Oudjda. Les Arabes lui donnent quelquefois le nom de *Toumzaït* ;

Le Djebel Attar (1,333^m), chaîne au pied de laquelle est bâtie la ville de Tlemcen ;

Le Djebel Nador, au-dessus de Terni (1,620^m), destiné à recevoir un poste de télégraphie optique;
Le Djebel Hallouf (1,135^m) près de Talterni;
Et le Djebel Ouargla (1,724^m) au pied duquel se trouve El-Gor.

III. HYDROGRAPHIE

Le système hydrographique de la région se trouve caractérisé par ce fait, que les parties supérieures des cours d'eau étant complètement déboisées, la pluie qui tombe en grandes masses, pendant l'hiver, n'étant pas retenue sur le sol, se précipite dans les parties basses qu'elle ravage, et se jette en pure perte à la mer.

Le principal cours d'eau, la Tafna (le fleuve *Siga* des Romains), roule des eaux relativement abondantes. Sa pittoresque source sort avec grand fracas de la grotte Aïn-Habalet, à quelques kilomètres au N. de Sebdou.

Le bruit des eaux roulant dans un massif de galets au pied de la grotte; dont l'entrée est ornée de magnifiques micocouliers, lui a valu le nom de Oued El-Khauf (rivière de la peur).

Longueur 125 kilomètres; baignant Sebdou, les Beni-Snouss, Medjahed (Smala), Remchi, Sidi-

Amara, la Plâtrière, Beni-Ghanem et Rachgoun, séries de plaines d'une grande fertilité, et dont la richesse serait décuplée par les irrigations avec quelques barrages judicieusement établis. La Tafna se jette à la mer en face de l'île.

Son affluent le plus considérable est l'Isser, dont la source est située aux Beni-Smiel. Cette rivière, dont les eaux sont utilisées au moyen de barrages volants, court dans des gorges pittoresques, forme des cascades et baigne les vallées de Lamoricière, des Abdellys et d'El-Fehoul; puis se jette dans la Tafna un peu au N. de Remchi, après s'être grossie de l'Oued Tellout et de la Sikkat ou Saf-Saf provenant des cascades d'El-Ourit, à l'E. de Tlemcen; ses autres affluents sur la rive droite, sont l'Oued Soufinirof et l'Oued Zitoun.

Les affluents sur la rive gauche sont :

L'Oued Sebdou, l'Oued Tafrent, eaux limpides venant des Beni-Snouss; la Mouïllah ou Isly, qui prend ses sources au Maroc, et reçoit l'Ouerdefou au droit de Marnia. L'Oued Dahman, venant des Beni-Ouarsous; l'Oued Dieb et l'Oued Bou-Djelloul. Ces deux derniers descendent des Trara.

Les rivières de la chaîne littorale versant leurs eaux directement à la mer, sont : l'Oued Kiss ou Adjeroud (frontière marocaine); le Kouarda, dans les M'sirda; la Ghazaouna à Nemours; l'Oued Bou-Noua dans les Beni-Ménir, et l'Oued Honai venant du Tadjera.

Indépendamment de ces cours d'eau on trouve

dans l'arrondissement de belles sources, très abondantes, dont les principales sont :

| | |
|---|--------------------|
| Les sources de Tlemcen (ensemble). | 100 lit. à la sec. |
| L'Aïn-Tellout, près de Lamoricière. | 60 id. |
| L'Aïn-Sultan (Beni-Smiel) | 48 id. |
| L'Aïn-Kebira (Beni-Mishel) | 20 id. |
| L'Aïn-Tebouda (Sebdou). | 10 id. |
| La Cressonnette (Ahl-El-Oued) | 80 id. |
| L'Aïn-el-Hadjar (Hennaya) | 70 id. |
| L'Aïn-el-Oua (Terni) | 5 id. |
| L'Aïn-Zedigua (Beni-Ouazan) | 5 id. |
| L'Aïn-Messoum (Nedroma) | 4 id. |
| Le lac Karar (Remchi) | 3 id. |
| La Source Chaveau (Nemours) | 10 id. |

Les sources thermales les plus remarquables se trouvent à :

| | | |
|---|-----|------------------|
| Aïn-Merdja (vallée de la Tafna) | 23° | 1 lit. à la sec. |
| Aïn-el-Hammam id. | 26° | 18 id. |
| Aïn-el-Houts (vallée de la Saf-Saf) | 30° | 25 id. |
| Hammam-Sid Chighr (Mouïllah) | 33° | 10 id. |
| Sidi-Bel-Kheir (vallée de la Tafna) | 36° | 5 id. |
| Aïn-Sidi-Abdelly (id. Isser). | 38° | 40 id. |
| Hammam-Bou-Grara (Tafna). | 48° | 12 id. |
| Aïn-el-Hammam (O ^d Dahman) | 25° | 1 id. |

IV. CARRIÈRES

Marbres. — Aïn-Tekbalet. Marbre onyx translucide employé à la construction de l'Opéra de Paris et de l'Hôtel-de-Ville d'Oran.

Bains Romains près de Tlemcen, sur la route d'Hennaya : marbre onyx crémé rouge et blanc, non exploité.

Sidi-Brahim, dans les Souhalia, près de Nemours, onyx jaune translucide, non exploité.

Pierre de taille. — El-Kalâa près de Tlemcen : pierre de taille de grès rose et calcaire brun et bleu, propre à la construction.

Les Trembles, près de Nemours : belle pierre de taille de calcaire bleu dur veiné de blanc.

Aïn-Habalet, près de Sebdou, calcaire brun, beaux bancs de pierre de taille.

Calcaires Siliceux. — Certains calcaires blancs ou gris des environs de Tlemcen, de Lamoricière et des gorges de la Tafna renferment de la silice, et sont éminemment propres à la confection de la chaux hydraulique.

Gypses. — A la Plâtrière, sur la route de Tlemcen à Rachgoun, à Aïn-Tellout et au Djebel Djebes, au S. de Sebdou.

Pouzzolanes. — Gîtes à Rachgoun, à Nemours, à Tient.

Ardoises. — Des schistes à ardoises, mais peu exploitables, existent à Gar-Rouban, et dans les Trara près du Tadjera.

Argiles plastiques. — Des gîtes d'argile pour la poterie, briques, tuiles, etc... sont en exploitation à Tlemcen, à Hennaya, Nedroma, Marnia et Lamoricière.

Kaolin ou terre à porcelaine. — Existe à Nedroma et aux Beni-Snouss, sur l'Oued Malah près de Marnia, sans exploitation.

Pierre à savon. — Roche porphyrique, blanche, plastique, exploitée comme savon minéral par les Indigènes, à l'Oued Torba, affluent de la Mouillah, et sur les bords de la Tafna.

Sel gemme. — Aux Oulad-Khalfa, entre Beni-Saf et Temouchent ; se vend sur les marchés arabes.

Sels et Salpêtre. — Aux abords de presque toutes les sources thermales, notamment à Aïn-Habalet, à Aïn-el-Hammam, à Sidi-bel-Kheïr, à Tlemcen, à Tessara (Beni-Snouss).

Soufre. — A El-Morra, dans le Chott-el-Ghorbi.

Cendres de bain maure. — Utilisées à Tlemcen, en guise de sable dans la confection des mortiers hydrauliques.

V. MINES

Galène. — (Plomb sulfuré), gîtes à Gar-Rouban, Maaziz, Sidi Aramon Tléta, Koudiat-Er-Ressas, Aïn-Tolba, Djebel Nasser, etc., etc.

Calamine (Zinc carbonaté et zinc silicaté). — Gîtes principaux au Djebel Filhaoussen, Aïn-Tolba, Djebel Nasser, Maaziz, Kalâa, Kebaïl, etc.

Fer. — A Beni-Saf, magnifique exploitation d'hématite rouge et brune, manganésifère, aux gîtes du Brika et de Gar-Baroud, par la Compagnie concessionnaire du port de Mokta-el-Hadid.

A Bab-M'teurba, hématite brune, beau gisement exploité par puits et galeries (Jacquand et Trécesson).

A Honai, limonite fibreuse brillante, non exploitée ; à Bieder (M'sirda), hématite brune, non exploitée.

Cuivre. — Gisements de cuivre pyriteux à Gar-Rouban, Sidna Oucha, à l'Oued Kebir au pied du versant S. du Tadjera.

Phosphate de chaux. — Gisements récemment découverts à Kalâa Kebaïl (Bab-Tonnaï), au Tadjera, et à Es-Senia (Beni-Ouarsous). Ce minerai donne de grandes espérances pour la fabrication des engrais chimiques.

VI. FORÊTS

L'arrondissement n'est pas très favorisé sous le rapport forestier, car le déboisement signalé ci-dessus est presque général.

Tlemcen forme une inspection divisée en deux cantonnements : Tlemcen et Sebdou :

CANTONNEMENT DE TLEMCCEN

Forêts Domaniales : 1° Zarifet. — 624 hectares : jeunes chênes-liège.

2° Beni-Mester. — 162 hectares : chênes-liège non en valeur.

3° Oulad-Hammou (Sebdou). — 573 hectares : chênes-liège non en valeur.

4° Ahfir, grande forêt, dans les Beni-Hediel Ahl-bel-Ghafer, Azaïl et Oulad-Hammou (Sebdou). — 7,934 hectares de chênes-liège vert et zéen.

5° Tessara-M'ramet (Beni-Ournid). — 809 hectares : chênes-vert et zéen.

6° Bou-Chouk (Beni-Hediel). — 439 hectares : peuplée comme la précédente.

7° Cued Merdja (Beni-Hediel). — 215 hectares : comme ci-dessus.

8° Meurbah (Beni-Smiel). — 2,028 hectares :
chênes-vert et chênes-liège.

9° Blad-Sidi-Hamza (Ahl-el-Oued). — 518 hec-
tares : chênes-liège, thuyas.

10° Blad-el-Pouazy (même tribu). — 180 hec-
tares : chênes-liège.

11° Aïn-Azouk-Zerdeh (Beni-Smiel). — 394 hec-
tares : même peuplement.

12° Oulad-Mimoun (Lamoricière) 4,007 hectares :
dont 800 en pins d'Alep, le reste ruiné.

13° Beni-Menir (Nédroma). — 434 hectares :
oliviers, thuyas.

14° Maaziz (Marnia). — 228 hectares : oliviers,
thuyas.

15° Tlemcen. — 251 hectares à reboiser.

Forêts Communales : 16° Djorf-el-Haïar (Beni-Hediel).
— 188 hectares : chênes-vert et zéen.

17° Ahfir (Beni-Hediel). — Belle forêt de chênes-
liège, délimitée.

CANTONNEMENT DE SEBDOU

Forêts Domaniales : 1° Tit-Mokren, groupe 1. —
2,171 hectares : chênes-vert et zéen.

2° Tit-Mokren, groupe 2. — 181 hectares : même
peuplement.

3° Beni-Snouss (Sebdou). — 9,892 hectares :
chênes-vert et zéen, non exploitée.

4° Sebdou. — 2,776 hectares : chênes-vert en partie ruinés.

5° Djebel Ouargla (El-Gor). — 7,500 hectares : chênes-vert.

N. B. — Il n'existe pas de forêts communales dans le cantonnement de Sebdou.

Forêts en territoire militaire : 1° Sheb Cheik (Oulad Sidi-Medjahed de Marnia). — 120 hectares : thuyas, oliviers.

2° Gar-Rouban. — 13,000 hectares : chênes-vert.

3° Kef-el-Kemis (Beni-Snouss). — 24,570 hectares : chênes-vert.

4° Oulad-En-Nehar (Sebdou). — 4,000 hectares : chênes-vert.

En tout 84,082 hectares 13 centiares.

VII. FLORE.

Une végétation naturelle, vigoureuse, couvre les abords des villes et villages, où, depuis quelques années, il se fait de très-nombreuses plantations en allées, massifs et pépinières. En dehors des grands bois de chênes et d'oliviers, on rencontre, en beaucoup d'endroits, le genévrier, le tremble, le platane, le pin d'Alep.

La basse végétation du Tell, bien plus étendue que la haute futaie, produit de vastes tapis de broussailles couverts de lentisques (*d'rou*), de palmier-nain (*doun*), de gânet épineux (*guendoul*), de jujubier sauvage (*sedra*).

Dans les Hauts-Plateaux, on trouve l'alfa en immenses tapis incommensurables, le drinn, le romarin.

Le long des cours d'eau, le laurier-rose, le tamarin, le tremble, le peuplier.

Parmi les arbres fruitiers on distingue : le figuier, l'olivier, le grenadier, le pommier, le pêcher, l'abricotier, l'amandier.

VIII. FAUNE

Les lions ont disparu, ou ont été refoulés dans les parties les plus désertes des montagnes et des bois ; mais on rencontre encore des panthères et quelques autres fauves, tels que la hyène.

Les animaux sauvages les plus nombreux sont : le chacal, le renard, le chat-tigre, le lynx, le mouflon, l'antilope, la gazelle, le sanglier, le hérisson, le porc-épic, le raton, la gerboise. On trouve beaucoup de tortues de terre dans les bois et les broussailles.

La région de Tlemccen possède aussi des aigles, éperviers, vautours, hiboux, milans, émouchets, corbeaux, flamands, cigognes, pigeons, tourterelles, geais, poules de Carthage, gangas, perdrix, étourneaux, etc., etc... Les premiers froids amènent les grives, cailles, canards, vanneaux, pluviers, bécasses, bécassines.

Les falaises de la côte sont peuplées de mouettes et de goëlands.

On trouve des vipères (*lefaâ*) dans le Sud ; des serpents de toute espèce dans le Tell ; les scorpions sont communs dans les contrées pierreuses.

Les animaux domestiques fournis à la spéculation animale sont : le bœuf, le mouton, la chèvre, le porc (très abondant), le chameau, le cheval, le mulet, l'âne, etc.

DESCRIPTION DES VILLES ET COMMUNES

DE L'ARRONDISSEMENT

Tlemcen. — Chef-lieu de l'arrondissement, de la commune et de la subdivision militaire, à 139 kilomètres S.-O. d'Oran, dans une position des plus pittoresques de l'Algérie, sur un plateau de 820^m d'altitude, d'où l'on aperçoit la mer; au pied des roches à pic de Lalla-Setti, qui la dominant au S.

La ville est entourée de massifs d'oliviers séculaires, de noyers, térébinthes, micocouliers; sa vue s'étend au N. jusqu'aux montagnes du littoral. Le panorama est grandiose.

Place forte, ville industrielle, commerçante et agricole; la viticulture y a fait de grands progrès et le vin de Tlemcen est fort estimé.

« La ville n'a conservé de son ancienne splendeur que les débris de ses antiques monuments (mosquées, minarets); de ses remparts, de ses aqueducs, barrages, canaux d'irrigation. Le régime écrasant des Turcs avait réduit la population qui dépassait, dit-on, 100,000 âmes, lorsqu'elle était la capitale des Beni-Zian, à quelques centaines de Maures et de Koulouglis, lorsque nous en avons pris possession⁽¹⁾. »

(1) Topographie agricole.

L'industrie européenne, très-florissante il y a quelques années, se réduit à la minoterie, à la fabrication de l'huile d'olives, aux tanneries, brasseries, distilleries et filatures de laine.

L'industrie indigène possède de nombreux métiers à tisser, et fabrique des ouvrages de laine, haïks, couvertures, tapis, ceintures, etc., des babouches, des burnous noirs renommés, de la sellerie, des bois de fusil et de pistolet.

Elle possède aussi des teintureries et des ateliers de serruriers et forgerons pour instruments aratoires.

L'ancienne capitale des Beni-Zian a conservé, comme débris de son ancienne splendeur, quelques ouvriers en broderie de soie et d'or sur maroquin.

Les tanneries de maroquin situées à Agadir sont très-vastes ; c'est là où l'on vient, de tous les points de l'arrondissement, pour se pourvoir de cuirs pour les chaussures, bottes de cavaliers et objets divers de sellerie et de harnachement.

Aux produits de son industrie, le commerce berbère ajoutait des spéculations que facilitait à la ville sa situation intermédiaire entre le littoral et les pays du Sud. Les relations commerciales étaient si actives, dit Marmol, qu'il suffisait de trois ou quatre voyages en caravanes pour enrichir un trafiquant.

Parmi ses nombreux fondouks, il y en avait deux autrefois réservés aux Génois et aux Vénitiens qui venaient y acheter les marchandises apportées par les caravanes.

Tlemcen occupe la position la plus favorable aux échanges avec le Maroc et les Ksours sahariens.

Son commerce d'exportation porte principalement sur les articles suivants : grains, laines, dattes, olives, huiles, cuirs et peaux, tapis en laine et en sparterie, alfa, pâtes alimentaires (très-estimées), minoterie, racines et écorces à tan, lièges, chiffons et os, vins, bœufs, moutons, cuirs ouvrés (*filali*), minerais de fer, cuivre, plomb et zinc, etc., etc.

Une partie de ces produits s'embarque à Nemours ; le reste, sauf les minerais, est dirigé sur Oran et grevé de 140 kilomètres de parcours, en attendant que Tlemcen ait son port naturel à Rachgoun, vers l'embouchure de la Tafna. Les Hamian, Mehaïa et Beni-Guil du Sud qui nous apportent leurs laines, leurs dattes et quelques autres articles, s'approvisionnent à Tlemcen de grains et d'objets manufacturés.

Le commerce d'importation se compose des denrées, matériaux et objets manufacturés que ne produit pas la colonie.

En 1884-85, le chiffre des importations a atteint le poids de plus de 105,000 quintaux et celui des exportations de 115,000.

Le mouvement de la navigation pendant la même période a été : à Beni-Saf de 341 navires, et à Nemours de 230 de toutes nationalités.

Tlemcen est le grand marché commercial et agricole de l'O. ; c'est l'entrepôt naturel des tribus marocaines de la frontière et des ksours sahariens.

L'arrondissement de Tlemcen forme 5 cantons, comprenant six communes de plein exercice, avec villages annexes ; et quatre communes mixtes dont

nous avons énuméré précédemment l'étendue de la superficie et la population.

CANTON DE TLEMCCEN. — Chef-lieu Tlemccen. Siège d'une Sous-Préfecture, d'une Subdivision militaire, d'une commune de plein exercice de 27,345 habitants, dont 5,039 Européens, 4,701 Israélites et 17,605 Musulmans. Située par 3° 38' de longitude O. et 34° 53' de latitude N., sur un plateau, au pied des escarpements de Lalla-Setti.

La ville possède, en outre, une Justice de Paix, un Tribunal de première Instance, un Bureau arabe subdivisionnaire, une Chefferie du génie, et un service d'Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

Le service départemental et vicinal y est dirigé par un Agent-Voyer d'arrondissement.

« L'ancienne ville arabe occupe, dit Piesse, avec son Mechouar, ses Mosquées, son Késaria et ses fondouks, un peu plus de la moitié de Tlemccen, dans la partie N.-O., E. et S.

« La ville française, avec ses places et rues tirées au cordeau est circonscrite par les remparts entre la porte des Carrières (S.-O.) et la porte du Nord. »

Au N.-O. des quartiers arabes, conservés dans toute leur originalité, s'élève toute une nouvelle ville, ayant son centre à la place Cavaignac, sur le boulevard National bordé d'arbres, et où se trouvent les édifices civils : l'Église Saint-Michel, la Sous-Préfecture, la Banque, le Tribunal civil, la Chapelle du culte évangélique, le Comptoir d'escompte.

Au centre, entre les rues de France et Ximénès, s'étendent encore des rues aux maisons croulantes, habitées, jusques dans les sous-sols, par des familles israélites et « qui laissent étudier, mieux qu'on ne le ferait avec la meilleure description, les mille détails d'une architecture, dont les Arabes dégénérés semblent avoir perdu les principes.

« On peut diviser les rues en plusieurs classes : celles qui restent de la ville arabe, mal percées, étroites, souvent voûtées, parfois couvertes de vignes et rafraîchies par des fontaines ; les nouvelles rues arabes, longues files de maisons à rez-de-chaussée où s'ouvrent des boutiques basses, telles que les rues de Mascara, des Beni-Zian, de la Sikkak, Haëdo, Khaldoun, de l'Huilerie, etc... ; les rues hybrides, moitié arabes, moitié européennes ; les rues dont l'alignement tracé dans les décombres attend une bordure de maisons neuves ; les rues complètement neuves, s'élevant autour du boulevard National, telles que les rues de la Paix, de l'Hôpital, Yarmoracen et du Marok⁽¹⁾. »

Il n'entre pas dans notre cadre de faire l'histoire de Tlemcen, qui nous conduirait trop loin.

Bornons-nous à citer les principaux édifices.

Mosquées. — Il y avait en 1846, soixante et une mosquées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la ville. Le nombre de celles restant debout, vingt-six

(1) LOUIS PIESSE. — *Algérie et Tunisie.*

à vingt-huit, suffit pour attester de l'ancienne splendeur de Tlemcen.

Les plus remarquables sont :

Djammâ-Kebir ou grande mosquée, sur la place de la Mairie.

Djammâ-Abou-Lhasen, au coin de la rue Haëdo, touchant l'école Arabe-Française.

Djammâ-Oulad-El-Imam, près la porte de Fez.

Djammâ-Sidi-Brahim, derrière la caserne du Gourmela.

Djammâ-Sidi-Halloui, en dehors de Tlemcen, au pied des remparts, côté N.-E.

Djammâ-el-Méchouar, qui fait partie des bâtiments de l'Hôpital militaire, et qui a été transformée en chapelle chrétienne par le Génie militaire.

Églises. — L'Église Saint-Michel, sur la place Cavaignac, a été construite en 1855, dans le style Romano-Byzantin, par l'architecte Lefèvre. La vasque en porphyre vert et le dallage en onyx proviennent de Mansourah. Les colonnes de la grande nef sont en pierre de taille bleue du pays.

Synagogues. — La principale est celle de Allal-ben-Sidoun, nom d'un savant rabbin, mort il y a plus de cent ans et très-vénéré chez les Israélites.

On compte quatre autres synagogues.

Édifices civils. — La Mairie, bâtiment hybride, dont l'agrandissement et la restauration ont été très-

maladroitement entrepris, est située devant la grande mosquée. Le Palais de Justice, avec sa nouvelle façade, sculptée en pierre blanche d'Oran, sur la rue de la Paix ; la sous Préfecture, et l'Hôtel de la Banque (style renaissance), ainsi que le grand Collège communal en construction, dû aux plans de M. Boeswilval fils, sont situés sur le boulevard National.

La Gendarmerie, vaste et belle caserne pour trois brigades, près du rempart de la porte d'Oran.

Les Écoles communales, neuves, sont vastes et bien aérées, quoique d'un genre modeste.

La prison civile, bâtiment carré, froid et dur comme sa destination, est située sur le rempart près de la porte du N.

L'ancien musée, créé par M. Brosselard, dans la rue Clausel, vient d'être transformé en salle provisoire de théâtre.

Le Méchouar (en arabe : lieu où se tient le Conseil), a été bâti en 1145 de J.-C. sur l'emplacement où Youssef-ben-Tachefin, l'Almoravide, planta sa tente pendant qu'il assiégeait Agadir.

C'était la demeure aux Gouverneurs Almohades, et plus tard aux souverains de la dynastie des Beni-Zian (Abd-el-Ouadites). Cette citadelle renferme aujourd'hui un hôpital, des casernes pour l'infanterie, le génie, l'artillerie, la sous-intendance, la manutention, la prison militaire et une poudrière.

La commune de Tlemcen a une superficie territoriale de 16,388 hectares, y compris celle des cinq annexes qui sont :

1° *Bréa* : appelé autrefois la ferme, puis Bréa (nom du général assassiné à Paris en 1848), sur un plateau entre le ravin d'Aïn-el-Houts et la route de Rachgoun, village de 2,332 hectares, comprenant 191 habitants, dont 173 Français et 18 Étrangers. A 4 kilomètres au N. de Tlemcen. On y cultivé les céréales, la vigne, les oliviers et quelque jardinage. Les vins blanc et rouge de Bréa sont très-estimés. A 2 kilomètres N.-E. de Bréa (6 kilomètres de Tlemcen), Aïn-el-Houts (la source des poissons), petit village arabe d'une centaine d'habitants, tous cultivateurs. Au pied du village, dans le ravin de la Saf-Saf, une source thermale sort d'une grotte de rochers, et forme un petit étang où l'on voit des poissons multicolores nageant à l'envi dans cette vasque naturelle.

2° *Négrier* : village qui porte le nom du général qui commanda la province de Constantine et qui fut tué en juin 1848, à Paris. Superficie ; 2,568 hectares ; 175 habitants dont 169 Français et 6 Étrangers.

Céréales, vignes, pâturages. Les caves de M. Ayme père, adjoint et conseiller général, munies d'une excellente vaisselle vinaire et d'appareils distillatoires très remarquables, sont comptées parmi les plus belles du pays. Elles sont fréquemment visitées et admirées par tous les connaisseurs.

Négrier est situé à 6 kilomètres N.-E. de Tlemcen, sur l'ancienne route d'Oran, ombragée de grands arbres sur tout son parcours.

C'est à mi-chemin, dans une descente des plus rapides, que le capitaine Doineau commit, en 1856, son célèbre attentat, qui eut pour effet de faire périr l'Agha Si-Abdallah, des Beni-Snouss.

A deux kilomètres au N. du précédent village, se trouve Ouzidan, hameau indigène remarquable par ses jardins, ses eaux vives et pures et surtout par ses cavernes.

3° *Mansourah* : à 3 kilomètres O. de Tlemcen sur la nouvelle route de Sebdo ; village de 2,966 hectares et 232 habitants, dont 131 Français et 101 Étrangers. Renommé pour ses magnifiques vignobles, malheureusement visités par le phylloxera, mais dont les taches contaminées ont été si radicalement traitées, qu'elles n'ont produit aucune extension nouvelle.

Ce village a été bâti en 1850, cinq cents ans après la construction du Mansourah d'Abou-Yacoub et d'Abou-Lhasen, dont les ruines couvrent cent hectares de terrain : il est situé au S., dans la partie la plus élevée.

Parmi les établissements agricoles les plus remarquables, on distingue la propriété Havard, entre le village et la route nationale du Maroc. Cette propriété a été primée, en 1886, par le jury spécial agronomique.

Il ne reste debout de l'ancienne Mansourah qu'une partie de sa vaste enceinte en pisé, et la moitié du minaret de sa mosquée haut de 40^m, d'une merveilleuse architecture maure.

4° *Saf-Saf* : à 5 kilomètres N.-E. de Tlemcen, sur la route d'Oran ; 1,283 hectares, 218 habitants, dont

156 Français et 62 Étrangers. Magnifiques vignobles, parmi lesquels on cite celui de l'adjoint, M. Trotabas.

L'ancienne route de Tlemcen à Bel-Abbès par le télégraphe de Filalis, passait au pied du village et traversait la Saf-Saf sur un pont à deux arches, connu sous le nom de pont de Mascara.

5° *Pont-de-l'Isser* : est la 5^e annexe de Tlemcen. Village de 170 habitants, sur la route d'Oran, à 32 kilomètres N.-E. de Tlemcen.

Un splendide pont à trois arches en pierre de taille, construit par l'armée en 1849, permet de franchir l'Isser.

La superficie, en y comprenant les terrains du domaine des Abdelys, les fermes Fritz et de l'Amiguié, enclavés dans la commune mixte de Remchi, est de 5,461 hectares.

Le village de l'Isser possède une caserne de gendarmerie, un bureau télégraphique et est doté d'un médecin de colonisation. Il renferme de magnifiques jardins, des vergers couverts d'oliviers et des orangeries.

Commune de plein exercice d'Hennaya. — Le village d'Hennaya, caché sous la verdure de ses beaux mûriers, est situé à 11 kilomètres N.-O. de Tlemcen, à l'embranchement des routes de Rachgoun-Beni-Saf, de Marnia et de Nedroma.

Extra-muros, il est entouré de magnifiques plantations d'oliviers et d'arbres fruitiers. Pourvu d'eaux abondantes, il jouit d'une certaine prospérité.

Les colons se livrent avec succès aux cultures les



plus variées et à l'élevage des vers-à-soie. Les huiles et les vins d'Hennaya jouissent d'une réputation méritée.

Sa population est de 986 habitants dont : 370 Français, 23 Israélites, 110 Étrangers et 481 Indigènes. Sa superficie est de 9,292 hectares, plus le territoire de Melilia qui vient de lui être annexé récemment.

Les rues d'Hennaya sont larges et ombragées. Une conduite d'eau en fonte assure l'alimentation.

Sur la place sont : l'Église de style Byzantin, construite par la commune, sur les plans de l'architecte Hamon, et une coquette Mairie ayant comme annexes l'École des filles et l'École maternelle.

La municipalité active et vigilante ne cesse d'apporter des améliorations à ce pittoresque village placé au-dessus d'une ancienne ville arabe dont le minaret existe encore.

Sa prospérité sera complète lorsqu'il sera relié à la mer par le chemin de fer projeté de Tlemcen à Rachgoun.

CANTON DE LAMORICIÈRE. — Il comprend la commune de plein exercice de Lamoricière et la commune mixte d'Aïn-Fezza.

Commune de Lamoricière. — Superficie 4,355 hectares ; population, 1,255 habitants, dont 344 Français, 74 Israélites et 837 Étrangers, la plupart Espagnols.

Village situé sur la route nationale n° 7 de Relizane à Bel-Abbès et à 58 kilomètres de cette ville. Créé en 1861 sous le nom de Oulad Mimoun.

C'est aujourd'hui un centre agricole et industrie situé dans un territoire très-fertile, pourvu de canaux d'irrigation, de fontaines et d'établissements communaux nouvellement construits : mairie, église, écoles, justice de paix, postes et télégraphes. Possède des jardins potagers, pépinières, plantations diverses, et plusieurs minoteries. Commerce de grains, alfa, farines, écorces à tan, etc. Sera relié très prochainement par le chemin de fer à Bel-Abbès et à Tlemcen.

La gare occupe l'emplacement désigné par les Arabes sous le nom d'*Hadjar-Roum* (les pierres Romaines), qui n'est autre que l'antique *Altava*, ainsi que le constatent plusieurs bornes milliaires érigées par le Procurateur Sallustius Sempronius Victor.

Lamoricière, relié en outre par des voies de communication à Tlemcen, Seb dou et Pont-de-l'Isser, possède de puissants éléments de prospérité.

Le siège de la commune mixte du même nom a été transféré en 1886 à Aïn-Fezza.

CANTON DE REMCHI. — Il comprend la commune de plein exercice de Beni-Saf et la commune mixte de Remchi.

Commune de Beni-Saf. — Sur le littoral, port à 8 kilomètres O. de l'embouchure de la Tafna. Superficie de la commune 1,950 hectares, y compris le douar des Oulhassa Chéraga; population 3,299 habitants (presque tous employés à la Compagnie

des mines qui a créé ce centre), dont 305 Français, 22 Israélites, 529 Indigènes et 2,438 Étrangers (Marocains et Espagnols).

La commune mixte de Remchi est décrite plus loin. (Voir communes mixtes).

CANTON DE NEMOURS. — Il comprend la commune de plein exercice de Nemours et la commune mixte de Nedroma.

Commune de Nemours. — Petite ville très-coquette sur la mer, à 64 kilomètres O. de Rachgoun et à 36 de l'embouchure du Kiss, qui détermine sur le littoral la frontière marocaine : 2,435 habitants dont 631 Français, 55 Israélites, 771 Étrangers (Espagnols ou Napolitains, quelques Marocains) et 978 Indigènes. Superficie 2,221 hectares, absolument insuffisante pour l'extension de la colonisation.

Sa position était indiquée, sur les cartes anciennes, par le nom de *Ad Fratres* donné à deux rochers debout, émergeant du sein des flots à l'O. de la rade.

La ville est bâtie au pied O. de la montagne de Tonent, terminée à sa partie supérieure par un plateau où l'on voit encore les ruines de l'ancienne *Djammâa Ghazaouet*, repaire de forbans et d'écumeurs de mer, sous les Berbères et les Turcs.

Ce centre a été créé en 1844, plutôt comme poste militaire de ravitaillement et place stratégique sur la frontière que comme centre de colonisation.

Un mur d'enceinte crénelé court sur le pourtour

de la ville sur des crêtes de rochers qui l'abritent au S.-E. et à l'E.

La rade de Nemours n'est abordable que par le beau temps. Un bout de jetée de 25 mètres de long, construit à la pointe E., exposé à tous les vents et souvent couvert par les lames, est le seul ouvrage octroyé jusqu'à ce jour aux besoins d'un commerce de plus en plus important.

Nemours attend toujours son port ; c'est une question d'existence, car on ne saurait donner ce nom à cette rade foraine battue par tous les vents du large, et que les navires sont obligés de fuir au moindre indice de gros temps.

Le peu de terre qui forme la dotation de cette commune, est de bonne qualité, arrosée par la rivière qui la traverse, l'Oued Gazaouana.

Elle produit des céréales, de la vigne, des cultures maraîchères, et d'excellents fruits.

L'industrie est représentée par l'alfa, le crin végétal, les peaux, les écorces, la minoterie, l'exploitation des mines de fer, de zinc et de phosphate de chaux. La ville est entourée, surtout sur les bords de la rivière, de jardins, de villas et de belles et nombreuses plantations.

Un marché aux grains, quotidien, est très-fréquenté par les indigènes de la banlieue, par ceux de Nedroma et des Trara et par les Marocains.

La garnison se compose de l'état-major d'un bataillon d'infanterie avec deux compagnies ; les deux autres sont à Marnia, d'où elles détachent un peloton à Gar-Rouban.

CANTON DE SEBDYOU. — Il comprend la commune mixte de ce nom, dont il sera parlé plus loin.

COMMUNES MIXTES. — Elles sont aux nombres de quatre dont les chefs-lieux sont: Aïn-Fezza, Remchi, Nédroma et Sebdu.

Commune mixte d'Aïn-Fezza. — Elle occupe la partie S.-E. de l'arrondissement. Sa superficie est de 91,091 hectares, et sa population de 9,612 habitants, composée des douars : Ahl-el-Oued, Beni-Smiel et Oulad-Mimoun.

Le village d'Aïn-Fezza, créé en 1877, est situé sur la route de Tlemcen à Bel-Abbès à 111 kilomètres de Tlemcen.

Pour s'y rendre, on passe aux cascades d'El-Ourit, que doit traverser dans son coin le plus pittoresque la voie ferrée actuellement en construction.

Un petit village, en bois, de guinguettes et d'auberges à l'usage des ouvriers du chemin de fer, vient de s'y créer spontanément.

« Du pont jeté sur la Saf-Saf, on embrasse, dit Louis Piesse, une partie des cascades composées d'un grand nombre de sauts de diverses hauteurs, séparés par des paliers où l'eau se calme un moment dans des gouffres, pour reprendre son élan et s'abîmer profondément, au milieu des arbres, des végétations et des rochers à pic. Le cirque d'El-Ourit ne peut pas se décrire : c'est un des sites les plus variés et les plus grandioses qu'il soit possible d'imaginer. »

Pour le contourner sur son étroit parcours, la voie ferrée devra traverser cinq tunnels successifs percés dans les flancs abrupts de la montagne.

A cinq kilomètres de là, sur la crête du flanc E. s'élève le petit hameau d'Aïn-Fezza, où l'on vient de construire une belle Mairie pour l'administration de la commune mixte. Elle est entourée d'une vingtaine de maisons peuplées de 49 habitants dont 35 Français et 14 Étrangers.

A 2 kilomètres au S.-E. on gravit un amphithéâtre de calcaire, sur lequel s'ouvre l'entrée des grottes de *Sidi-Aïssa*.

Elles forment une série de nefs et de transepts couverts de stalactites et de stalagmites, offrant un spécimen de l'architecture la plus merveilleuse et la plus fantastique que l'on puisse rêver, lorsque les grottes sont éclairées.

Commune mixte de Remchi. — Elle occupe la partie N. et E. de l'arrondissement ; sa superficie est de 150,728 hectares et sa population est de 24,604 habitants.

Elle se compose d'une annexe, Aïn-Tekbalet et de 13 douars communes qui sont : Beni-Ouazzan, El-Fehoul, Sidi-Abdely, Ben-Chaïb, Sebâ-Chioukh, Tafna, Zenata, Oulhassa Gharaba, Beni-Ouarsous, Ouled-Riah, Ouled Alâa, Ahl-Zelboun et Beni-Meister.

Le village de Remchi est situé sur la route de Tlemcen à Rachgoun, dans la boucle formée par l'Isser avec la Tafna ; sa création remonte à 1880

et déjà ce centre présente un caractère de prospérité dû en grande partie à l'intelligence, à l'énergie, à l'activité et au dévouement de l'Administrateur actuel.

Les boulevards et les places sont couverts de plantations qui promettent de beaux ombrages; un marché s'y tient tous les mardis. Pour donner à ce village, la prospérité qu'il est en droit d'acquérir, il lui faut de l'eau.

La source de Sidi-Embarek canalisée et ajoutée à celle de Karar (2 litres $1/2$ à la seconde), qui est aujourd'hui la seule à pourvoir à son alimentation, est de nature à doubler ce débit. Un barrage à reconstruire sur l'Isser lui permettra en outre d'irriguer 5 ou 600 hectares d'excellentes terres de culture.

L'auteur de cette notice a retrouvé sur l'Isser à deux kilomètres en amont de Remchi, les traces d'un ancien barrage romain, de 70^m de longueur sur 6 de largeur, que des travaux de peu d'importance suffiraient à reconstituer.

Commune mixte de Nedroma. — Elle occupe la partie N.-O. de l'arrondissement; sa superficie est de 63,588 hectares et sa population de 20,453 habitants.

Elle se compose du centre de Nedroma et de six douars-communes: Za, Souhalia, Beni-Mishel, Beni-Ménir, Djeballa et Beni-Khellad.

La ville arabe de Nedroma est située dans un petit cirque verdoyant, à 388^m d'altitude, sur le revers N. d'un contrefort du Djebel Filahoucen, au

pied du col de Bab-Thaza, près d'une source très abondante (Aïn-Messoum). Elle domine la plaine de Mézaouron qui la sépare de Nemours, où elle aboutit par une route empierrée et bien entretenue. C'est comme ville et comme paysage une réduction de Tlemcen.

Quelques auteurs voient dans ses murs les ruines de l'ancienne *Kalama* des Romains ; mais rien n'est moins prouvé ; aucune indice ne révèle cette origine.

Les textes Berbères, au contraire, s'accordent à attribuer la construction de Nedroma au Sultan Almohade Abd-el-Moumen-ben-Ali, qui était originaire des Beni-Abed, fraction des Koumia, aujourd'hui Beni-Khellad.

« Les vieilles murailles flanquées de tours crénelées rappellent les fortifications de son ancienne capitale, et encore le moyen-âge et les croisades, où nous avons échangé avec les enfants de Mahomet nos créneaux et nos merlons et leurs légères colonnettes (1). »

Nédroma et sa banlieue occupent une superficie de 2,156 hectares ; sa population est de 3.944 habitants dont 76 Français, 108 Étrangers, 305 Israélites, et 3,455 Indigènes musulmans. Le nombre des maisons est de 465.

On y fabrique des haïks, de la chaussure, des tapis en laine dits flidgs, de la poterie de différentes formes et notamment les khadra, grandes marmites en terre rouge importées dans tout l'O. de la province.

(1) LOUIS PIESSE, ouvrage cité.

Le marché de Nédroma qui se tient tous les jeudis est très-fréquenté.

L'aspect du village a changé depuis qu'il est habité par quelques Européens, et la propreté relative des rues se ressent de la surveillance exercée par l'Administrateur.

Ce fonctionnaire a créé au bas de la ville une très-jolie pépinière.

Nédroma pourrait prospérer si on donnait suite au projet d'agrandissement du côté E., en créant des lots industriels attribués aux colons.

Commune mixte de Sebdou. — Elle occupe la partie S. de l'arrondissement. Sa superficie est de 61.298 hectares et sa population de 10.851 habitants.

Elle se compose du centre de Sebdou chef-lieu, du village annexe de Terni et des douars : Oulad Ouriach, Aïn-Ghoraba, Alil-bel-Ghafer, Azaïl, Ouled Hamou, Beni-Ournid, Tameksalet, Beni-Hédiel, Oulad Addou et Zaouïa-Si-Ahmed.

Le village de Sebdou (la lisière), était connu autrefois sous le nom de Tafaroua. C'est un poste militaire créé en 1845, à 38 kilomètres au S. de Tlemcen, à 915^m d'altitude sur la lisière des Hauts-Plateaux. Le village est à la tête d'une belle vallée qu'embellissaient de grands bois et une prairie appartenant à l'État.

En 1880, le territoire a été remis à l'autorité civile : Sebdou a été agrandi, mais il ne possède pas de terres de colonisation. Des routes le relient à

Tlemcen, à Lamoricière, à El-Gor, à El-Aricha et à Marnia par la belle vallée des Beni-Snouss qui borde la Tafna.

Territoire de Commandement. — Indépendamment des communes ci-dessus, il existe, entre elles et la frontière du Maroc, une bande de territoire à l'O. et au S. qui l'englobe et le sépare de la frontière du Maroc et des tribus sahariennes.

C'est ce que l'on appelle le territoire de commandement, parce qu'il a été boisé sous la direction et l'administration de l'autorité militaire.

Il se compose d'un cercle, dont le chef-lieu est *Marnia*, placé sous l'autorité d'un Commandant supérieur qui exerce les fonctions de Maire, et d'une annexe, *El-Aricha*, siège d'un Bureau arabe dont le chef est un lieutenant.

Le cercle de Marnia occupe une superficie de 133,902 hectares, et possède une population de 19,526 habitants, dont 121 Français, 131 Israélites, 272 Étrangers et 19,002 Indigènes.

La redoute de Marnia (1) a été construite en 1844, sur l'emplacement d'un camp romain connu sous le nom de *Ad Numerum Severianum Alexandrianum Syrorum*, et à proximité d'un marabout vénéré dédié à la mémoire de Lalla-Maghrnia.

Un village n'a pas tardé à s'élever sous les murs de la redoute; il est aujourd'hui très prospère.

(1) Voir notre monographie de *Marnia*. Paris. Bureaux de la *Revue de l'Afrique Française*, 7, rue Nicole.

L'annexe d'El-Aricha, qui comprend l'ancienne commune indigène de Seb dou, occupe une superficie de 2,149,437 hectares et possède 14,438 habitants.

Elle se compose des fractions Kef et Kremis des Beni-Snouss, et des grandes tribus des Oulad En-Nehar et des Hamyan.

Le village d'El-Aricha, à 50 kilomètres au S. de Seb dou, est en voie de création sous la protection de la redoute ; il est situé à 1,330 mètres d'altitude sur la crête qui sépare le versant N. des Hauts-Plateaux du versant S., dont la pente très-légère est inclinée vers les Chotts.

El-Aricha est, selon l'expression consacrée, en pleine *mer d'alfa*.

Des chemins tracés par l'autorité militaire, et qui sont praticables aux convois, relie ce poste militaire, au N., à Seb dou, à l'E., à Bedeau (Raz-el-Mâ), à l'O., à Magoura et à Sidi-Djilali, au S., à Kasdir et Guerrabïa, points situés dans le Chott-el-Chergui.





CHAPITRE II

LA FRONTIÈRE MAROCAINE

§ I. INTRODUCTION

Aperçu Géographique et Historique

Nous croyons devoir rappeler dans cette courte notice, que, de tout temps, la Moulouïa, la *Malva* ou *Mulucha* des anciens, a été la frontière naturelle, la ligne séparative entre le Maroc septentrional et la Numidie, devenue plus tard la Maurétanie Césarienne, et enfin l'Algérie.

Léon l'Africain, dans son histoire de l'Afrique, définit ainsi le royaume de Tlemcen, qui portait au temps des Berbères le nom de *Maghreb-el-Ouost*, c'est-à-dire du milieu, par opposition au *Maghreb-el-Aksa*, ou le plus occidental, qui était le Maroc.

« Le royaume de Telensin, dans la partie du ponant (Ouest), se termine au fleuve Za et à celui de *Malva* ou *Molouya*.... »

Dans Salluste, on trouve que le royaume de Bocchus, roi des Masséssyliens, dont la capitale était Siga (*Rachgoun*), était séparé de celui de Jugurtha, roi des Maures, par le fleuve Mulucha (*Moulouïa*).

L'historien Berbère Ibn-Khaldoun, dans sa table géographique ⁽¹⁾ cite la Moulouïa comme une rivière qui : *jusqu'à l'occupation française*, séparait le Maghreb-el-Aksa (*Maroc*), du Maghreb central (*Royaume de Tlemcen*). — Plus loin (T. I, p. 194), le même auteur dit : « Le Maghreb-el-Aksa est borné à l'E. par la Moulouïa. »

En résumé, la Moulouïa (*La Molochat de Strabon et de Ptolémée ; la Mulucha de Salluste, Mela et Pline ; la Malva de l'Itinéraire d'Antonin*), était la frontière entre les Maures et les Masséssyliens ; elle sépara les Etats de Bocchus de ceux de Bogud, jusqu'en l'an 32 avant l'ère chrétienne ; les Maurétanies Tingitane et Césarienne, de l'an 40 de J.-C. à l'an 700. « *Flumen Malva dirimit Mauretaniae duas* », dit Pline. En 1526, Léon l'Africain écrivait qu'elle formait la limite occidentale du royaume de Tlemcen, et nous savons, en outre, qu'elle servait de ligne de démarcation entre le Maroc et la Régence d'Alger.

L'histoire ne laisse donc aucun doute à cet égard : « La Moulouïa a toujours été une limite. Si on exa-

(1) *Histoire des Berbères*. — T. I, p. xcvi.

mine la région qu'elle traverse, on reconnaît facilement que c'est le seul obstacle naturel, le seul grand accident physique qui puisse remplir ce but.

« Il est donc, non-seulement regrettable, mais encore incompréhensible, que le traité de 1845 ait pu substituer la ligne conventionnelle actuelle, à une frontière qui fut celle des provinces et des états pendant plus de deux mille ans (1). »

Si la commission de délimitation de 1845 avait fait ces recherches, et constaté que l'embouchure de la Moulouïa était seulement à 12 kilomètres à l'O. de celle du Kiss, elle aurait certainement imposé le premier de ces fleuves comme limite, et elle le pouvait. Les faits sont là pour le prouver. On aurait occupé, comme conséquence, *les îles Zaffarines*, qui sont à deux milles de son embouchure, et qui n'appartenaient à personne, au lieu de les laisser prendre bénévolement, deux ans plus tard, par les Espagnols qui nous y avaient devancés.

On n'aurait pas non plus rendu Oudjda, occupée par l'armée du maréchal Bugeaud, du 19 juillet au 16 août 1844. Que dire également des Ksours de Iche et de Figuig, qui ont été laissés au-delà de la frontière, et que la duplicité « du caïd de Tlemcen, Si-Hamadi-Sakal et de l'agha de la montagne de l'O., Si Ben-Abd-Allah (2), » eut pour effet de faire croire qu'ils étaient marocains.

(1) L. DEMAEGHT. — *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, 1884.

(2) MARTIMPREY. — *Souvenirs d'un officier d'État-Major*.

Si la Commission qui a élaboré le traité eût été moins expéditive et plus clairvoyante, elle aurait évité bien des conflits, et nous n'en serions pas aujourd'hui à convoiter ces limites au prix de mille complications.

Que de sanglants conflits, que de représailles n'aurait-on pas évités, si on eût pris dès le principe la Moulouïa comme frontière.

Le traité de 1845 dit, dans sa naïveté, qu'au delà du Tell il n'est pas besoin de limites, attendu qu'il n'y a là que des terrains de parcours, non labourables. Or, c'est précisément à l'indécision des limites, le long de ces terres de parcours, que sont dus ces perpétuels conflits à main armée, ces vols et ces assassinats qui ensanglantent notre pseudo-frontière actuelle.

Puisse Dieu, comme le dit la conclusion du traité, améliorer cet état de choses, mais *dans le présent* et non *dans l'avenir* qui ne saurait nous appartenir.

§ II. TRAITÉ DE DÉLIMITATION CONCLU LE 18 MARS 1845 ENTRE LA FRANCE ET LE MAROC

Nous devons à l'obligeance de M. O. Mac-Carthy une copie authentique du traité de délimitation de la frontière marocaine, copiée sur le texte original.



Les termes en avaient été préparés à l'avance à Tlemcen, par les généraux de la Rüe et de Lamoricière.

Les clauses de ce traité présentent des particularités si étranges, que nous ne pouvons résister au désir de placer sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des passages les plus caractéristiques.

.
ARTICLE PREMIER. — Les deux plénipotentiaires sont convenus que les limites qui existaient autrefois entre le Maroc et la Turquie, resteraient les mêmes entre l'Algérie et le Maroc.

Aucun des deux Empereurs ne dépassera la limite de l'autre; aucun d'eux n'élèvera à l'avenir de nouvelles constructions sur le tracé de la limite.

Elle ne sera pas désignée par des pierres; elle restera, en un mot, telle qu'elle existait entre les deux pays avant la conquête de l'Empire d'Algérie par les Français.

ART. 2. — Les plénipotentiaires ont tracé la limite au moyen des lieux par lesquels elle passe, et touchant lesquels ils sont tombés d'accord; en sorte que cette limite est devenue *aussi claire et aussi évidente que le serait une ligne tracée.*

ART. 3. — Cette ligne commence à l'embouchure de l'Oued (c'est-à-dire cours d'eau) Adjeroud, dans la mer; elle remonte avec ce cours d'eau jusqu'au gué où il prend le nom de Kiss; puis elle remonte encore le même cours d'eau jusqu'à la source qui est nommée *Raz-el-Aïoun*, et qui se trouve au pied de trois collines portant le nom de *Menasseb-Kiss*, lesquelles par leur situation à l'E. de l'Oued, appartiennent à l'Algérie; de Ras-el-Aïoun cette

même ligne remonte sur la crête des montagnes avoisinantes, jusqu'à ce qu'elle arrive à *Drâ-el-Doun*; puis elle descend dans la plaine nommée *El-Aouedj*; de là, elle se dirige à peu près en ligne droite sur *Haouch Sidi Aïed*.

Toutefois le Haouch lui-même reste à cinq cents coudées (deux cent cinquante mètres environ), du côté de l'E., dans les limites algériennes.

Du Haouch Sidi-Aïed, elle va sur *Djerf-el-Baroud*, situé sur l'Oued Bou Naïm (Isly); de là, elle arrive à *Kerkour Sidi Hamza*; de *Kerkour Sidi Hamza* à *Zoudj-Beghal*; puis, longeant à gauche le pays des *Oulad-Ali-ben-Tabta* jusqu'à *Sidi-Zaher*, qui est sur le territoire algérien, elle remonte avec la grande route (1) jusqu'à *Aïn-Takbalet*, qui se trouve entre l'Oued *Bou-Erda* et les deux oliviers nommés *El Touniet*, qui sont sur le territoire marocain.

De *Aïn-Takbalet*, elle remonte avec l'Oued *Rouban* jusqu'à *Raz-Asfour*; elle suit au-delà le *Kef* en laissant à l'E. le marabout de *Sidi-Abd-Allah-ben-Mohammed-El-Hamlili*; puis, après s'être dirigée vers l'O. en suivant le col *El-Méchemiche*, elle va en ligne droite jusqu'au marabout de *Sidi-Aïssa* qui est à la fin de la plaine de *Missioun*.

Ce marabout et ses dépendances sont sur le territoire algérien.

De là, elle court vers le S. jusqu'à *Koudiat-el-Debbagh*, colline située sur la limite extrême du Tell (c'est-à-dire le pays cultivé). De là, elle prend la direction S. jusqu'à *Khenig-el-Hada*, d'où elle marche sur *Teniet-el-Sacy*, col dont la jouissance appartient aux deux empires.

(1) La route de Marnia à Gar-Rouban.

ART. 4. — Dans le Sahara (désert) il n'y a pas de limite territoriale à établir entre les deux pays *puisque la terre ne se laboure pas* et qu'elle sert seulement de pacage aux Arabes des deux empires (?).

Les deux souverains exerceront *de la manière qu'ils l'entendront* toute la plénitude de leurs droits sur leurs sujets respectifs dans le Sahara. Et toutefois, si l'un des deux souverains avait à procéder contre ses sujets, au moment où ces derniers seraient mêlés avec ceux de l'autre État, il procédera comme il l'entendra sur les siens, mais il s'abstiendra envers les sujets de l'autre gouvernement.

ART. 5. — Les Ksours qui appartiennent au Maroc sont ceux de *Iche* et de *Figuig*.

Ceux qui appartiennent à l'Algérie sont : *Aïn-Sefra*, *Sfissifa*, *Asla*, *Tiout*, *Chellala*, *El-Abiod* et *Bou-Semghonne*.

ART. 6. — Quant au pays qui est au S. des Ksours, comme il n'y a pas d'eau, qu'il est inhabitable et que c'est le désert proprement dit, il serait superflu d'en faire la délimitation.

.....

Fait sur le territoire français voisin des limites ; le 18 mars 1845 (9 de Rebiâ-el-Ouel ; 1261 de l'hégire).

Puisse Dieu améliorer cet état de choses dans le présent et dans le futur.

Signé : Général Comte DE LA RUE.

AHMIDA-BEN-ALI.

§ III. HISTORIQUE DE LA DÉLIMITATION CONSIDÉRATIONS POLITIQUES ET MILITAIRES

Après la ratification du traité de Tanger (18 mars 1845), le général de la Rüe fut choisi comme commissaire du gouvernement pour la délimitation de la frontière avec le Maroc.

Le Commandant de Martimprey, chef du service topographique de la division, lui fut adjoint.

Le général était en outre accompagné de Léon Roches, Interprète principal de l'armée, et du capitaine Pourcet son aide de camp.

Tous les hommes compétents qui se sont occupés de cette question de frontière, qui a toujours eu le don de passionner les esprits, se sont étonnés de l'étrangeté d'un pareil tracé, si désavantageux pour la France, alors que, maître de la situation après la victoire d'Isly, Bugeaud pouvait marcher jusqu'à la Moulouïa et y dicter les clauses du traité.

Essayons d'esquisser brièvement les causes de cette néfaste détermination de la frontière, dont nous sommes gratifiés depuis 42 ans.

Nous avons démontré plus haut que dans l'antiquité, le moyen âge, et jusqu'en 1830, la Moulouïa avait été la limite séparative naturelle entre les Maurétanies Tingitane et Césarienne d'une part, et

entre le Maroc moderne et la régence d'Alger. N'insistons pas... Ne retenons que deux faits :

Les Marocains gonflés d'orgueil et de toute puissance avant Isly et le bombardement de Tanger et de Mogador, voulaient, d'après leur protocole, nous refouler jusqu'au delà de la Tafna, et nous assigner cette frontière.

D'autre part, après Isly, il est avéré que Bugeaud tenta une marche sur la Moulouïa. « La victoire d'Isly à peine remportée, nos troupes furent à ce point accablées par les maladies, que nos nombreux transports ne pouvaient suffire aux évacuations sur Marnia. Le maréchal dut renoncer à son désir de s'avancer jusqu'à la Moulouïa, après une marche de trois lieues dans cette direction, qui démontra l'impossibilité de tenir davantage la campagne (1). »

Il n'est pas étonnant après cela que l'on conçût l'idée de choisir un moyen terme en prenant le Kiss pour base de la délimitation.

On était fatigué de cette longue campagne de quinze ans, n'ayant abouti jusqu'alors à aucun résultat définitif, et les Chambres françaises, désireuses d'en finir avec les dépenses entraînées par l'occupation, avaient agité plusieurs fois à la tribune l'idée d'*abandonner l'Algérie*.

C'est surtout ce dernier point qui pesa d'un grand poids dans la décision à intervenir. De leur côté, les grands chefs militaires, voyant leurs effectifs de plus

(1) MARTIMPREY. — *Souvenir d'un officier d'État-Major*.

en plus réduits, obligés à des mouvements aussi pénibles que fréquents, furent d'avis que le territoire occupé jusqu'alors n'était déjà que trop vaste par rapport au nombre restreint de troupes appelées à le garder.

On était unanime à déclarer que le territoire occupé par les troupes françaises suffisait amplement à notre activité, et aucune pensée de conquête nouvelle, du côté du Maroc, ne pouvait surgir ; car la France était lasse des sacrifices faits depuis 1830, et on redoutait sans cesse que la discussion publique à la tribune n'amènât les adversaires de l'Algérie à réclamer encore son évacuation.

Cette situation commandait à Bugeaud la plus grande circonspection, la plus extrême prudence, s'il ne voulait compromettre le fruit de tant d'efforts.

Ces préoccupations se trahissent dans la correspondance même du maréchal avec le caïd d'Oudjda.

Il lui écrivait en effet après l'entrevue de Bethoum.

« Tu y es venu et tu nous a proposé pour prix des relations de bon voisinage, d'abandonner notre frontière et de nous retirer derrière la Tafna. Nous ne tenons pas assurément à l'étendue du territoire ; nous en avons bien assez, mais nous tenons à l'honneur, etc., etc... (1) »

Cela explique pourquoi on ne chercha pas à aller jusqu'à la Moulouïa, la limite naturelle que nous regrettons tant.

(1) PELISSIER DE RAYNAUD. — *Annales Algériennes*, T. II. Page 131.

En un mot, les troupes épuisées aspiraient au repos que la paix seule pouvait procurer ; de toute part on avait hâte d'en finir, la question de délimitation n'était que des plus secondaires.

Aussi ne fut-elle même pas discutée.

Qui aurait pu prévoir, à cette époque, l'avenir brillant réservé à l'Algérie ? Qui se serait douté de voir ce pays, moins de quarante ans après, prendre un développement aussi prospère, une importance aussi considérable, un essor aussi rapide ?

La colonisation n'était alors qu'à l'état de projet, et nous passions, à l'époque, pour de mauvais colonisateurs.

Les adversaires de l'Algérie, regrettant les dépenses qu'on y engloutissait, opposaient sans cesse la Louisiane et le Canada que la France n'avait pas su conserver.

Ils réclamaient le retrait des troupes, lorsque tout à coup, le maréchal Bugeaud écrasa les armées marocaines à Isly, et consacra ainsi définitivement la conquête de l'Algérie.

Voilà quelles étaient les dispositions de l'esprit public en France, au moment de l'arrivée à Oran du plénipotentiaire français, le général de la Rüe.

Ce dernier fut conduit à Tlemcen, avec un certain appareil, par le général Lamoricière en personne, et se mit aussitôt en relation avec le caïd d'Oudjda, Si Hamida, lequel attendait lui-même, un diplomate investi des pouvoirs du Sultan, nommé Si-Selaoui.

Pendant ce temps, le commandant de Martimprey préparait à Tlemcen, dans le silence du cabinet, la carte

de délimitation destinée à être mise à l'appui du procès-verbal. Il fut convenu qu'on maintiendrait la frontière telle qu'elle existait du temps des Turcs, et tout le travail se borna à retracer ces limites par renseignements. On voit par là que la question topographique fut traitée exclusivement par nos soins, et que s'il y eut alors des fautes commises, elles incombent en entier à la commission française.

Il est non moins certain que la bonne foi du commandant de Martimprey fut surprise, quand il s'agit d'assigner une limite au-delà du Tell, c'est-à-dire au-delà des pays cultivés. C'est ainsi que, sur la foi de certains témoignages, aussi affirmatifs qu'intéressés, qu'il ne lui était guère possible de contrôler, Martimprey crut que les Oulad Sidi Cheikh Gharaba et les Hamian Djemba étaient Marocains, et qu'il les laissa bénévolement en dehors de la frontière, alors qu'ils faisaient partie intégrante du Sahara algérien.

Ces limites étaient indiquées sur une magnifique carte à l'échelle de $\frac{1}{100\,000}$. Léon Roches y inscrivit en arabe tous les noms des tribus, montagnes, rivières, etc... D'après lui ⁽¹⁾, le tracé de cette frontière avait été fait avec l'habileté et l'exactitude consciencieuse du commandant de Martimprey; mais ce dernier avoue lui-même avoir été induit en erreur par les indigènes plus ou moins intéressés à le tromper.

(1) LÉON ROCHES. — *32 ans à travers l'Islam*, § II, page 452.

« Dans le Tell, le travail de la carte était facile ; dans le Sahara, c'était beaucoup moins clair, et je fus conduit à une erreur grave, en m'en rapportant aux témoignages du caïd de Tlemcen, Si Hamadi Sakal, et de l'agha de l'O., Si-ben-Abd-Allah. Ils nous certifièrent que les Oulad Sidi-Cheikh Gharaba étaient Marocains. Ce mensonge, car ce ne pouvait être une erreur, était léger à des Musulmans, témoignant de la non appartenance aux chrétiens de populations musulmanes. (1) »

Bref, les choses se passèrent avec une extrême légèreté ; aucun membre de la Commission ne se rendit sur les lieux, et, tandis qu'à Tlemcen on préparait la carte dans les bureaux de la subdivision, l'Interprète Léon Roches, envoyé à Oudjda en costume arabe, « promettait en sous-main, des cadeaux aux plénipotentiaires marocains et, lorsque la carte de délimitation dressée en double, leur fut montrée, ils se déclarèrent prêts à l'approuver. (2) »

Pour hâter les choses et éloigner toute complication, il fut entendu que tout se bornerait à une entrevue solennelle sous le canon de Marnia.

Au jour fixé, Cavaignac prit le commandement des troupes de la subdivision et tout se passa comme il était convenu.

« Si Hamida et Si Selaoui furent salués par des salves d'artillerie, et après avoir fait honneur à une

(1) MARTIMPREY. — Ouvrage cité.

(2) MARTIMPREY. — Ouvrage cité.

collation préparée dans une magnifique tente, ils apposèrent leurs signatures sur l'acte de délimitation et sur la carte qui en représentait le tracé, *après avoir reçu l'or et les cadeaux acceptés d'avance par eux et leurs secrétaires* (1). »

De son côté, le général de la Rüe accepta l'hommage de plusieurs chevaux, et on reconduisit les Marocains jusqu'à la hauteur du petit bois de Bethoum, où avait eu lieu, quelques mois auparavant, l'entrevue de Bedeau avec l'ancien caïd d'Oudjda, El Ghe-naoui.

On avait cru jusqu'ici, et nous étions du nombre, que les diplomates marocains, étant données notre ignorance des lieux et l'impossibilité de contrôler leurs dires, avaient trompé la bonne foi de nos plénipotentiaires et leur avaient fait prendre la Mouïllah, qui touche Marnia, pour la Moulouïa. C'est une erreur.

Tous ont agi en parfaite connaissance de cause, et au lieu de prendre pour frontière l'antique démarcation datant des Numides, des Romains et même de la régence d'Alger, on a préféré prendre le Kiss comme limite, tant on avait hâte d'en finir, de *bâcler* cette affaire, selon l'expression d'un de nos généraux, et cela, sans nul souci des conséquences fâcheuses qui pouvaient en résulter.

Telle est, dans toute sa candeur, l'histoire de cette néfaste délimitation de la frontière marocaine.

(1) MARTIMPREY. — Ouvrage cité.

§ IV. ÉPILOGUE

L'application du traité de 1845 a donné lieu à maints conflits ; son interprétation a souvent nécessité l'intervention des Gouverneurs généraux.

Au moment de clore notre modeste travail, il nous a été donné de prendre connaissance d'un important document. Nous sommes heureux de pouvoir en placer quelques extraits, les plus saillants, sous les yeux de nos lecteurs.

Ces instructions de M. le Gouverneur général au Général commandant la Division d'Oran, au lendemain de la dernière insurrection du Sud Oranais, adressées à tous les chefs militaires, corroborent pleinement nos propres appréciations. Leur lecture ne peut manquer de donner une idée des difficultés que suscite dans le Sud, au-delà de Teniet-el Sacy, l'application pratique du traité, *cet étrange document*, comme le qualifie si justement M. le Gouverneur général.

Voici ces instructions :

Alger, le 3 août 1882.

.....

« Le traité de 1845 existe, il est vrai, puisque mes prédécesseurs n'ont pas réussi à le faire réviser, et que le Maroc ne veut pas entendre parler de cette révision. Il faut donc

en tenir compte dans les limites nécessaires, c'est-à-dire, en tout ce qui n'est pas impraticable ou contraire à la sécurité de l'Algérie et spécialement de la zone frontière.

« Ce qui se résume à respecter la frontière *là où elle existe*, depuis la mer jusqu'à Teniet-el-Sacy.

« Au-delà de ce point, nous n'avons à respecter, d'une façon absolue, que les Ksours nominativement désignés dans le traité. (*Iche et Figuig*).

« Mais d'autre part, il est inadmissible qu'au S. de Teniet-el-Sacy, nous n'ayons pas un territoire à nous ; et qu'aux portes de Moghrar, ou même de Brézina, des Marocains circulent en armes, s'installent, ou perçoivent soit des impôts, soit des ziara, bien que le traité les y autorise, comme il nous autorise aussi à aller à Aïn-Chaïr ou au Tafilalet, puisque d'après *cet étrange document*, « le Sahara n'est à personne » et que chaque nation peut y exercer sur ses sujets ses droits suzerains.

.....

« Tout récemment, le Gouvernement métropolitain a donné un certain retentissement à l'acte de S. M. Chérifienne, nous autorisant à poursuivre, *sur son territoire*, en dehors des Ksours, nos rebelles dissidents. . . . C'est qu'en effet, le bon sens veut qu'il y ait au S. de Teniet-el-Sacy un Sahara marocain et un Sahara français.

« Il n'y a donc qu'à revenir dans la pratique à ce qui a toujours été la politique de vos prédécesseurs dans la division d'Oran ; à regarder comme limite de notre territoire algérien la ligne *hypothétique* qui, partant de Teniet-el-Sacy, irait passer à égale distance, à peu près, entre Iche Ksar marocain, et Sfissifa Ksar français.

« Tout ce qui est à l'E. de cette ligne, habité d'une façon suivie, s'installe ou pâture en permanence, *est Algérien*, doit être organisé et tenu exclusivement dans notre main.

Par contre, ce qui est à l'O. dans les mêmes conditions, doit être considéré comme Marocain et laissé tranquille, tant qu'il ne s'agit pas de rassemblements en armes, existant dans le rayon de protection de nos camps avancés, car, dans ce dernier cas, nous usons de la latitude à nous donnée et par le traité et par la dernière lettre de S. M. Chérifienne.

.....

« Ces instructions sont la confirmation de celles de mon prédécesseur, sauf en ce qui concerne les représailles à exercer, représailles que la lettre Chérifienne nous permet aujourd'hui de poursuivre aussi loin que le jugera nécessaire l'autorité militaire.

Le Gouverneur général,

TIRMAN. »

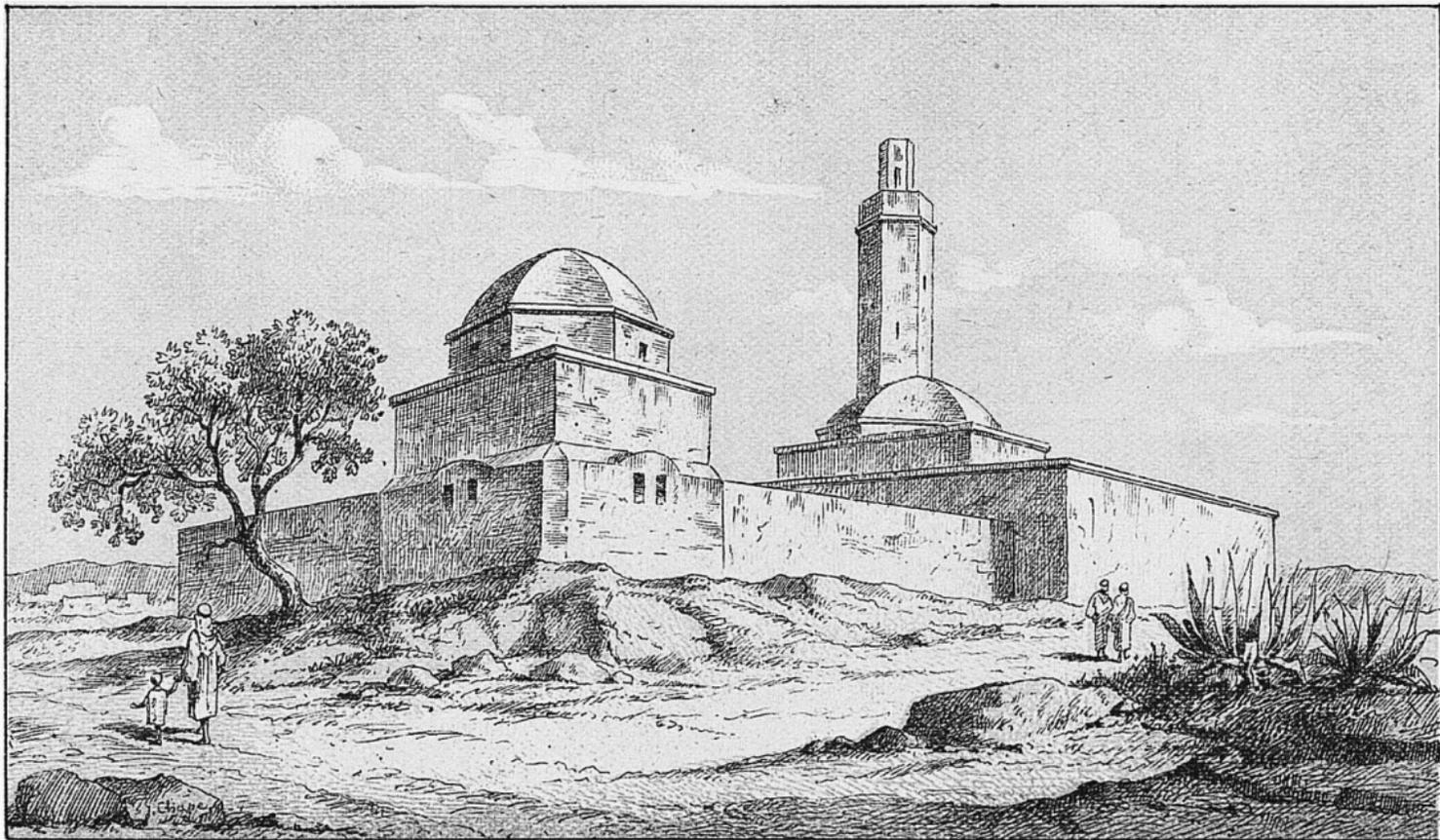
Les instructions qui précèdent justifient pleinement nos appréciations développées plus haut; nous ne pouvions trouver un épilogue plus concluant.



L'ARRONDISSEMENT DE MASCARA

PAR

LE D^r UHLMAN, CONSEILLER GÉNÉRAL





L'ARRONDISSEMENT DE MASCARA

LE touriste qui voudra visiter Mascara prendra à Oran le train d'Alger qui part à 8 h. 50 du matin, et s'arrêtera à Perrégaux, où il aura juste le temps de déjeuner et de se rendre la gare de la ligne Arzew-Aïn-Sefra.

Barrage de l'Habra. — Le train part à 11 h. 45 et se dirige vers la vallée de l'Oued-el-Hammam. A 12 kilomètres de Perrégaux, le voyageur verra s'élever, entre deux montagnes rocheuses, le magnifique barrage de l'Habra, qui a 478^m de long sur 40 de haut et autant d'épaisseur. Il forme un bassin de 14 millions de mètres d'eau provenant de l'Oued-el-Hammam, après sa réunion à l'Oued-Fergoug, et servant à l'irrigation d'une zone de 36,000 hectares, qui se répartissent entre la Compagnie Algérienne,

les syndicats de l'Habra et de Perrégaux, et le centre de Sahouria. La voie ferrée longe l'immense nappe d'eau formée par le barrage, et la domine du haut d'une rampe suspendue au flanc de rochers presque perpendiculaires. La rupture de la digue, qui est aujourd'hui entièrement reconstruite, a causé, au mois de décembre 1881, de très-grands désastres et fait périr une cinquantaine de personnes.

Dublineau. — 8 kilomètres plus loin le train s'arrête à Dublineau, situé sur la route Nationale d'Oran à Saïda, à 77 kilomètres d'Oran et 22 de Mascara. Ce centre avait été créé en 1857 sous le nom d'Oued-el-Hammam.

Dublineau était un ancien chasseur d'Afrique qui, lors de la révolte des Arabes en 1845, occupait comme cantinier, avec son compagnon Wendling, la petite redoute qui avait été construite près de la rivière. Adroits tirailleurs, ils tinrent tête pendant trois jours aux nombreux insurgés qui entouraient le blockhaus, jusqu'à ce qu'enfin ils furent dégagés par un détachement qui se rendait à Mascara.

Dublineau qui s'était installé à Mascara, comme vigneron, fut décoré quelques années plus tard.

Deux rues de Mascara portent le nom l'une de Dublineau, l'autre de Wendling.

La population totale du centre de Dublineau est de 1169 habitants dont 151 Français, 269 Etrangers, 736 Arabes et 13 Marocains. La superficie de son territoire est de 6,770 hectares.

Auprès du centre, se trouvent des ruines qui ont

été longtemps considérées comme celles d'un fort turc ; mais la découverte de plusieurs inscriptions a démontré que c'étaient bien des ruines romaines.

Guethna. — La voie ferrée continue à parcourir la vallée de l'Oued-el-Hammam. A 9 kilomètres de Dublinéau, se trouve un arrêt en pleine voie : c'est l'arrêt de la Guethna, en face de la ferme Julien, qu'entoure un beau vignoble. C'est l'endroit où est né et où a été élevé Abd-el-Kader, dont nous parlerons en faisant l'histoire de Mascara.

Bou-Hanifia. — On rencontre ensuite, après un parcours de 9 kilomètres, la station de Bou-Hanifia. Une voiture, ou plutôt une carriole, attend les voyageurs qui vont prendre les bains à Hammam-bou-Hanifia, situés à 5 kilomètres de la station, et où se trouve un établissement thermal construit par le Génie. Ces eaux sont très renommées chez les Israélites et les Arabes qui vont y chercher la guérison de vieilles douleurs rhumatismales, d'engorgements chroniques des viscères, de maladies cutanées. Ce sont des eaux carbonatées-calciques, qui agissent surtout par leur thermalité qui est de 58°. Le débit est de 8 litres à la seconde : on trouvera leur analyse dans la monographie consacrée par M. Baills aux eaux minérales de la province (V. T. I).

Ces eaux chaudes étaient connues des Romains, qui les appelaient *Aquae Sirenses*, de *Sira*, nom donné par eux à la rivière de Oued-el-Hammam. A 700^m environ de Hammam-bou-Hanifia, à un endroit désigné sous le nom de Tackelmamet, se trouvent les ruines

d'une ville romaine. D'après M. de la Blanchère, le nom de la ville devait être, soit *Sira*, soit *Aquae-Sirenses*, soit *Ad Aquas*, mais plus probablement *Sira*. La ville occupe un terrain en pente douce, placé entre l'Oued-el-Hammam et un ravin, depuis la crête de celui-ci jusqu'à la rivière. La nécropole est au-delà du ravin. La ville est assez grande. On suit le mur d'enceinte presque partout ; quelques rues se reconnaissent encore ; les maisons sont indiquées par des rectangles formés de l'éboulis de leurs murs ; çà et là quelques grosses pierres de taille, peu régulières il est vrai, se dressent, le plus souvent par paires ; ce sont alors les pieds-droits de portes dont tout le reste a disparu.

Après la station de Bou-Hanifia, la voie abandonne le fond de la vallée de l'Oued-el-Hammam, et se dirige, en s'élevant peu à peu, à travers le massif montagneux qui ferme le bassin à l'E. Elle franchit enfin le col de Tizi et pénètre dans la plaine d'Eghris.

Tizi. — A Tizi on change de train pour prendre l'embranchement de Mascara. Tizi est un village qui fait partie de la commune mixte de Mascara. Il est à 11 kilomètres de Mascara, sur la route qui va de cette ville à Bel-Abbès. Le centre créé en 1879 comprend 66 feux et 345 habitants ; la superficie de son territoire est de 1,821 hectares.

L'embranchement traverse la région O. de la plaine d'Eghris et, après avoir laissé à sa droite le village de Saint-André, où il n'y a pas d'arrêt, il monte jusqu'à Mascara, où l'on arrive à 2 heures 55 de l'après-midi.

MASCARA

Situation. — Mascara est assise à une altitude de 580 mètres, sur le revers méridional des Beni-Chougran, que nos soldats ont appelé le maudit Chougran. Dominant la plaine d'Eghris, qui s'étend à ses pieds sur quatre lieues de largeur et dix de longueur, la ville occupe deux mamelons séparés par un ravin, qui a été transformé en un beau jardin public, et au fond duquel coule l'Oued-Toudman, ruisseau qui prend sa source près de Saint-Hippolyte, à 3 kilom. de la ville.

Climat. — La ville est très saine, bien exposée, largement aérée. En été, pendant les mois de juillet et août, la température est très-élevée, mais la chaleur est sèche et loin d'être aussi débilitante que celle du littoral chargée d'humidité. En hiver, le froid est souvent assez rigoureux, et parfois la neige fait son apparition. Mais ces jours ne durent jamais bien longtemps, et dès que la pluie ou la neige a disparu, un bon soleil vient réjouir l'homme et la nature.

L'eau est excellente et en quantité suffisante, grâce aux travaux que la municipalité fait exécuter depuis quelque temps.

La terre, très-fertile, se prête admirablement à la culture de la vigne qui est la richesse de Mascara et qui prend chaque année de plus grands développements.

HISTOIRE

Origine de Mascara. — Mascara, en arabe *Maâsker*, est l'abrégé de *Oum-el-Aâsker* qui veut dire : la mère des soldats. On manque de données certaines sur l'origine de Mascara. Shaw prétend que, sur son emplacement, s'élevait autrefois la cité romaine de Victoria. Mais il n'existe aucune preuve à l'appui de cette assertion.

Un historien arabe peu connu, El-Fassi (M. Varnier, administrateur de la commune mixte de Mascara possède un manuscrit de l'histoire d'El-Fassi), rapporte une tradition relative à la fondation de la ville :

Un nommé Merched le Korichi établi en Egypte, fut dénoncé à l'Émir comme prétendant au pouvoir suprême. Averti par un des familiers du prince, il chargea à la hâte sur ses chameaux ses effets les plus précieux, et, après une longue marche, il parvint au pays de Mascara. Les habitants l'ayant apprécié comme un homme de bien le prirent pour chef. Il se maria chez eux et eut de ce mariage un fils nommé Rached. A son lit de mort, Merched confia

à son fils qu'il n'était pas seulement Korichi, comme on le croyait universellement, mais aussi Chérif. Il lui donna sa généalogie et lui recommanda de ne pas divulguer ce secret, les gens de la région ayant en horreur les Cheurfa.

Rached succéda à son père. C'était un homme généreux, vaillant, beau, aimé de tous. C'est ce Rached qui fit construire la ville de Mascara vers l'an 800.

C'est aussi Rached ben Merched le Korichi qui aurait (toujours d'après El-Fassi), offert l'hospitalité à Idriss, fils d'Abdallah El-Kamel et descendant du Khalife Ali, lorsque ce dernier, pour échapper aux persécutions des Abassides, quitta l'Orient vers l'an 170 de l'Hégire. Après s'être arrêté six mois chez Rached, Idriss partit pour le Maroc où, avec l'aide du fils de Korichi, qui l'accompagna dans cette expédition, il fonda la dynastie des Idrissides.

Dictons sur Mascara.— Le célèbre marabout de Miliannah, Sidi Ahmed ben Youssef, qui a beaucoup voyagé, a laissé sur la plupart des pays qu'il a parcourus des dictons rimés, souvent sarcastiques et bien connus des indigènes.

Voici comment il a parlé de Mascara :

— Les gens de Mascara vous aiment le matin,
Et vous haïssent le soir.

— Ils vous aiment sans cœur,
Et vous détestent sans motif.

— Ils médisent même du pain,
Et se réjouissent toujours du mal.

— Si tu rencontres quelqu'un gras, fier et sale, tu
peux dire : c'est un habitant de Mascara.

— De l'E. à l'O. j'ai rassemblé tous les enfants du
péché, je les ai conduits auprès de Sidi-Mohamed-bou-
Djellal. Là il m'ont échappé ; une partie est entrée à
Mascara et l'autre partie est descendue dans la plaine
d'Eghris.

Mascara siège du Beylik d'Oran. — Mascara eut
son temps de splendeur à l'époque où les beys de la
province d'Oran y fixèrent leur résidence (1720-
1792).

On sait que le bey d'Alger, Hassan-ben-Kheir-ed-
Din, après avoir en vain essayé de prendre Oran aux
Espagnols, nomma, pour exercer une action plus
directe sur la région de l'O., un bey qui, en 1563, alla
s'installer à Mazouna dans le Dahra.

Le 17^e bey de la province d'Oran, Moustapha-
bou-Chelagham (le père aux moustaches), transféra,
vers 1720, le siège de son beylik à Mascara, point
plus central que Mazouna et où, par suite, la
surveillance des tribus était plus facile. Il s'installa
d'abord à 4 kilomètres S.-O. de Mascara, sur les ruines
d'une ancienne ville berbère, à El-Keurth, qu'on
désigne aujourd'hui sous le nom de Kürth ou de
vieux Mascara.

Dix beys se succédèrent à Mascara. Ce furent :
Moustapha-bou-Chelagham, Youssef 18^e bey, Mus-
tapha-el-Hamar, Kaïd-el-Dehel, Mohammed-el-Hed-

jami, Othman, Hassen, Ibrahim-el-Miliani qui, avec un contingent de 10,000 hommes, contribua à la défaite des troupes espagnoles commandées par d'O'Reilly, sur la plage de Hussein-Dey, en 1775; Hadj-Khrelib, et enfin Mohamed-Lekahab, plus connu sous le nom de d'El-Kebir, le grand, 26^e bey de la province d'Oran et le dernier de Mascara.

Mohamed-el-Kebir reprit Oran aux Espagnols et fit son entrée dans cette ville en 1792. A partir de ce moment jusqu'à l'arrivée des Français en 1831, les beys de la province de l'O. continuèrent à résider à Oran.

Sous Mustapha-el-Manzali le 28^e bey (1801-1807), Abd-el-Kader-bou-Chérif, marabout remuant de la tribu de K'celna (qui fait partie aujourd'hui de la commune mixte de Frenda), prêcha la guerre sainte, souleva de nombreuses tribus contre le gouvernement Turc, battit l'armée du bey dans la plaine de Fortassa, et marcha ensuite sur Mascara, dont il s'empara et dont il massacra la garnison. Mais le successeur de Mustapha, Mokallech, le 29^e bey, comprima rapidement la rébellion. Bou-Cherif s'enfuit et alla mourir misérablement chez les Beni-Snassen.

En 1831, après la reddition d'Oran, la garnison de Mascara allait être massacrée par les Hachems de la plaine d'Eghris, sans l'intervention des Beni-Chougran qui, en qualité de *Maghzen*, restèrent fidèles à la parole donnée, et firent échapper les Turcs avec leurs biens par les passages des montagnes dont ils étaient maîtres.

Abd-el-Kader. — Pour continuer l'histoire de Mascara, il faut consacrer quelques lignes à la biographie d'Abd-el-Kader :

Abd-el-Kader est né en 1808 à la Guethna. La famille de l'Émir appartient à la tribu des Hachems : mais elle est originaire du Maroc et ne serait venue s'établir en Algérie qu'à une époque assez récente.

Mahi-Ed-Dinn, le père d'Abd-el-Kader, avait su acquérir une grande influence grâce à ses richesses, à sa générosité et à sa qualité de marabout. Il eut en outre l'adresse de se faire passer aux yeux de ses correligionnaires pour Chérif, c'est-à-dire descendant du Prophète par sa fille Fathma. Sa réputation ne tarda pas à dépasser le cercle restreint de sa tribu et à s'étendre dans le beylik d'Oran.

Abd-el-Kader était l'enfant préféré de Mahi-Ed-Dinn, qui s'appliqua à cultiver l'intelligence de son fils qui était fort vive, à lui donner le goût des exercices du corps et à exalter ses sentiments religieux. Mahi-Ed-Dinn institua, près de sa demeure de la Guethna, une école de *Tolba* (lettrés), où, sous sa direction, se donnait gratuitement l'enseignement des lettres, du droit et de la théologie : c'est dans cet espèce de *zaouia* que le jeune Abd-el-Kader fit ses premières études.

Hassen, le bey d'Oran, ne vit pas sans déplaisir l'influence de Mahi-Ed-Dinn. Pour ne pas être inquiété par le gouvernement turc, le marabout de la Guethna résolut d'aller faire un voyage à la Mecque. Au moment de partir, il fut arrêté par ordre de Hassen, interné à Oran, et relâché au bout de quelques mois.

Il profita de sa liberté pour partir. Avec son fils Abd-el-Kader alors âgé de 19 ans, il se rendit à la Mecque, puis à Médine, où se trouve le tombeau du Prophète. Il visita ensuite Bagdad, où est enterré le célèbre marabout Abd-el-Kader El-Djilali, et retourna l'année suivante, au moment du pèlerinage, au temple sacré de la Mecque.

En 1829, il revint à la Guethna. Son pèlerinage avait augmenté encore sa considération ; mais, en homme prudent, il s'arrangea de manière à ne pas éveiller l'attention soupçonneuse du bey.

Après la prise d'Alger, le bey d'Oran effrayé, fit demander un refuge à Mahi-Ed-Dinn son ancien ennemi, à celui qu'il avait tenu exilé de son pays pendant 2 ans. Mahi-Ed-Dinn réunit une sorte de conseil de famille et Abd-el-Kader, appelé à donner son avis le dernier, comme étant le plus jeune, déclara que contrairement à ceux qui avaient parlé avant lui, il n'était pas d'avis d'accorder un refuge au bey d'Oran, d'abord, parce qu'il serait difficile de protéger leur hôte contre le ressentiment des Arabes, et ensuite, parce qu'en offrant l'asile, on aurait l'air d'approuver la conduite d'un despote méprisé.

Ce discours fut approuvé et à la sortie du conseil, Mahi-ed-Dinn envoya un courrier à Hassen, pour lui faire connaître la décision qui avait été prise. Quelque temps après (4 janvier 1832), le bey d'Oran reconnaissant l'impossibilité de lutter sans l'appui des Arabes, livra la ville d'Oran au général Damrémont et partit pour Alger d'où il gagna Alexandrie.

L'autorité turque avait vécu, et la France n'avait

plus pour adversaires que les Arabes divisés en tribus rivales et ennemies. A l'ordre, que les Turcs avaient maintenu par la terreur, avait succédé l'anarchie la plus profonde : pas de commerce, pas de sécurité, plus d'impôts, plus de culture ; le vol et le pillage organisés, la guerre entre les tribus : tel est le tableau que présentait la province d'Oran en 1832.

A Mascara même, les faubourgs se battaient contre la ville. Étant donnée une pareille situation, il semble que la conquête du pays aurait été des plus faciles. Et pourtant la lutte a duré quinze ans, et une armée de plus de 100,000 hommes a été nécessaire pour pacifier le pays. Et cela, grâce au rôle que sut jouer Abd-el-Kader. Les principaux des Hachems voulant mettre fin au désordre qui régnait dans le pays, allèrent trouver Mahi-Ed-Dinn, et le supplièrent de se mettre à leur tête et de prendre en main la cause de la guerre sainte qui avait besoin d'une direction unique.

Mahi-Ed-Dinn refusa : « Je suis trop vieux, leur dit-il, pour accepter le commandement. Il vous faut un chef jeune, brave, actif, intelligent, qui sache et puisse mener les tribus à la guerre sainte : ce chef, je ne puis l'être. »

— « Eh bien, s'écrièrent les chefs des Hachems, puisque tu ne veux pas nous commander, donne-nous pour chef, non pas ton fils aîné qui n'est qu'un homme de lettres, mais le fils de Zorah qui est un homme de poudre.

Mahi-Ed-Dinn demanda à réfléchir ; mais le lendemain, les notables de la tribu revinrent le solliciter,

accompagnés par tous les hommes des Hachems. Un marabout centenaire, Sidi-el-Arradj, dont le nom était entouré d'un respect au moins aussi grand que celui de Mahi-Ed-Dinn, s'avança et déclara que, dans un rêve, il avait vu Abd-el-Kader assis sur un trône et rendant la justice. Le père d'Abd-el-Kader, après avoir raconté qu'il avait fait un rêve analogue, déclara qu'il ne lui était plus permis d'hésiter; il fit appeler son fils, et après lui avoir exposé la demande des Hachems, il lui demanda comment il gouvernerait les Arabes, s'il était appelé à les commander.

« Le livre de la loi à la main, et si la loi me l'ordonnait, je ferai moi-même une saignée derrière le cou de mon frère. »

Après cette réponse, Mahi-Ed-Dinn présentant son fils à la foule s'écria : « Voici le sultan annoncé par les prophètes; c'est le fils de Zorah. »

Une immense acclamation répondit aux paroles du marabout. Abd-el-Kader s'élança à cheval et parcourut au milieu des cris d'allégresse les rangs des Hachems (novembre 1832); Abd-el-Kader avait alors 24 ans.

Mascara qui s'était constituée en petite république et se gouvernait à l'aide d'une *djema* (conseil), choisie par les *Tolba* (lettrés), s'empessa de reconnaître le chef proclamé par les Hachems et lui ouvrit les portes de la ville. En arrivant à Mascara, le premier soin d'Abd-el-Kader fut de se rendre à la mosquée pour appeler la bénédiction de Dieu sur son œuvre, et exhorter ses correligionnaires à marcher avec lui

contre l'infidèle. Le lendemain une contribution de 20,000 boudjous (le boudjou valait 1,75), frappée sur les Juifs et les Mozabites lui assurait les premières ressources.

Les tribus des Bou-Ameurs et des Gharabas reconurent à leur tour l'autorité de l'élu des Hachems.

Mais, malgré tout, Abd-el-Kader était incapable de lutter contre nous; une bien faible partie de la province d'Oran lui obéissait. D'autres chefs au moins aussi influents que lui se partageaient le pays : Si-el-Arbi exerce son influence dans la portion voisine du Chélif ; à l'O. Ben-Nouna est maître de Tlemcen, au S. El-Ghomary commande l'importante tribu des Angad ; dans le voisinage d'Oran, le brave Mustapha-ben-Ismaël est à la tête des Douairs et des Smelas.

Pour la France il y avait donc tout profit à se servir de la rivalité des divers chefs et surtout des forces indigènes (*Maghzen*), organisées par les Turcs.

Ceux-ci, dont le nombre n'a jamais dépassé dans la Régence le chiffre de 15 à 20,000 étaient restés maîtres du pays pendant trois siècles, sans qu'il y ait eu fusion entre eux et les Indigènes. Leur organisation militaire était bien appropriée au pays. Il y avait d'abord la milice turque, le corps des janissaires, dont faisaient partie tous les hauts fonctionnaires civils ou militaires.

Les Turcs se maintenaient dans la Régence à un chiffre à peu près uniforme par des recrutements faits à Constantinople, à Smyrne, etc. : les dames turques ne daignaient guère venir s'établir en Algérie.

Les hauts emplois n'étaient déjà plus accordés que tout à fait exceptionnellement aux Koulouglis, c'est-à-dire aux fils de Turcs et de femmes mauresques ou Arabes. Les Koulouglis étaient appelés à former des colonies militaires placées dans des points bien choisis au point de vue politique et stratégique.

La milice indigène s'appelait le *Maghzen* : c'était la force prise dans le pays même. Dans la province d'Oran, des corps considérables de cavalerie, prêts à marcher au premier signal, étaient fournis par les tribus du littoral, les Douairs et les Smelas. Ces tribus vinrent du Maroc, vers 1709, à la suite du chérif Mouley-Ismaël. Battues par le bey de Mascara Bou-Chelagham, elles se soumirent et devinrent des auxiliaires fidèles. Pour les récompenser, le bey les établit dans la riche plaine de M'léta. Les *Douairs* et les *Smelas* devinrent alors les agents les plus dévoués et les plus solides de l'autorité turque : en échange de certaines immunités, ils étaient vassaux fidèles, toujours prêts à servir le bey, soit pour châtier les tribus, soit pour faire rentrer les impôts. Il y avait encore d'autres tribus *Maghzen* qui fournissaient également des cavaliers ou des corps d'infanterie (rares dans la province d'Oran), ou bien encore qui pourvoyaient à des services spéciaux, comme les Beni-Chougran, par exemple, qui étaient *Khaznadjia* (muletiers), et *Kummendjia* (fournisseurs de vivres).

Nous n'avions qu'à recueillir à notre profit tous ces éléments de pouvoir et de domination que la force des choses mettait à notre disposition. Mais on

ne sut pas profiter de la rivalité qui existait entre les chefs indigènes, on ne voulut conserver ni l'administration, ni la milice des Turcs, on repoussa les avances faites par les Douairs et les Smelas.

Bien plus, le général Desmichels circonvenu par deux Juifs envoyés à Oran par Abd-el-Kader, eut la faiblesse d'écrire à l'Émir, d'entamer des pourparlers avec lui, et de finir, après de nombreuses négociations, par signer le fatal traité qui porte le nom de traité Desmichels (26 février 1834).

Et ainsi fut reconnue et consacrée la puissance d'Abd-el-Kader, qui par sa politique rusée et audacieuse parvint à traiter d'égal à égal avec le général commandant la province d'Oran, et par le fait, avec le roi de France, puisque le traité devait être soumis au chef de l'État.

« Nous avons été nous-mêmes, il faut bien le dire les principaux instruments de la puissance d'Abd-el-Kader. Le traité Desmichels fut notre première faute. Par ce traité, où nous faisons reparaître en son honneur le titre des anciens Kalifes, nous lui fournissions les moyens matériels qui lui manquaient pour asseoir son autorité. Ouvriers, poudre de guerre, armes, tout lui fut donné; et lorsque, à la suite de querelles de tribu à tribu, il se voyait en deux rencontres battu et presque ruiné par Mustapha-ben-Ismaël et ses Douairs, nous refusions les offres de Mustapha et nous envoyions de nouveau à l'Émir des munitions et des fusils. Le traité de la Tafna vint compléter cette série de fautes et fit naître chez

Abd-el-Kader l'espoir de créer à son profit une nationalité arabe. » (De Castellane, *Souvenirs de la vie d'Afrique*).

Aussi, lorsqu'avec notre aide et appui, il eût organisé son armée de réguliers, brisé la résistance des chefs rivaux, battu les Douairs et les Smelas, il tourna contre nous la force que nous lui'avions donnée, et recommença les hostilités qui se terminèrent le 28 juin 1835 par le malheureux combat de la Macta, qui fut un des plus douloureux épisodes de notre guerre d'Afrique.

Pour détruire l'effet déplorable produit par l'affaire de la Macta, le gouvernement français résolut de répondre à cette défaite par l'occupation de la capitale de l'Emir. Aussitôt qu'Abd-el-Kader eût appris la nouvelle, il concentra la résistance dans Mascara et dans les jardins qui l'entourent; il fit fermer les brèches de la ville, construire des ouvrages en terre et placer sur les remparts quelques mauvaises pièces de canon. Quant à lui, il résolut de voltiger avec sa cavalerie autour de l'armée, de l'inquiéter et de l'arrêter dans sa marche.

Sous les ordres du maréchal Clausel qu'accompagnait le duc d'Orléans, l'armée se met en marche le 27 novembre 1835 et force facilement le passage de Sidi-Embareck. Dès que l'on connut notre succès, les Hachems, les Gharabas, les Beni-Chougran, tous les individus des tribus voisines qui n'avaient pas suivi Abd-el-Kader, se précipitent sur la ville et la mettent eux-mêmes au pillage, sous prétexte de

ne pas laisser entre nos mains les richesses et les approvisionnements qu'elle contient. Apprenant qu'ils avaient été devancés dans l'œuvre de dévastation par leurs frères des tribus, les contingents de l'Émir se débandent pour prendre part à la curée.

Avec quelques cavaliers qui sont restés avec lui, Abd-el-Kader vole à Mascara pour rappeler au devoir les hommes qui ont méconnu son autorité. Mais là, il constate avec amertume que tout son prestige est évanoui. Accusé de trahison, menacé par les siens qui le traitent de *sultan el Ghaba* (sultan des broussailles), il fuit vers Cacherou où il croit trouver sa famille. Mais sa famille elle-même a dû fuir et est allée se réfugier dans les bois de Sfisef.

A Hésebia, les Hachems, les hommes de sa tribu lui reprochent sa défaite, déchirent sa tente, volent ce qu'elle contient ; et, pour dernière insulte, l'agha des Gharabas lui enlève le parasol, signe du commandement. Abd-el-Kader complètement anéanti, finit par retrouver sa famille qui, elle aussi, au lieu des cris de joie d'autrefois, l'accueille par des pleurs et des cris de détresse.

Pendant ce temps, l'armée continue sa marche, et le 6 décembre 1835, entre dans Mascara, où elle ne trouve que quelques Juifs et Mozabites qui avaient su défendre leurs biens du pillage.

La puissance d'Abd-el-Kader étant complètement détruite, il n'y avait plus qu'à faire occuper la ville, soit par une garnison française, soit par les Douairs qui, au nombre de 4000, proposaient de garder Mascara pour le compte de la France. Mais hélas !

le maréchal, entré dans la ville le 6 décembre, annonce le 8 à l'armée stupéfaite, qu'elle allait repartir et abandonner la conquête. A la responsabilité de cette faute, faut-il ajouter celle de l'ordre qui aurait été donné d'incendier Mascara ? Bellemare, dans son histoire d'Abd-el-Kader, rejette la faute sur les Douairs et les Smelas qui, après avoir apporté leurs contingents pour l'expédition de Mascara, conçurent un ressentiment d'autant plus vif de cet abandon, que 250 d'entre eux étaient propriétaires à Mascara de maisons qui avaient été séquestrées par l'Émir, après la reprise des hostilités et dans la possession desquelles ils avaient compté pouvoir rentrer. Pour ne pas laisser retomber ces propriétés dans les mains de l'ennemi, ils y auraient mis le feu au moment du départ.

Dès que l'armée a quitté Mascara, un revirement se fait parmi les Arabes. En quelques jours Abd-el-Kader retrouve son ancien prestige et la lutte recommence. Battu complètement par Bugeaud (30 mai 1836), à la bataille de la Sikak, il se trouve pour la seconde fois absolument anéanti ; les Arabes vaincus ne songent plus qu'à regagner leurs douars ; c'en est fait de l'Émir, lorsque le général Bugeaud, sur les conseils du trop fameux juif Ben D'ran, entre dans la voie des négociations et signe le traité de la Tafna (mai 1837) : d'Abd-el-Kader brisé, on fait un vrai sultan ; à la province d'Oran, que lui avait livrée le traité Desmichels, on ajoute celle de Tittery et les quatre cinquièmes de celle d'Alger ; on l'aide de nouveau dans la création d'une forte armée régulière.

Comme Abd-el-Kader l'a déclaré lui-même, en faisant la paix, il s'était inspiré uniquement de la parole de Dieu qui dit dans le Coran : « La paix avec les infidèles doit être considérée par les Musulmans comme une trêve pendant laquelle ils doivent se préparer à la guerre. »

Aussi, le 20 novembre 1839, il déchire le traité de la Tafna, en donnant à ses troupes l'ordre d'envahir la Mitidja. Quoique depuis plusieurs mois on s'attendît à la reprise des hostilités, le maréchal Valée n'avait pas pris les mesures qu'exigeait la situation : pendant trois jours la plaine de la Mitidja est ravagée; les petits détachements qui y étaient disséminés sont surpris et taillés en pièces; les colons sont massacrés et leurs fermes incendiées. La population d'Alger elle-même ne se croit plus en sûreté derrière ses remparts, lorsqu'elle apprend que le maréchal Valée a donné l'ordre de déménager sa maison de campagne située aux portes de la ville, sous la protection du Fort de l'Empereur.

Le général Bugeaud nommé Gouverneur à la place du maréchal Valée arrive à Alger le 22 février 1841, bien décidé à réparer la faute qu'il avait commise en signant le traité de la Tafna.

Dès le 1^{er} avril, il se met en campagne. Après avoir ravitaillé Médéah et Milianah, il part avec son état-major pour Mostaganem, et se met à la tête des troupes rassemblées dans cette ville. Après la destruction de Tagdempt (mai 1841), l'armée de Bugeaud entra dans Mascara déserte et évacuée par la population. La ville dévastée ne présentait

que des ruines; pas une maison n'était intacte. Quelques bâtiments furent réparés tant bien que mal et servirent à l'hôpital, aux magasins et au casernement. Solidement occupée et largement approvisionnée, Mascara devint la base des opérations confiées à l'habileté et à l'activité infatigables du général de Lamoricière.

Grâce à l'occupation, la ville ne tarda pas à se relever : 5 ans après la 2^e prise de Mascara, elle présentait déjà un tout autre aspect et comptait un millier d'Européens.

Voici le tableau qu'en fait de Castellane qui a visité à cette époque la ville de Mascara, en qualité d'officier d'ordonnance du général de Lamoricière commandant la province d'Oran.

« Qui eût vu Mascara lorsque la colonne expéditionnaire de 1841 vint pour l'occuper n'aurait plus reconnu la ville, s'il nous eût accompagnés en 1846. Ruinée par deux fois, Mascara n'est plus habitée maintenant que par un petit nombre d'Arabes; en revanche, sa population européenne est nombreuse, et de toutes parts s'élèvent maisons, casernes, établissements militaires qui lui donnent l'aspect d'une ville de France.

« La maison de la halte se trouve sur la place, au centre de la ville, auprès d'un gros mûrier soigneusement respecté. La musique joue ses fanfares, car c'est jeudi, et ce jour là, les *douze* femmes de Mascara se paraient de toutes leurs parures, sous le prétexte d'entendre la musique, et coquetaient du

regard avec les désœuvrés de la garnison, qui, le service fini, viennent promener leurs ennuis, fumer leur cigare et prendre leur verre d'absinthe chez Vivès, pâtissier illustre. Arrivé avec la première colonne d'occupation, sous une tente de toile, Vivès eut ensuite baraque de bois, puis pignon sur rue, et sa fortune marcha de pair avec celle de la ville. »

La prédiction de M. de Castellane s'est réalisée. Vivès a fait fortune et sa fille, une des plus jolies Mascaréennes, s'est mariée avec un brillant officier, devenu depuis un de nos généraux les plus distingués. Mascara de son côté a marché et en quelques années est devenue une ville riche et prospère.

Le périmètre de la ville comprend 9,652 hectares. Les terres appartenaient en grande partie à l'administration domaniale ; par des concessions successives et par des ventes faites aux colons, elles devinrent la propriété presque exclusive d'immigrants français.

Jusqu'en 1851 Mascara fut un territoire militaire ; les fonctions de maire, de juge de paix et de notaire étaient remplies par le commandant de place. La justice était expéditive et ne ruinait pas les plaideurs. Nous avons fait des progrès depuis, car nous avons le bonheur de posséder un tribunal. Eh bien, malgré cela, les anciens — *laudatores temporis acti* — parlent encore avec enthousiasme du commandant Bastoul, qu'on appelait familièrement le père Bastoul. Le Salomon de Mascara rendait des jugements célèbres, et dictés uniquement par un grand bon sens auquel s'ajoutait une bonhomie pleine de malice et de perspicacité.

Mascara (aujourd'hui). — Au mois de janvier 1851, le gouvernement nomma un commissaire civil, M. Pinot qui, en 1852, fut remplacé par M. Lafaye qui sut imprimer un grand élan à la colonisation : le jardin public, la pépinière du gouvernement furent son œuvre propre ; un grand nombre de concessions furent accordées ; des plantations d'arbres s'élevèrent de tous côtés.

Le 17 juin 1854, Mascara fut érigée en commune de plein exercice, en même temps qu'on lui annexa les villages de Saint-André et de Saint-Hippolyte.

Saint-André. — Saint-André situé sur la route d'Oran à Saïda, à 3 kilomètres S.-O. de Mascara (294 habitants), fut créé en 1847, constitué légalement le 22 janvier 1850, et enfin annexé à Mascara.

Saint-Hippolyte. — Saint-Hippolyte (87 habitants), créé et annexé à Mascara en même temps que Saint-André, est un petit hameau très-prospère, dont les cultures s'étendent jusqu'au marabout de Sidi-Daho, à 3 kilomètres du centre, qui lui-même est situé à 4 kilomètres au N. de Mascara.

A la fin de l'année 1854, Mascara eut son premier sous-préfet ; c'était M. Desvoisins. — (M^{me} Devoisins a une brillante place dans la littérature, où elle s'est illustrée sous le pseudonyme de Pierre Cœur). — En 1855, la sous-préfecture fut supprimée, mais elle fut rétablie en 1873. Le premier sous-préfet fut M. Denis de Rivoire ; vinrent ensuite MM. Jeaningros, Renard, Renoue et Choynet.

En même temps qu'un sous-préfet, on installa un juge de paix et les divers officiers ministériels. Un général continua à commander la subdivision. M. Lafaye, le commissaire civil, remplit les fonctions de Maire jusqu'à son départ, à la fin de 1858.

La population de la commune recensée en 1886 est de 15,453. Ce chiffre comprend les troupes de la garnison (1,276 hommes), ce qui réduit la population véritable à 14,177 habitants.

Ce total se subdivise de la manière suivante, savoir :

| | |
|----------------------------------|--------|
| Français | 3.094 |
| Israélites naturalisés | 1.089 |
| Étrangers | 2.249 |
| Indigènes | 6.775 |
| Marocains | 970 |
| | <hr/> |
| Total | 14.177 |
| | <hr/> |

La population agglomérée dans les trois centres de Mascara, Saint-André, Saint-Hippolyte est de 12,607, savoir :

| | |
|---------------------------|--------|
| Mascara | 12.226 |
| Saint-André | 294 |
| Saint-Hippolyte | 87 |
| | <hr/> |
| Total | 12.607 |
| | <hr/> |

La population disséminée dans la banlieue est de 1,570.

Maisons, bâtiments et monuments. — Mascara compte dans son périmètre 1,314 maisons et 248 gourbis, dont le plus grand nombre existe dans les trois quartiers de la ville habités par les Indigènes, c'est-à-dire dans le faubourg extra-muros de Bab-Ali, dans le quartier Sidi-Mohamed près du tribunal, et dans le faubourg d'Aïn-Beida, coupé par le mur d'enceinte en deux parties; l'une intra, l'autre extra-muros.

Bâtiments communaux. — En fait de bâtiments, la commune possède : un Hôtel-de-Ville, une Église, un Presbytère, deux Écoles de garçons, une École de filles, un Théâtre, un Marché couvert, une Halle aux grains, un Château-d'Eau, une Maison appartenant au bureau de Bienfaisance, une Loge maçonnique à Mascara. A Saint-André, une École de filles, une École de garçons. A Saint-Hippolyte, une École mixte.

Il n'existe dans toute l'étendue de la commune, ni ruines, ni monuments historiques. Le Mascara des béys et d'Abd-el-Kader a presque complètement disparu sous les constructions du nouveau Mascara; il n'en reste plus que la mosquée de la place Nationale, qui sert au culte musulman, et la mosquée d'Aïn-Beida, qui sert de magasin de blé et dans laquelle Abd-el-Kader prêchait la guerre sainte. C'est Mohammed-el-Kebir, le dernier bey de Mascara qui aurait fait construire cette mosquée.

Bâtiments départementaux. — Le département possède à Mascara : 1° l'Hôtel de la Sous-Préfecture, 2° le Tribunal civil; 3° la Prison civile; 4° la Gendarmerie.

Bâtiments militaires. — L'Administration militaire a 3 Casernes : la Caserne d'Infanterie, la Caserne de Cavalerie, et la Caserne du Train des Equipages et l'Artillerie. En face de cette dernière se trouvent la poudrière et l'arsenal. Les autres bâtiments militaires sont : un vaste bâtiment pour l'État-Major du Génie, l'Hôtel de la Subdivision, la Manutention, la maison de l'Intendance, l'Hôpital militaire où sont reçus les civils, le Pavillon des officiers; et des locaux en grand nombre dans la ville. Ces derniers, dont la plupart sont presque en ruines, servent de logements à divers officiers et font tâche dans la ville : la municipalité en demande depuis longtemps la disparition.

La ville de Mascara a été érigée en commune sans avoir aucun bâtiment communal. Elle a dû de ses deniers les construire tous, Hôtel-de-Ville, Lavoir, Église, Presbytère, Maisons d'écoles, Château d'Eau, Marché couvert, Théâtre, etc. Elle a dû également faire la plupart de ses rues, de ses conduites d'eau.

Comment la ville, n'ayant pour alimenter son budget que les revenus habituels des communes Algériennes, (l'octroi de mer a rapporté 67,366 fr. en 1886), a-t-elle pu faire face aux dépenses nécessaires pour toutes ces constructions ? C'est grâce surtout à l'excellente administration de M. Pérez qui, depuis 1882, est à la tête de la municipalité. Si nous n'étions limités par l'espace qui nous est accordé, nous aurions plaisir à placer sous les yeux de nos lecteurs les chiffres que nous devons à l'obligeance de M. Pérez et qui

établissent comment une ville de l'importance de Mascara a pû naître, grandir et se développer dans l'espace d'une quarantaine d'années.

Il résulte de l'examen des budgets de la ville depuis 1855 jusqu'à aujourd'hui que :

1° La ville de Mascara a dû payer 169,845 fr. 72 pour loyers d'édifices communaux dont elle était complètement dépourvue.

2° Elle a dû construire tous ses édifices communaux qui lui ont coûté 1,003,493 fr. 72. Elle n'a reçu de subventions que pour l'Église (25,500 fr.), et l'Église lui a coûté 160,490 fr. 04 — différence 134,990 fr. 04; et pour le temple (5,000 fr.), et le temple lui a coûté 25,519 fr. 25 — différence 20,519 fr. 25.

| | |
|--|------------|
| 3° Elle a dû faire tous ses travaux d'eau et a dépensé | 191,153 42 |
| Elle a touché en subventions. | 65,723 00 |
| | <hr/> |
| Différence | 125,420 42 |
| | <hr/> |

A cette somme, il faut ajouter 46,087 fr. 32 que lui a coûté son Château d'Eau.

4° Elle a dû faire et aménager la plupart de ses rues et places et y a dépensé 152,419 fr. 55.

5° Elle a fait en grande partie son jardin public et ses plantations qui lui ont coûté 25,935 fr. 93 ; elle a dépensé pour ses égouts la somme de 47,782 fr. 87.

6° La construction des Écoles a coûté 264,142 fr. 26 : la ville a reçu 139,674 fr. 93 de subvention pour cette construction. Elle a dépensé en traitement, indemnités, matériel, mobilier scolaire, la somme énorme de 723,729 fr. 40. En 1886, elle a emprunté 20,000 fr. à la Caisse des Écoles, pour achever l'école du Beylik. Le nouveau Théâtre et le Temple protestant ont coûté, le premier 142,000 fr., le second 28,000 fr.

Écoles. — Mascara possède deux Écoles communales de garçons : l'école de la rue de Turin, fréquentée par. 250 élèves (7 classes dont une d'enseignement primaire supérieure).

| | |
|--|-----|
| L'École de la rue du Beylik, 4 classes. | 150 |
| 1 École communale de filles, 5 classes . | 160 |
| 1 École maternelle, 2 classes. | 120 |
| 1 Pensionnat libre (Sœurs trinitaires). | 300 |
| 1 École maternelle libre (laïque). | 50 |
| 1 École communale de garçons à Saint-André | 40 |
| 1 École communale de filles. | 35 |
| id. id. mixte à Saint-Hippolyte. | 40 |

Total. 1145 élèves

Faute de fonds, il n'y a pas d'École spéciale pour les Indigènes qui, du reste, ont libre accès dans nos Écoles, mais n'en profitent guère. Une soixantaine de garçons indigènes seulement fréquentent nos

Écoles. Une École installée à Bab-Ali, au milieu des Indigènes serait nécessaire et serait certainement fréquentée.

Bibliothèque populaire. — La fondation de la bibliothèque populaire de Mascara, date de 1882. Elle est due à l'initiative du Maire actuel, M. Pérez. Il fait abandon de l'indemnité annuelle de 2,000 fr. qui lui est allouée, à la bibliothèque qui, grâce à cela, compte déjà plus de 3,000 volumes.

Commerce. — Tout le commerce est pour ainsi dire entre les mains des Israélites ; il s'étend sur tous les objets de consommation ; la draperie, la mercerie, etc. Il y a bien quelques Français qui s'occupent de négoce, mais ils sont en très-petit nombre.

Industrie. — L'industrie, au contraire, est exercée par des Français et des Européens, les travaux d'art n'ayant aucun attrait pour les Israélites. On rencontre à Mascara, en fait d'industrie, toutes les ressources que peuvent offrir les villes similaires.

Les selleries et harnachements indigènes et les burnous, principalement les burnous noirs, qui se fabriquent à Mascara, ont quelque réputation.

On trouve à Mascara des voitures de place au nombre de neuf. Les Messageries Oranaises ont une direction dans la ville : elles transportent régulièrement voyageurs et bagages de Mascara à Oran, à Bel-Abbès, à Saïda. Des entreprises particulières font le service de Mascara à Frenda, à Palikao et à Saïda. Les voitures de luxe et celles qui n'ont pas une destination agricole sont au nombre de 197.

Sur le prolongement de la rue d'Austerlitz, en dehors du mur d'enceinte, a été construite la gare du chemin de fer desservi par la Compagnie Franco-Algérienne. La voie a été ouverte au public en novembre 1886 ; elle relie Mascara à la grande artère qui commence à Arzew pour finir à Aïn-Sefra.

Mascara agricole. — La partie la plus importante et la plus productive à Mascara est l'agriculture.

9,652 hectares sont cultivés. Sur ce chiffre 1,100 environ sont plantés en vignes : dans cette superficie est comprise celle de la ville de Mascara qui est de 52 hectares ; le périmètre de la ville en longeant les remparts est de 3 kilomètres 260^m.

On compte 9,135 têtes de bétail appartenant soit aux Européens, soit aux Indigènes.

Le matériel agricole appartenant aux Européens à une valeur de 150,920 fr. ; celui des Indigènes vaut à peu près 600 fr.

Moulins. — Il y a dans la commune 11 moulins à farine et 4 à huile. Les Indigènes n'ont pas de moulins ; ils broient les grains entre deux pierres ou ils les portent aux moulins européens.

Plantations. — Les plantations se répartissent de la manière suivante :

| | Chez les Européens. | Chez les Indigènes. |
|----------------------------------|---------------------|---------------------|
| Arb. fruitiers à feuille caduque | 38.130 | 1.219 |
| Orangers et citronniers . . . | 3.590 | 542 |
| Oliviers | 26.260 | 860 |
| Mûriers | 1.520 | » |
| Arb. forestiers et d'agrément. | 7.650 | » |

En 1887, on a semé en céréales environ 3,000 hectares.

Les Européens ont planté 1,050 hectares de vignes, dont 741 en ceps noirs et 309 en ceps blancs. Le rendement moyen a été, en 1886, de 46 hectolitres à l'hectare. Les Indigènes possèdent 27 hectares de vignes ne fournissant que des raisins blancs. Ils ne font pas de vin, ils vendent ou mangent leurs récoltes. (1)

COMMUNE MIXTE DE MASCARA

La Commune mixte de Mascara, dont la superficie est de 213,339 hectares, renferme une population de 35,948 habitants, dont 1,659 Européens et 34,289 Indigènes : le total de ses recettes est de 66,000 fr.

La commune comprend trois tribus (les Hachem, les Beni-Chougran et les Sedjerara), et huit centres (Tizi, Fekan, Froha, Taria, Thiersville, Matemore, Maoussa et Aïn-Farès).

Tribu des Hachem. — La plus importante des tribus est celle des Hachem à laquelle appartenait

(1) Nous adressons tous nos remerciements à M. E. Martin, bibliothécaire de la ville, qui a bien voulu nous communiquer la plus grande partie des chiffres de cette statistique.

Abd-el-Kader. Elle occupe la plaine d'Eghris et celle de Taria, les vallées de l'Oued-el-Hammam et de Fekan. Elle a été sectionnée en douze douars-communes :

D'après Si-el-Djouzi qui a laissé des notes sur les Cheurfa de la région de Mascara, le mot Eghris est la forme du participe passé du verbe *ghress* (planter).: la plaine était autrefois couverte d'arbres de toutes sortes. Les anciens habitants y étaient groupés en petites bourgades au nombre de plus de cent. Cet état de choses dura jusqu'au jour où le pays fut envahi par les Hachem, serviteurs des Beni-Zian, rois de Tlemcen (vers la fin du XV^e siècle ?) Les Hachem traitèrent les autochtones en ennemis, les frappant de contributions et de razzia continuelles, au point que le plus grand nombre fut contraint de quitter la région. Le marabout de Miliana n'a pas été plus tendre pour eux que pour les habitants de Mascara.

Voici ses dictons sur les Hachem :

- Laboureurs, ils achètent le blé.
- Tisserands, ils vont tous nus.
- Un Taleb de la plaine d'Eghris,
Ne vaut pas un centime en cuivre.

Nous avons déjà dit comment, après avoir proclamé Abd-el-Kader, les Hachem furent nos ennemis acharnés. Après la prise de la Smala, le général Lamoricière surprit dans le haut Riou, les fractions les plus nombreuses des Hachem, jusque-là fidèles à la fortune d'Abd-el-Kader, et réduits par la guerre

à la plus affreuse misère. Le Général les renvoya occuper leur ancien territoire, la plaine d'Eghris, qui était à peu près déserte. On vint à leur aide et grâce à quelques bonnes récoltes, la tribu fut remise à flot. N'offrant plus aucun danger politique, elle assurait par la responsabilité qui pesait sur elle, la sécurité des routes ; et depuis ce temps, les Hachem sont restés fidèles et dociles.

Tribu des Beni-Chougran. — L'autre tribu importante de la commune mixte, celle des Beni-Ghougran, occupe les massifs montagneux qui entourent la ville de Mascara. Les Beni-Chougran se donnent pour ancêtre commun le berbère Chougran. Du temps de la domination turque, ils faisaient partie du Maghzen, en qualité de muletiers et de distributeurs de vivres. Ils firent leur soumission en 1841, après l'occupation de Mascara. Mais au mois de décembre 1845, ils se soulevèrent et vinrent jusqu'à Mascara attaquer le faubourg de Bab-Ali. Le lendemain et les jours suivants, ils parcoururent le pays, vidant les silos du Beylik, et commettant des assassinats sur les routes. Une colonne, sous les ordres du colonel Géry, sortit de Mascara, et alla surprendre 600 tentes des révoltés, dans la vallée de l'Oued-Fergoug, regardée comme inaccessible. Les Beni-Chougran s'empressèrent d'aller demander l'aman au général de Lamoricière qui l'accorda, après leur avoir fait payer une amende de 125,000 francs.

Les Villages de Mascara (Commune mixte). — Nous avons déjà parlé du centre de Tizi, à 11 kilomètres

de Mascara, sur la ligne du chemin de fer d'Arzew-Aïn-Sefra, et sur la route qui va de Mascara à Bel-Abbès. Sur la même route et à 24 kilomètres S.-O. de Mascara, on rencontre le village de Fekan, créé en 1871, pour recevoir les Alsaciens-Lorrains.

Établi sur un petit plateau en pente, au pied duquel coule l'Oued-Fekan, ce centre comprend 63 feux et 323 habitants; la superficie de son territoire est de 2,138 hectares. La fièvre palustre qui sévissait au commencement avec beaucoup d'intensité, a presque complètement disparu. Le village est en bonne voie de prospérité.

A 4 kilomètres avant d'arriver au village, se trouve à côté de la route, la source d'Aïn-Fekan, formée par les eaux qui filtrent dans la plaine d'Eghris et qui se rassemblent en partie dans un canal souterrain dont la bouche d'émission est Aïn-Fekan. Cette source forme un marais plein de roseaux et entouré de peupliers, de trembles et d'eucalyptus.

A 6 kilomètres au-delà du village, la rivière forme une belle cascade qui tombe d'une hauteur de 16 mètres dans un ravin où pousse une vigoureuse végétation; de là, elle descend jusqu'à l'endroit appelé les Trois-Rivières, où, avec l'Oued-Taria, l'Oued-Hounet et l'Oued-Melghir, elle va former l'Oued-el-Hammam, qui, après le barrage de l'Oued-Fergoug, prend le nom de l'Habra.

Sur la route d'Oran à Saïda, à 11 kilomètres au S. de Mascara, se trouve le centre de Froha, créé en 1874, et qui comprend, pour une superficie de 1,026 hectares, 32 feux et 148 habitants. Depuis qu'un

canal lui apporte l'eau de l'Oued-Froha, de beaux jardins ont été créés, et le village s'est bien développé. A 2 kilomètres de Froha, se trouve un arrêt en pleine voie.

A 18 kilomètres de Mascara et à 3 kilomètres 1/2 à gauche de la route nationale d'Oran à Saïda, est situé Thiersville, qui, créé en 1878, compte 85 feux et 412 habitants. La superficie de son territoire est de 2,014 hectares. Le village s'entoure de vignes et est appelé à devenir un centre viticole important.

L'Administration vient d'accorder vingt nouvelles concessions de lots de vignes : (10 hectares par concession). Le village s'appelait Froha supérieur; pour éviter la confusion avec le village de Froha, on choisit le nom d'un grand homme et l'on baptisa le centre du nom de Thiersville.

Dans la plaine de Taria, qui n'est qu'un prolongement de celle d'Eghris, à 33 kilomètres au S. de Mascara, sur la route nationale d'Oran à Saïda, et à côté du chemin de fer d'Arzew-Aïn-Sefra, se trouve le centre de Taria qui est traversé par l'Oued-Taria. Créé en 1871 pour recevoir, comme le centre de Fekan, les Alsaciens-Lorrains, Taria a 319 habitants pour 22 feux et une superficie de 1812 hectares. Les fièvres palustres ont à peu près disparu et l'administration vient de décider l'agrandissement du centre.

A 16 kilomètres de Mascara, et sur la route de Mascara à Fren dah, est situé le centre de Maoussa, qui a été créé en 1878, et qui comprend 48 feux, 147 habitants et une superficie de 1,174 hectares.

Matemore, à 10 kilomètres de Mascara, est placé entre Thiersville et Maoussa. Il a été créé en 1879 et compte 167 habitants et 52 feux. La superficie de son territoire est de 1,538 hectares.

Le centre d'Aïn-Farès, à 15 kilomètres de Mascara, est établi sur un point culminant des Beni-Chougran, à plus de 800 mètres d'altitude, sur la route de Mascara à l'Hillil. Le village a été créé en 1878; il comprend 44 feux, 225 habitants et une superficie de 1,102 hectares.

En 1872, au lieu d'installer les Alsaciens-Lorrains dans des vallées ou des plaines comme celles de Taria et de Fekan, on aurait mieux fait de choisir pour eux des emplacements comme celui d'Aïn-Farès qui est bien ventilé, où la fièvre palustre est inconnue, et où l'acclimatation des gens venant du Nord de la France, aurait été plus facile. La vigne réussit admirablement sur les hauteurs d'Aïn-Farès.

Ruines romaines. — Outre les ruines de Taktel-mamet, près de Bou-Hanifia, dont nous avons déjà parlé, on trouve, dans la commune mixte de Mascara, les ruines romaines de Benian, à 30 kilomètres au S. de Mascara. En remontant la rive droite de l'Oued-Taria, on rencontre, avant d'arriver à Benian, les restes d'un tombeau fait en pierres de taille assemblées sans ciment. Devant la ville, s'étend une large avenue bordée des deux côtés de beaux monuments funéraires, formant chacun un tas de décombres, de moellons et de pierres de taille renversés pêle-mêle. On reconnaît facilement l'enceinte assez étroite de la

ville dont les portes sont protégées chacune par deux tours en pierres de taille.

A Tizi on a trouvé une borne milliaire, mais pas de ruines.

Toutes ces ruines proviennent des bas-temps. L'arrondissement de Mascara n'en renferme probablement pas qui soient antérieures à Marc-Aurèle. C'est sans doute sous Gordien III (238-244) qui avait érigé la Maurétanie Césarienne en légation impériale prétorienne, que la colonisation s'est étendue dans nos régions, où l'on chercherait vainement les beaux monuments, les temples, les marbres, les sculptures, que l'on trouve dans la province de l'E.

SAIDA

Saïda (l'heureuse) a été fondée en 1854, à 2 kilomètres des ruines de la Saïda-d'Abd-el-Kader, qui fut occupée et ruinée par nos troupes le 27 mars 1844.

Sur la route nationale d'Oran à Géryville, à 70 kilomètres de Mascara, près de la voie ferrée d'Arzew à Aïn-Sefra, Saïda est située à une altitude de 890 mètres, près de l'Oued-Saïda, qui, après avoir reçu l'Oued-Taria, va former la branche principale de l'Oued-el-Hammam.

La ville de Saïda, avec son annexe de Nazereg (créée en 1871), a une population qui s'élève à 3,234 habitants, dont 1,183 Français, 328 Israélites naturalisés, 1,087 Étrangers et 645 Indigènes. La superficie de son territoire est de 3,011 hectares ; le total de ses recettes est de 104,496 francs.

D'abord territoire militaire, elle a été érigée en commune mixte en 1868, et en commune libre en 1871. Le pays est fertile, le climat sain, les eaux bonnes et abondantes. Les cultures s'étendent, principalement celle de la vigne.

A 6 kilomètres N.-E. de la ville de Saïda se trouvent les grandes Eaux Chaudes de Saïda (45°), très renommées chez les Indigènes. Ce sont des eaux chlorurées sodiques, ayant un débit de 8 litres à la seconde et dont la composition chimique a été donnée dans la notice de M. Baills. (V. T. I).

La plaine fertile s'étend tout autour de Saïda et se prolonge jusqu'à 10 kilom. au S. Là, commence la mer d'alfa ; là s'élève une ville qui s'est créée toute seule, une cité ouvrière, Aïn-el-Hadjar, la première station après Saïda : ce sont les ateliers de la Compagnie Franco-Algérienne où, après la récolte, l'alfa est comprimé et réduit à l'aide de puissantes machines. Aïn-el-Hadjar a compté, à un moment donné, jusqu'à 3,000 Européens. C'est aujourd'hui une commune de plein exercice avec 760 habitants : la superficie de son territoire est de 1,349 hectares, ses recettes s'élèvent à 15,765 francs.

COMMUNE MIXTE DE SAÏDA

Le territoire de la commune mixte de Saïda comprend 316,788 hectares. La population totale n'est que de 17,620 habitants, dont 617 Européens et 17,003 Indigènes. Les recettes s'élèvent à 208,680 fr.

La commune mixte se compose de trois tribus réparties en 13 sections ou douars-communes.

Les territoires de ces tribus ont été délimités conformément aux dispositions du sénatus-consulte du 22 avril 1863, sauf pour deux sections.

Les Indigènes de ces tribus sont tranquilles et faciles à gouverner. Ils se livrent généralement à la culture des céréales et à l'élevage des bestiaux ; dans la tribu des Beni-Meniarin, ils commencent à planter la vigne. Le caïd de la section de Tafrent leur donne un bon exemple en employant nos procédés de culture. L'industrie est nulle et les quelques objets fabriqués chez eux (vêtements ou objets mobiliers) sont uniquement consacrés à leur usage.

Villages. — Les centres français de la commune mixte sont : Charrier (123 habitants) et Franchetti (266 habitants), placés sur la route nationale d'Oran à Mascara, et sur la ligne du chemin de fer d'Arzew à Aïn-Sefra. Charrier, à 43 kilomètres de Mascara, Franchetti à 48, ont été créés, le premier en 1877, le second en 1871.

Ruines romaines. — Dans la région de Saïda on trouve les ruines de Timsiouin placées dans la vallée de l'Oued Berbour, dans le douar-commune des Ouhaïba de la tribu des Djafra Cheraga, à 45 kilomètres N.-O. de Saïda. Timsiouin est situé entre l'Oued Berbour à l'E. et l'Oued Sifioun à l'O., à 7 ou 8 kilomètres au S. de l'endroit où ces deux rivières forment en se réunissant l'Oued Hounet. On n'a découvert dans ces ruines aucune inscription romaine; mais le capitaine Graulle a trouvé un bas-relief dont l'exécution grossière et le sujet mithriaque permettent de supposer que ce monument date du III^e siècle. M. Lapaine, administrateur de la commune mixte de Saïda y a trouvé une quarantaine de pièces romaines, dont quatre d'une conservation parfaite: deux Gordien, un Alexandre Severe et un Commode. Le bas-relief ainsi que les monnaies ont été envoyés par M. Lapaine, au Musée d'Oran.

Dans le douar-commune de Tircine se trouve une autre ruine intéressante: c'est celle d'un poste romain qui était placé à Boloul, à gauche de la route de Frendah.

Ruines berbères. — Mais ce qui frappe surtout celui qui visite ce pays, c'est le grand nombre de ruines berbères. Le nombre des emplacements correspondant à des villes, villages ou hameaux berbères dans le cercle de Saïda s'élève à une centaine, entre l'Oued-Taria et le Chott Chergui, dont les trois-quarts appartiennent au Tell et un quart aux

Hauts-Plateaux. En étudiant de près les ruines berbères, on constate qu'elles se présentent sous trois aspects différents que nous allons faire connaître.

Les montagnes de Saïda comme celles de Frendah, et de Tiaret, présentent fréquemment des hauteurs à pente très-escarpée se terminant par des Kef, c'est-à-dire par un plateau étroit, à peu près inabordable, limité par des bords à pic qui ont parfois une élévation énorme. Sur le sommet de ces montagnes inaccessibles, s'élèvent les ruines de bourgs construits par les anciennes populations.

Souvent il n'y avait d'autre accès qu'un petit sentier frayé par le passage des habitants ; quelquefois on n'entrait dans la place que par une montée à degrés, ou même un escalier véritable. Les trois plus beaux échantillons de ce genre de constructions sont les ruines de Kersout, au S.-O. de l'ancienne Smala de l'Ouizert, celles de Koliâa qui, à l'O. de Charrier, occupent le sommet d'une montagne moins élevée que celle de Kersout, mais tout aussi inaccessible ; et enfin celles de Karbal placées sur un rocher escarpé à l'E. de Franchetti, dans la section de Oum-el-Debab de la tribu des Ouled-Khaled Gharaba. Dans ces dernières ruines on a trouvé une pierre de sépulture portant deux lignes de caractères libyques, qui ont été interprétées par M. Cherbonneau de la manière suivante : Matib, fils de Nagih-Gaditon Tchim, fils de Nag(ch). L'habitant de Koliâa, de Kersout et de Karbal devait sortir le matin pour mener paître ses chèvres ou cultiver un petit champ, dans quelque repli de la montagne ; et le soir il se

retirait dans l'enceinte où il retrouvait sa maisonnette qui consistait en une bâtisse carrée de quelques mètres de côté.

Mais les ruines berbères ne sont pas toutes placées sur des sommets aussi inaccessibles ; on trouve, en beaucoup d'endroits, sur des plateaux plus étendus et plus faciles à atteindre, des ruines de bourgs plus ou moins considérables et qui pour se défendre étaient entourés d'un mur d'enceinte.

L'agriculture et l'élevage des bestiaux n'étaient pas l'unique occupation des Berbères qui habitaient ces bourgs fortifiés. Dans le douar-commune des Doui-Thabet, à côté des ruines d'un village fermé, existe une mine ancienne qui a été autrefois exploitée. L'endroit est désigné sous le nom de Ghar-el-Hadid (trou du fer) : c'est une excavation profonde de 20 mètres, dont une quinzaine à ciel ouvert, où l'on trouve encore des échantillons d'un beau fer presque pur. Outre ces deux variétés de ruines, M. de la Blanchère en signale une troisième ; ce sont des ruines de petits centres non fortifiés, très nombreux et éparpillés par petits groupes çà et là. On en trouve en grande quantité dans les environs de Saïda ; le plus gros est à un kilomètre du moulin Flinois. En cas d'alarme, un camp fortifié servait de refuge aux habitants de ces petits bourgs. On trouve les ruines d'un de ces camps à 2 kilomètres de Saïda, en face de la Saïda d'Abd-el-Kader. On le désigne dans le pays sous le nom de camp de Jugurtha. Il est placé sur le plateau de Tidernatin, qui s'étend sur une longueur de 1,100 mètres et une largeur de 600, entre

deux ravins très profonds, et qui n'est ouvert qu'au S. par une espèce d'isthme le rattachant à la campagne voisine et où s'élève un mur de défense ayant 1^m40 d'épaisseur. Toutes les ruines disséminées sur le plateau sont de structure grossière, attestant un âge reculé. Une base de colonnette pourtant semble annoncer un petit monument, probablement la chapelle du Dieu chargé de protéger le campement.

« C'était un campement en effet, dit M. de la Blanchère. Je me l'imagine en temps ordinaire comme une espèce de Smala fortifiée. Quelques familles militaires y habitent avec mission d'y faire la garde et d'entretenir le temple du Dieu. Tout-à-coup la guerre éclate : une lutte entre le chef du pays et quelque voisin maure ou massésyle, une incursion des Gétules du Sud. Alors, de tous les points de la contrée, les gens accourent vers Tider-natin ; ceux d'Aïn-el-Hadjar, de Sidi-Mamar, du Chabet-Zeboudj, de partout, chargent leurs ânes et leurs mules, et se dirigent vers l'enceinte ; leurs troupeaux y entrent avec eux. Les femmes, les enfants, les vieillards sont laissés dans la forteresse, pendant que les hommes du peuple vont occuper les défilés des montagnes, et que les cavaliers tiennent la campagne avec le roi. C'est bien ainsi que les légions de Marius trouvèrent le pays qui nous occupe, celui des Massésyles, défendu. »

Dans ces pays si peuplés, les Arabes ont pénétré ; mais leur type n'est pas aussi répandu qu'on le croit

généralement et varie du reste suivant chaque tribu. Il est assez fréquent chez les Doui-Thabet ; il est très-rare, clair semé chez les Beni-Meniarin. Avant les Arabes, quoique l'Algérie ait été possédée par les Carthaginois, Romains, Vandales, Visigoths, Byzantins, le fond de la population, c'est-à-dire les Berbères, a peu changé. Avec les Arabes seuls, il y a eu mélange de sang. Quant aux Berbères eux-mêmes, leur origine nous est aussi inconnue que celle de la plupart des races. Pourtant leur présence sur tout le littoral de l'Afrique, où toute la population était noire, eux exceptés, permet d'affirmer qu'ils sont le résultat de l'immigration de diverses populations étrangères à l'Afrique, et cela à une époque très-reculée, puisque ni l'histoire, ni la tradition ne parlent de cette invasion. Ne pouvant venir du S., où l'on ne trouve que des Nègres, ni du N., où la vaste mer constituait un obstacle infranchissable pour ces peuples primitifs, les invasions n'ont pu se faire que par l'E., c'est-à-dire par la bande étroite de terrain qui relie l'Afrique à l'Asie, ou par l'O., c'est-à-dire par le détroit de Gibraltar. C'est sans doute par l'extrémité asiatique de l'Afrique, que sont venues, des bords de l'Euphrate, du N. de l'Arabie, ou peut-être de plus loin encore les populations à cheveux noirs. Celles aux yeux bleus et aux cheveux blonds, venues par l'extrémité occidentale, doivent provenir du N. de l'Europe, puisque les monuments mégalithiques qu'elles ont laissés en Afrique, sont les mêmes que ceux que l'on trouve dans les contrées septentrionales de l'Europe, et tout à fait différents

de ceux des Vandales. Ces blonds se trouvent encore aujourd'hui en Algérie, sur des points très-différents et par îlots isolés ; on les a observés jusque chez les *Touareg* du désert. L'immigration asiatique a dû être la plus importante.

COMMUNE MIXTE DE CACHEROU

La commune mixte de Cacherou comprend 22,280 habitants dont 159 Européens et 22,121 Indigènes. La superficie totale de son territoire est de 176,067 hectares ; ses recettes s'élèvent à 28,767 fr. La résidence provisoire de l'Administrateur est à Palikao, commune libre placée au milieu du territoire de la commune mixte.

Palikao. — Palikao qui s'appelait autrefois Ternifine, a été créé en 1870, et érigé en commune de plein exercice en 1881. Il est placé à 20 kilomètres au S.-E. de Mascara, sur la route de Mascara à Tiaret par Fortassa.

Sa population s'élève à 522 habitants, dont 270 Français, 56 Israélites naturalisés, 159 Étrangers et 38 Indigènes. La superficie de son territoire est de 1,827 hectares ; le total général de ses recettes est de 20,190 francs.

L'eau est abondante ; de beaux jardins entourent le village ; la culture de la vigne fait des progrès et la commune est en bonne voie de prospérité. Malheureusement depuis deux ans la fièvre palustre sévit avec une certaine intensité à cause du voisinage des *deux lacs* de Palikao qui fournissent les eaux d'irrigation et qui, s'envasant chaque année, se sont transformés en véritables marais palustres. La Commission d'hygiène de Mascara s'est transportée, il y a quelques mois, à Palikao et a décidé que pour faire disparaître la principale cause de l'impaludisme, il fallait procéder au curage des lacs. L'administration n'a pas été de cet avis.

A quelques mètres du village, près du premier lac se trouve la sablière de Ternifine : c'est la plus ancienne station préhistorique qui ait été découverte en Algérie. Elle appartient à l'époque Chéléenne de l'âge de la pierre. On en a extrait de nombreux fossiles et une grande quantité d'instruments chéléens.

Les Indigènes de la commune mixte ne connaissent aucune industrie ; ils se livrent uniquement à la culture des céréales et à l'élevage des bestiaux.

El-Bordj. — Dans le douar d'El-Bordj, s'élève le hameau indigène du même nom qui est placé sur la route de Mascara à l'Hillil par Aïn-Farès, à 6 kilomètres de ce dernier centre. D'après la tradition, lorsque les Hachem eurent complètement envahi la plaine d'Eghris et enlevé leurs terres aux Beni-Zerouel, le Berbère Aïache, originaire de cette dernière tribu, vint s'installer avec les siens à l'en-

droit où se trouve El-Bordj. Dans ce lieu isolé, Aïache sut se défendre contre ceux qui tentaient de l'attaquer. Lorsque le pays fut conquis par les Turcs, Aïache, déjà très-âgé se présenta aux nouveaux maîtres qui acceptèrent ses services et établirent à l'endroit habité par le Berbère un fort dont Aïache eut le commandement. El-Bordj, détruit par Mouley-Ismael, Chérif du Maroc, fut reconstruit et agrandi quelques années plus tard par le dernier bey de Mascara, Mohammed El-Kebir, qui y fit bâtir la Mosquée que l'on voit encore aujourd'hui. Si Kaddour ben Mokfi fut nommé en 1846 Agha d'El-Bordj. Il est mort il y a quelques mois à l'âge de 103 ans, restant jusqu'à son dernier jour un serviteur fidèle de la France.

Les centres français de la commune mixte de Mascara sont : *Haïtia* (91 habitants), à 24 kilomètres de Mascara, créé en 1881 ; *Fortassa* (86 habitants) à 54 kilomètres de Mascara sur la route allant de cette ville à Tiaret par Palikao, créé en 1884, dans un pays fiévreux et qui, malgré cela, se peuple peu à peu, et enfin les fermes de Cachrou (80 habitants) établies en 1872, et auprès desquelles l'administration va établir prochainement un hameau routier.

Cachrou. — A Cachrou (à 20 kilomètres de Mascara sur la route de Mascara à Fren dah) se trouve une assez belle ferme appartenant à la famille du maréchal Pélicier et qui a été construite en 1864. Sa superficie est de 120 hectares dont 40 arrosables. On y remarque surtout une belle petite forêt d'oliviers séculaires.

L'oncle d'Abd-el-Kader demeurait à Cacherou et Mahi-Ed-Dinn venait presque tous les ans y passer l'été dans une maison qu'il avait achetée des Turcs, et dont on voit les ruines à Cacherou inférieur. Abd-el-Kader a demeuré assez longtemps chez son oncle à Cacherou pendant son enfance, mais il n'y est pas né, comme beaucoup de personnes l'affirment. D'après la version la plus accréditée, c'est bien à la Guethna, comme nous l'avons dit, que l'Émir est venu au monde. Les trois Koubba qui sont à Cacherou sont dédiées aux saints suivants :

1° Sidi-Mansour, marabout venu de l'O., on ne sait à quelle époque : son corps est enterré sous la Koubba.

2° Sidi-Ahmed-Zeggai, venu de l'O. vers le XV^e siècle, qui a laissé des descendants dans le pays (les Oulad-Aïssa, Bel-Abbès).

3° Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilali, le saint de Bagdad.

Aucune de ces Koubba ne renferme comme on le croit généralement le corps de Mahi-Ed-Dinn. Le cimetière des Oulad-Kada-bel-Mokhtar, les ancêtres d'Abd-el-Kader, est situé à 3 kilomètres O. de Cacherou : on y remarque les tombeaux d'Abd-el-Kader-ben-Kada, Ahmet-el-Mokhtar, Kada-bel-Mokhtar, l'aïeul et Mahi-Ed-Dinn, le père d'Abd-el-Kader.

COMMUNE MIXTE DE FRENDAH

Constituée par arrêté du Gouverneur général en date du 14 décembre 1880, la commune mixte de FrenDAH comprend :

- 1° Le centre de population de FrenDAH ;
- 2° Cinq tribus sectionnées en 8 douars-communes.

La population totale s'élève à 14,184 habitants, dont 233 Européens et 13,951 Indigènes. Elle occupe un territoire dont la superficie est de 194,322 hectares. Le total de ses recettes est de 24,405 fr.

Aucune de ces tribus n'a été sénatus-consultée. L'application de la loi sur la propriété individuelle ferait reconnaître les terres qui doivent revenir au domaine, et permettrait ainsi la création d'un certain nombre de centres qu'on pourrait établir sans avoir recours à l'expropriation des Indigènes.

En 1846, le maréchal Bugeaud avait confié le commandement de FrenDAH à Si-Ahmed-ould-Cadi, le digne neveu du brave Mustapha-ben-Ismaël. Son titre officiel était alors celui d'Agha des Zdama et des Harrar Gharabas ; il a été nommé Bach-Agha en 1865. Après la constitution de la commune mixte jusqu'au moment de sa mort (8 janvier 1885), il conserva le haut commandement des Caïdats du S., qui restèrent sous l'autorité militaire. Lors de l'instal-

lation du premier administrateur civil, et de la remise officielle du territoire, le Bach-Agha adressa à ses anciens administrés un discours fort sensé dont nous reproduisons le passage suivant :

« Ma conduite sera sans cesse la même sous le glorieux drapeau de la France : c'est d'une même source que découlent les deux régimes civil et militaire, que l'on ne pourrait mieux comparer qu'à deux fleuves courant parallèlement dans la même contrée et se jetant ensemble dans le même Océan qui est la Mère-Patrie. On peut également considérer ce double régime administratif comme deux bras appartenant au même corps qui les fait mouvoir selon sa volonté. »

Le centre de Fren dah, à 105 kilomètres au S.-E. de Mascara, est bâti à une altitude de 1,130 mètres, sur un petit plateau cultivé, faisant partie du massif montagneux qui borne la vallée de l'Oued-el-Thas, un des affluents de la Mina, en vue du splendide amphithéâtre du Djebel Gaâda.

Le nom de Fren dah est d'origine berbère : Tafrenda.

Fren dah compte 1,070 habitants dont 70 Français, 72 Israélites naturalisés, 90 Étrangers et 838 Indigènes. Sentinelle avancée du Tell, Fren dah, par sa position géographique, et par la richesse de son sol, est appelée à un grand avenir.

Quoique la province d'Oran soit la plus arabe des trois provinces de l'Algérie, dans beaucoup de ses régions et particulièrement dans celle de Fren dah, le type sémitique est très-rare. Les Autochtones ont

pris des Arabes là religion, la langue, l'habitude de vivre sous la tente; mais ils en diffèrent par la physionomie, le caractère et les mœurs. Le sang arabe a pénétré dans cette population berbère, mais pas assez pour dominer : les caractères du peuple conquérant disparaissent s'ils se trouvent en proportion trop faible à l'égard du peuple conquis. Tel fut, par exemple, le cas des Romains en Gaule; nous sommes bien leurs fils par la civilisation et la langue, mais nullement par le sang. Tel est le cas des Indigènes de Fren dah : le type sémitique est rare chez eux et ne se montre pour ainsi dire qu'accidentellement ou par atavisme.

Autrefois cette région était toute couverte de bourgs berbères; Fren dah peut donner l'idée de ce qu'étaient ces bourgs. Tang hazous, voisin de Fren dah prête encore mieux à la comparaison : c'est un hameau de 100 âmes, perché sur un promontoire à pic, très-haut, au-dessus de l'Oued-el-That; à côté se trouvent les ruines d'un ancien village berbère. Si l'on abandonnait aujourd'hui le village moderne, il présenterait, suivant la remarque de M. de la Blanchère, au bout de cent ans, le même aspect que l'ancien qui est en ruines.

Les Indigènes de la commune mixte de Fren dah, gagneraient énormément à la création de quelques villages français au milieu de leurs vastes terrains, Non-seulement la valeur de leurs terres augmenterait dans de très-grandes proportions, mais à notre contact, ils finiraient par adopter nos procédés perfectionnés dans la culture, et qui sait si un jour ils

n'abandonneraient pas leurs mauvaises tentes pour des habitations en pierre. Il est regrettable que la colonisation n'ait pas pénétré dans ces régions. La Société protectrice des Indigènes (qui n'ont pas de plus grands ennemis que leurs prétendus protecteurs) s'empresserait de crier qu'on leur enlève la terre nécessaire. Il suffirait pourtant d'examiner les chiffres :

L'arrondissement de Mascara a une superficie de près d'un million d'hectares et sa population totale n'est que de 108,106 habitants dont 13,318 Européens pour 94,788 Indigènes.

Il est probable qu'à l'époque de l'occupation romaine, les Berbères étaient beaucoup plus nombreux que les Indigènes qui habitent aujourd'hui cette contrée, ce qui n'a pas empêché les Romains de venir en grand nombre coloniser cette région.

Dans la vallée de l'Oued-el-Abd, à partir de la ferme Alibert à Tagremaret (à 66 kilomètres de Mascara, sur la route de Mascara à Fren Dah) jusqu'à Bou-Noual, on trouve tout le long de la rivière un grand nombre de ruines romaines provenant d'anciennes fermes détachées. Chacune de ces fermes avait une citerne et une tour ronde servant probablement de magasin à blé. Les colons qui cultivaient la vallée étaient protégés par une garnison logée dans une enceinte fermée, située sur une petite éminence qui est à 200 mètres de la ferme Alibert. L'endroit s'appelle Souik et sert de carrière, de sorte que les ruines du fort ont été peu à peu enlevées. Tagremaret a fourni un certain nombre d'inscriptions.

Près de Fren dah se trouvent les ruines romaines d'Aïn-Sbiba, qui devait être une très-grande ville. Nous ferions bien d'imiter l'exemple des Romains en portant la civilisation et la richesse aux Indigènes : pour cela il suffit de coloniser sérieusement.



L'ARRONDISSEMENT DE MOSTAGANEM

PAR

MM. PRIOU & BLOCH, CONSEILLERS GÉNÉRAUX



CHAPITRE. PREMIER

MOSTAGANEM

PAR

M. PRIOU, CONSEILLER GÉNÉRAL

MOSTAGANEM, en arabe Meuster'anem, la Murus-taga de la Maurétanie Césarienne, est le chef-lieu de l'arrondissement judiciaire et administratif de la partie orientale du département d'Oran.

Elle est située sur un plateau d'une élévation moyenne de 85^m, à 1 kilomètre de la mer et à 15 kilomètres environ de l'embouchure du Chéelif, l'une des plus importantes rivières de l'Algérie.

La distance qui la sépare d'Oran est de 86 kilomètres, par la route dite du littoral.

Comme pour la plupart des villes de la Maurétanie Césarienne, les documents officiels romains concer-

nant l'origine de Mostaganem, sont très-rares ; ces documents ne sont en effet parvenus jusqu'à nous qu'après avoir subi de nombreuses mutilations pendant la période du moyen-âge.

D'autre part, la situation de cette ville sur une falaise, et la présence dans ses environs de coquilles des mêmes espèces que celles de la mer voisine, semblent indiquer que la mer s'en est retirée, ou mieux, que la terre s'est exhaussée sur cette partie de la côte, ainsi que l'a observé M. Bourdon dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (juin 1869).

Néanmoins, la présence dans le port de Mostaganem de constructions romaines laisse supposer, qu'avant le soulèvement dont il a été parlé, il existait au moins une cale en cet endroit.

D'après l'itinéraire d'Antonin, le *Portus Magnus* irait tomber vers Mostaganem. Le géographe grec Ptolémée, dans sa description des côtes d'Afrique, remontant à 250 ans auparavant, plaçait au contraire le *Portus Magnus* à l'O. du *Theon Limen*. Si, le port des Dieux était représenté par Arzew, le grand port serait, d'après le géographe Alexandrin, Mers-el-Kebir.

Après avoir parlé du promontoire d'Apollon, situé à l'embouchure du grand fleuve *Chinolaph* (sans aucun doute le Chélif), Ptolémée cite les colonies de *Lagnutum*, *Kurcoma* et *Karepula* situées à peu de distance du S.-O de ce cap ; ces colonies répondent assez bien aux emplacements actuels de Mazagran, Mostaganem et Karouba.

Léon l'Africain place sur la côte, à l'emplacement actuel de Mostaganem, une agglomération de petits hameaux qu'il nomme *Cartennœ*.

Shaw suppose également que les *Cartennœ* ne sont autres que Mostaganem et Mazagan.

Or, il n'existe plus aucun doute sur l'emplacement de *Cartennœ* depuis la découverte d'inscriptions faite à Ténès.

Marmol, adoptant l'itinéraire d'Antonin, a décoré du nom de *Portus Magnus* la plage de Mostaganem.

Au milieu de toutes ces contradictions, il ne paraît pas possible de fixer exactement le nom de la station que les Romains avaient établie à l'emplacement actuel de Mostaganem, sur la route qui s'étendait en côtoyant la mer de l'extrémité occidentale de la Maurétanie jusqu'à Carthage.

D'ailleurs, l'aspect abrupt des côtes qui avoisinent Mostaganem, sur tout le littoral voisin de l'embouchure du Chélif, semble avoir conservé les traces de l'un de ces affreux bouleversements, dus aux effroyables tremblements de terre qui ont désolé l'Afrique septentrionale vers le milieu du III^e siècle de l'ère chrétienne ; et il est permis de supposer qu'une partie du rivage, et, avec elle l'ancien port romain, représenté actuellement par Mostaganem, furent engloutis en même temps qu'un grand nombre d'autres villes du littoral.

Cette supposition serait confirmée par l'existence de nombreuses sources salées que l'on rencontre sur cette partie du littoral, par l'épaisse carapace formée de molécules calcaires que le chlorure de sodium

entraîne avec lui, en s'élevant peu à peu sur la surface du sol (Pomel).

D'après les chroniques musulmanes, la fondation de la ville arabe de Meuster'anem remonterait au XII^e siècle, sous les Mouaheddin ou Almohades.

Aboulfeda cite Mostaganem comme l'une des villes du Berr-el-Oudwah (terre du passage) :

« A l'Orient de cette ville coule le fleuve Chélif ; elle est située en face de Daniah (Denia), dans l'Andalous, et la largeur de la mer entre ces deux villes est d'environ trois journées et demie de navigation.

« A l'Orient de Mostaganem est une ville appelée Djezaïr-beni-Mezgheunan (Alger) ; c'est un port bien connu, dépendant de Bedjaia (Bougie) ; sa distance de Mostaganem, par mer, est celle que peuvent parcourir des navires, en un jour et une nuit par un bon vent. »

Aucun auteur ni géographe arabes ne fait connaître l'étymologie du nom de Mostaganem.

D'après des renseignements locaux, le nom de Meuster'anem viendrait de Meuchteli-R'anem (station d'hiver de R'anem, riche propriétaire de troupeaux).

Suivant d'autres, Meuster'anem signifierait : le lieu choisi pour mettre en sécurité les prises faites sur l'ennemi ; ce qui expliquerait l'existence des nombreux silos qui ont donné le nom de Matemore au quartier qui domine la ville, et où se trouvaient autrefois les principaux établissements militaires.

Meuster'anem, gouvernée d'abord par le chef sarrazin Yousouf, serait ensuite tombée aux mains d'un autre chef, Ahmed-el-Abd, dont les descendants en conservèrent la possession jusqu'au XVI^e siècle.

Au XV^e siècle, les Maures, chassés d'Espagne, commencèrent à s'emparer de plusieurs villes du littoral.

Attirées par la fertilité du sol, de nombreuses familles maures étaient venues se fixer sur le territoire de Mostaganem ; de grandes exploitations furent entreprises et la culture du coton y devint florissante.

A cette époque, les villes de Meuster'anem, de Tigdit, de Idjidida (Beymout) et de Mazagran, fondées sous la domination sarrazine, devinrent le centre d'un commerce florissant ; l'ensemble de leur population s'éleva environ à 40,000 habitants.

Les Maures ne pouvaient pardonner aux Espagnols de les avoir chassés de leur patrie ; aussi considéraient-ils comme des représailles légitimes de piller leurs navires, de les emmener en esclavage et de ravager leurs terres.

Pour réprimer ces pirateries, les Espagnols entreprirent des expéditions sur les côtes d'Afrique dans les premières années du XVI^e siècle.

Ils s'emparèrent d'abord de Mers-el-Kebir et d'Oran. Bientôt après, en 1510, Mostaganem, Ténès, Alger et Tunis même font leur soumission et demandent à être reconnues vassales de l'Espagne.

C'est vers cette époque que parurent deux aventuriers : Aroudj et Kaïr-Eddine, connus en Europe sous le nom des frères Barberousse.

A la tête d'une petite armée de Turcs et de Corsaires, après avoir chassé les Espagnols successivement de Djidjelli, de Cherchell et d'Alger, ils vinrent échouer devant Tlemcen.

Kaïr-Eddine, resté seul, continua l'œuvre entreprise. Il battit Charles-Quint sous les murs d'Alger, et vint de nouveau attaquer Tlemcen qui se rendit.

En 1550, Kaïr-Eddine vint mettre le siège devant Mostaganem. Les Espagnols essayèrent de défendre la ville ; mais après de nombreuses pertes et la mort d'un de leurs meilleurs généraux, ils durent l'abandonner.

Maître de Mostaganem, Kaïr-Eddine s'y installa, agrandit son enceinte, l'entoura d'un mur et y fit élever plusieurs forts. De cette époque date l'importance de Mostaganem.

Dès le début de leurs succès, les frères Barberousse, pour se maintenir dans les positions conquises, contre les Indigènes et les Espagnols, avaient fait hommage de leur conquête au sultan Selim, qui s'empessa de leur accorder un firman d'investiture. Telle fut l'origine et la nature de la prétendue suzeraineté du sultan sur les États Barbaresques.

En 1558, les Espagnols tentèrent de reprendre Mostaganem. Ils avaient déjà fait plusieurs excursions jusqu'à Mazagran. Sur un rapport du comte d'Alcaudète, gouverneur d'Oran, le Conseil de Guerre de Madrid autorisa l'expédition depuis longtemps projetée contre Mostaganem.

A l'approche de l'armée Espagnole, les habitants de Mazagran se réfugièrent à Mostaganem. Le comte

d'Alcaudète prit possession de leur ville, et fit abattre son portail de marbre, dont il fit fabriquer des boulets pour les pierriers qu'il avait amenés.

Le Dey, informé de cette attaque, envoya d'Alger des troupes au secours de la population de Mostaganem.

L'armée espagnole fut mise en pleine déroute, et le comte d'Alcaudète, cherchant à rallier ses troupes débandées, fut enveloppé par les Turcs et perdit la vie dans ce combat.

Depuis cette époque, les Espagnols ne firent plus aucune tentative contre Mostaganem.

La prospérité de Mostaganem qui avait atteint son apogée vers le milieu du XVI^e siècle, se ralentit peu à peu sous la domination turque. Pendant près de trois siècles, les incursions des Arabes, l'incurie ou l'avidité des Gouverneurs turcs, paralysèrent le grand mouvement agricole et industriel imprimé par les Maures.

En 1830, lors de la prise d'Alger, la population de Mostaganem, descendue à 15,000 habitants, produisait à peine les objets nécessaires à sa consommation.

La nouvelle de la prise d'Alger avait été le signal d'une insurrection générale des populations arabes contre les Turcs ; presque partout avaient surgi, dans les villes et au sein des tribus, des chefs ambitieux qui cherchèrent à se partager les lambeaux de la puissance renversée.

Lorsqu'en 1831, le commandement de Mostaganem fut confié au caïd Ibrahim, les tribus environnantes, refusant de reconnaître son autorité, vinrent

pillier les récoltes et détruire les nombreuses maisons de plaisance qui ornaient les abords de la ville.

Les Arabes pénétrèrent même dans Tigdit que le caïd Ibrahim fit bombarder et d'où il délogea l'ennemi.

Plusieurs familles maures quittèrent alors la ville et se retirèrent, au milieu des tribus arabes.

La garnison de Mostaganem se composait alors de 1,200 Turcs et Koulouglis, débris des vieilles milices d'Arzew, de Mazagran et de Mostaganem, auxquels s'étaient joints 155 Turcs de la milice d'Oran, échappés de la place après sa reddition.

Excités par les agents de l'Empereur du Maroc, les Arabes firent tous leurs efforts pour déterminer la garnison de Mostaganem à livrer la ville ; mais celle-ci continua à se défendre, encouragée à la résistance par l'exemple de la garnison turque de Mascara, qui avait été égorgée après une reddition volontaire.

En 1832, Abd-el-Kader ben Mahi-Eddin, proclamé bey de Tlemcen, avait appelé à lui les Arabes des alentours ; il s'était emparé d'Arzew et marchait sur Mostaganem.

Le général Desmichels, qui commandait à Oran, craignant que Mostaganem ne fût obligée de se rendre, résolut de venir occuper cette place.

Le 23 juillet 1833, la frégate la *Victoire* et six bâtiments de commerce partirent de Mers-el-Kebîr, et firent voile vers Mostaganem, portant à bord environ 1,400 hommes, dont 200 d'élite.

Un fort coup de vent du N.-O. survenu le 24, troubla la marche de ces transports. La *Victoire* dut mouiller dans la rade d'Arzew.

Le général Desmichels, jugea prudent d'opérer son débarquement à la Macta et de s'avancer sur Mostaganem par terre, en suivant le littoral, pendant que les bâtiments longeaient la côte.

Le débarquement fut opéré le 27, à 5 heures du soir. La colonne se mit aussitôt en marche, fit étape à la fontaine de la Stidia où elle installa ses bivouacs pour passer la nuit.

Le lendemain 28, de grand matin, la colonne se remit en marche. Elle ne fut inquiétée que par quelques Arabes.

En avant de Mazagran, une vive fusillade s'engagea. Les habitants de cette localité, ignorant les intentions des Français à leur égard, cherchaient à défendre leurs champs, leurs jardins et leurs vignes. La résistance fut de courte durée : les tirailleurs de la colonne, appuyés par une compagnie du 66^e de ligne, délogèrent les Arabes embusqués dans les jardins et ceux-ci prirent la fuite abandonnant tout ce qu'ils possédaient.

Dès son arrivée à Mazagran, le général Desmichels fit dire au caïd Ibrahim de venir à sa rencontre.

Celui-ci arriva aussitôt suivi des officiers de sa maison. Il était vêtu d'habits brodés d'or et d'argent, monté sur un superbe cheval et ayant deux nègres à ses côtés.

Tout ce luxe contrastait singulièrement avec le costume sévère et modeste de nos troupiers couverts de sueur, de poussière et de poudre.

Le trajet de Mazagran à Mostaganem s'effectua sans difficultés. Dès son entrée dans la ville, le

général Desmichels fit occuper le fort Turc (Bordj-el-Turk), qui domine la place et que nous avons appelé depuis, en raison de sa situation topographique, le fort de l'E.

La ville de Matemore, entourée d'une enceinte crénelée, dont les traces existent encore, fut occupée par une compagnie de voltigeurs du 66^e commandée par le capitaine Claparède.

Le fort des Cigognes (Bordj-el-Mchal), dont la fondation attribuée à Youssef-ben-Tachfin l'Almoravide, remonterait au commencement du XII^e siècle, et qui est converti aujourd'hui en prison civile, le fort de Bab-el-Djerod, qui commandait la porte d'entrée principale, furent également occupés par des compagnies d'élite, et le quartier général fut installé dans la maison du bey.

Le reste des troupes campa autour de la ville.

Les habitants de Mostaganem envoyèrent aussitôt au général une députation pour protester de leur fidélité et demander sûreté et protection. Seules, quelques familles maures se retirèrent auprès de l'Émir Abd-el-Kader, ou se dispersèrent dans les tribus de la plaine du Chélif.

Mostaganem et Matemore formaient alors deux villes bien distinctes, ayant chacune son enceinte fortifiée, et séparées par le ravin de l'Aïn-Sefra (la source jaune), dont les berges étaient déjà cultivées en jardins. Au S. existaient les ruines d'une troisième ville, Ichdida (faubourg actuel de Beymout), et au N. sur la rive droite du ravin, celle d'une quatrième ville, Tigdit.

Tout le territoire environnant était couvert d'habitations et de riches cultures qui rendaient ce pays l'un des plus beaux de la Régence. La vallée de Mazagran et toute la plaine s'étendant le long de la mer au N. de Mostaganem jusqu'à Kharrouba étaient couvertes de superbes vergers, qu'un témoin oculaire, le sieur Jeamy Brown, avait admirés cinq ans auparavant, alors que le bâtiment anglais qu'il montait après le combat de Navarin, avait abordé sur la côte pour refaire sa provision d'eau.

Les citadins Musulmans et Juifs étaient généralement industriels ; ils fabriquaient principalement des tissus, des tapis, des couvertures, de la bijouterie et tannaient les cuirs.

Les Arabes des environs cherchèrent pendant quelques jours à attaquer nos postes détachés qui couvraient la ville.

Le 31, dans la matinée, un parti assez nombreux de fantassins et de cavaliers tenta d'enlever le poste qui avait été établi à la marine pour protéger le débarquement. Le commandant Pélissier (devenu depuis le Maréchal Gouverneur) les repoussa après leur avoir fait subir des pertes sensibles.

Le 1^{er} août, les Arabes vinrent couper les canaux qui amenaient l'eau dans les différentes parties de la ville. Les dégâts réparés, le général Desmichels résolut d'abandonner la défense de Mostaganem aux Koulouglis et aux Turcs, et d'occuper exclusivement la ville de Matemore, ainsi que les forts, ce qui lui permettait, en cas de défection, d'écraser en un instant la ville de Mostaganem par le feu de son artillerie.

Pendant quelques jours les Arabes tentèrent de nouvelles attaques. Leur nombre grossissant sur les hauteurs, le général Desmichels pensant voir un indice de l'approche d'Abd-el-Kader se rendit à Oran, laissant le commandement de Mostaganem au lieutenant-colonel Dubarrail.

Dès son arrivée, il envoya par mer des renforts en hommes, en provisions de bouche et en munitions, de façon à porter l'effectif de la garnison à 2000 hommes, et il confia la défense de la place au colonel de Fitz-James.

Pendant ce temps, les Arabes renouvelaient leurs attaques.

Le 3 août, de très-grand matin, le marabout de Sidi Mazouz, situé sur le bord de la mer fut l'objet d'une attaque plus vive que les précédentes. Les munitions étant sur le point de manquer, la compagnie du 66^e qui occupait ce poste, dut se défendre à la baïonnette. Elle fut dégagée par une sortie du commandant Péliissier à la tête de trois compagnies d'élite.

Le 5, les Arabes tentèrent une nouvelle attaque contre la Kouba de Sidi Mazouz ; mais ils furent balayés par les batteries du brick le *Hussard*, qui était venu apporter les renforts et qui se trouvait au mouillage.

Opérant une diversion, et à l'aide de nombreux renforts de fantassins et de cavaliers, les Arabes, après une prière solennelle, se ruèrent à la fois sur Mostaganem et sur Matemore, tentant d'escalader et de saper les murs d'enceinte des deux places, et ce

ne fut que vers minuit que, fatigués de leurs efforts inutiles, et découragés par les pertes qu'ils avaient subies, ils finirent par se retirer.

Ils renouvelèrent encore leurs attaques sur divers points pendant les journées du 6, du 7 et du 8, alors que s'opérait le débarquement des troupes venues d'Oran, et ce ne fut que le 9, dans la matinée, qu'ils se retirèrent hors de portée de la place.

Les tribus environnantes commencèrent alors peu à peu à apporter au marché des approvisionnements.

Le chef des Medjaher, Sidi Abdallah, encourageait les siens à résister à l'Émir et à prouver aux Français le désir qu'il avait de vivre en bonne intelligence avec eux.

L'Émir voyait ces relations d'un mauvais œil ; mais à la suite des défaites qu'il avait éprouvées à Aïn-Beïda et à Tamezaouat, il était entré en pourparlers avec le général Desmichels pour négocier la paix.

L'Émir attachait une grande importance à occuper Mostaganem. Cette ville était en effet la clef de la province du côté de l'E., le marché sur lequel affluaient tous les produits des riches tribus du Chélif et de ses affluents, un centre d'opérations militaires menaçant Mascara et un port d'approvisionnement susceptible d'attirer le commerce de la partie la plus riche de la province d'Oran.

C'est ce qui explique la vigueur des efforts qu'il avait tentés pour s'emparer de cette place.

N'ayant pu s'en rendre maître par la force des armes, l'Émir voulut essayer de la diplomatie. Dans

sa dernière lettre au général Desmischels, tout en faisant connaître qu'il acceptait de se soumettre à la domination française, il demandait en ces termes la remise de Mostaganem : « Notre envoyé, Sidi Mouloud, vous avait demandé la remise de Mostaganem, et, dans votre lettre, il n'en a pas été question. L'occupation de cette ville ne peut vous être utile ; elle ne peut convenir qu'aux arabes, qui vous conserveraient une grande reconnaissance si elle leur était rendue. »

Aux termes du traité de paix signé le 26 février 1834, des représentants de l'Émir devaient résider à Oran, Mostaganem et Arzew, tandis que des officiers français devaient résider à Mascara.

A partir de cette époque et jusqu'à la fin de 1839, Mostaganem ne joue plus aucun rôle dans l'histoire de la conquête de l'Algérie.

Pendant ces six années, mettant à profit le traité auquel le général Desmichels avait malheureusement attaché son nom, Abd-el-Kader, reconnu Émir, c'est-à-dire chef des Croyants, en homme habile, rusé et entreprenant, rompit ouvertement les conventions, se posa en envoyé de Dieu, entraîna à sa suite diverses tribus indécises, tint les troupes françaises en échec et battit le général Trézel au combat sanglant de la Macta.

Le maréchal Clauzel vengea victorieusement cette défaite en battant l'Émir à l'Habra, et en se faisant ouvrir les portes de Mascara, le 5 décembre 1835.

Mustapha-ben-Ismaël résistait avec peine dans Tlemcen. Le maréchal Bugeaud arriva et après le combat de la Sikkak, il dégagea Tlemcen.

Abd-el-Kader demanda de nouveau à traiter. Le 30 mai 1837, fut signée la convention de la Tafna, qui eut pour résultats politiques de nous ramener à peu près au point acquit peu de mois après la prise d'Alger. En effet, Abd-el-Kader reconnaissait la souveraineté de la France, mais en revanche, il obtenait que la France ne conserverait dans la province d'Oran, que Mostaganem, Mazagran, Arzew et Oran ; ses réserves étaient équivalentes dans la province d'Alger. Il n'était pas question de la province de Constantine.

Ce traité qui venait de substituer une puissance arabe à la domination turque déjà fortement ébranlée, fut vivement critiqué en France.

La convention supplémentaire qui fut signée à Alger, par le représentant de l'Émir, ne fut pas ratifiée par celui-ci. Aux termes de cette convention la France conservait le droit de passage sur la route qui conduisait d'Arzew à Mostaganem ; elle pouvait à ses frais, entretenir et réparer cette route à l'E. de la Macta, mais sans préjudice des droits de l'Émir sur le pays.

Pendant ce temps, Abd-el-Kader se créait des postes de refuge à Saïda, Tafaraoua, et Takdemt dans la province d'Oran. Les déserteurs de la Légion étrangère lui fournirent le noyau d'une armée qu'il recruta, organisa et équipa à l'européenne.

D'un autre côté, le fanatisme des Chefs Arabes ayant été réchauffé, les marabouts se mirent à prêcher la guerre sainte, et au mois de novembre 1839, jugeant l'heure venue, Abd-el-Kader rompit les traités.

Les marchés devinrent déserts ; le commerce fut interrompu ; des partis hostiles se montrèrent dans les environs de Mostaganem ; Mazagran était menacé.

Le général Guéhéneuc, qui commandait la province d'Oran arriva avec quelques renforts.

Les ruines de Mazagran servaient alors de refuge à une centaine de familles de Haddor. Beaucoup d'entre elles, cédant aux menaces de l'Émir, prirent la fuite ; les autres implorèrent l'appui de la France.

Le général Guéhéneuc se détermina à établir un poste français sur la partie supérieure de l'enceinte de l'ancienne ville florissante de Mazagran. Il ne pouvait d'ailleurs disposer que de 120 hommes pour la défense de cette position.

Le 13 décembre, l'enceinte du fort étant à peine ébauchée, 3,000 Arabes environ, commandés par le Khalifa de l'Émir, El-Hadj Mustapha-ben-Tami, se présentèrent sur les crêtes des mamelons qui s'étendent entre Mostaganem et Mazagran.

Une colonne de 1,500 fantassins s'avance jusqu'au pied du mur d'enceinte. Les Douairs soutenus par une partie de la garnison résistent bravement à l'attaque.

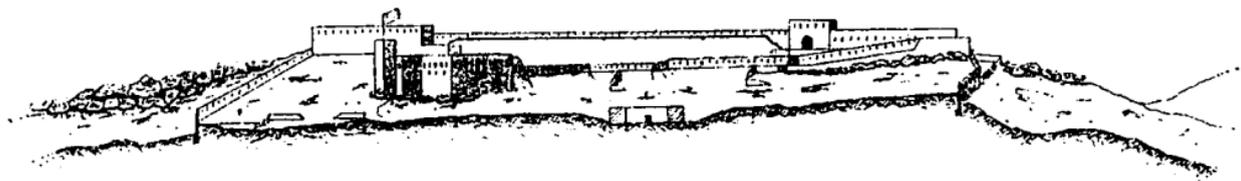
Pendant ce temps, la cavalerie ennemie s'était portée vers Mostaganem, afin d'en contenir la garnison.

La colonne Dubarrail venait d'opérer une sortie.

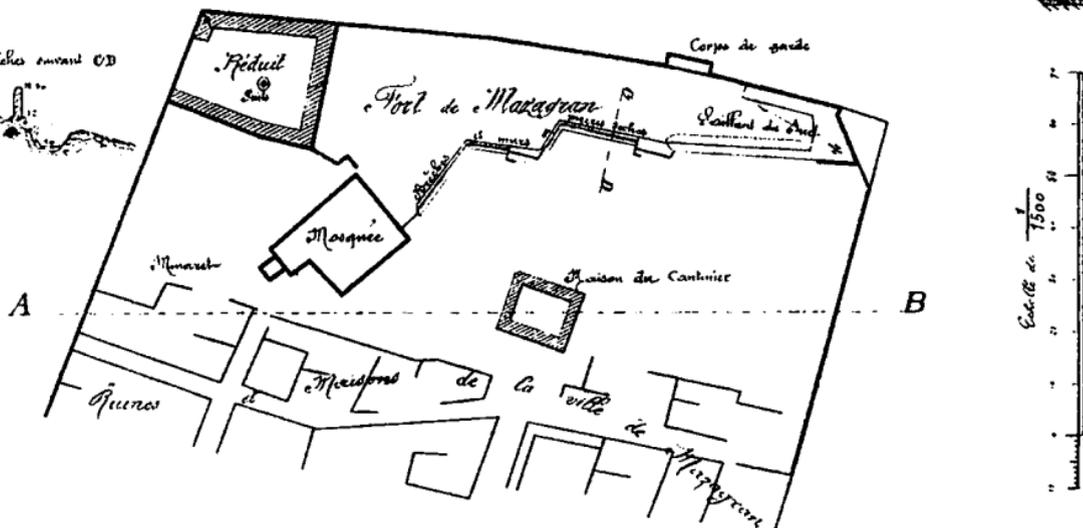
Un combat acharné s'engagea entre les cavaliers ennemis et la milice turque commandée par Hadji-Ahmed.

Les Turcs assaillis par des forces supérieures

Élevation et vue du Fort de Mexragran suivant AB



(Impe des créches suivant CD)



allaient être enveloppés. Le colonel Dubarrail chercha en vain à les dégager ; la plupart d'entre eux tombèrent en combattant ; 32 conduits par Hadji-Ahmed parviennent à traverser les légions de la cavalerie ennemie et se réfugient à Mazagran, dans une mesure abandonnée ; mais après avoir épuisé leurs munitions ils ne tardent pas à succomber jusqu'au dernier.

Renonçant pour le moment à s'emparer de Mazagran, les troupes de l'Émir se retirèrent pour revenir en plus grand nombre.

Les Haddor épouvantés abandonnèrent Mazagran et vinrent se réfugier à Mostaganem.

Les projets d'une nouvelle attaque sur Mostaganem ayant été dévoilés par des déserteurs, la garnison de cette ville fut encore renforcée et on entreprit la construction de la redoute Desmichels, dont le blockhaus existe encore à l'état de ruines, pour assurer les communications entre Mostaganem et Mazagran.

Le 2 février 1840, les Arabes se montrèrent de nouveau ; ils défilèrent pendant cinq heures, par pelotons réguliers et se massèrent entre Mostaganem et Mazagran. La redoute Desmichels n'étant pas encore en état de défense fut abandonnée.

Le fort de Mazagran présentait un état défensif satisfaisant.

Le 3 février, dès le matin, les Arabes pénétrèrent sans résistance dans la ville abandonnée et se glissant de maison en maison, ils parvinrent jusque sous les murs du fort.

A 20^m du mur d'enceinte, se trouvait une maison isolée dans laquelle ils s'établirent. Cette position

était d'autant plus dangereuse pour les assiégés, qu'elle se trouvait en face des brèches.

Cette maison devait être démolie ; elle était occupée provisoirement par un cantinier qui, surpris par l'arrivée subite des Arabes, n'avait pas eu le temps de mettre à l'abri les vins et les liqueurs qu'il possédait en assez grande quantité.

Ce butin avait attiré dans cette maison de nombreux combattants et, parmi eux, des déserteurs de la Légion étrangère.

Ces derniers firent d'abondantes libations ; aussi le combat fut-il souvent interrompu par des propos facétieux, des saillies et des réparties joyeuses partant des deux camps et répondant souvent aux coups de fusil.

Le 3 février, les fantassins arabes, embusqués derrière des pans de mur ou des rochers, entretenaient un feu nourri contre les remparts. Ils démasquèrent même leurs deux pièces de canon.

La garnison de Mostaganem avait tenté une sortie ; mais la cavalerie arabe l'avait forcée à rentrer dans les murs de la place.

Le 4 février, la mousqueterie et la canonnade continuèrent contre le fort de Mazagran : divers assauts furent tentés contre les brèches.

Dans la soirée de nouveaux contingents furent aperçus de Mostaganem et estimés à 7,000 cavaliers environ.

Le 5 février, le feu contre Mazagran se ralentit. Les Arabes pensaient-ils affamer les assiégés ou espéraient-ils attirer en rase campagne la garnison de Mostaganem ?

Le Conseil de défense de Mostaganem s'assembla et agita la question de savoir s'il convenait de faire une trouée jusqu'à Mazagran pour en ramener les défenseurs.

Il fut reconnu que le poste était approvisionné en vivres, en eau et en munitions pour lui permettre de résister pendant 15 jours au moins, et que l'expérience prouvait qu'un rassemblement considérable d'Arabes ne pouvait guère subsister sur un même point au-delà de cinq jours.

Et pour ces motifs, il fut décidé qu'une trouée n'était pas nécessaire.

Néanmoins, le colonel Dubarrail jugea utile d'opérer une diversion en faveur de Mazagran.

Toute la garnison et tous les habitants européens valides prirent les armes. Ils étaient au nombre de 800. Les Indigènes, Turcs ou Douairs étaient terrifiés; ils ne voulurent pas marcher. Les notables vinrent même supplier le colonel de ne pas les abandonner: « Vous trouverez devant vous, s'écriaient-ils tous les Arabes de la contrée et vous périrez avec tous vos soldats! »

Le colonel Dubarrail les rassura en leur disant de rester à l'abri derrière les remparts défendus par l'artillerie.

La ligne de Français s'étendit sur un kilomètre environ, appuyée sur sa droite à la redoute de la marine et sur sa gauche à une maison crénelée de Ichdida (Beymout).

La cavalerie arabe s'avança en deux fortes colonnes par les deux routes de Mazagran.

L'action s'engagea et fut soutenue jusqu'à la nuit avec la plus grande opiniâtreté de part et d'autre.

Le colonel Dubarrail ayant fait sonner la retraite, les masses de cavaliers arabes se concentrèrent et chargèrent en désespérés pour entourer et écraser cette poignée de braves qui venaient de quitter leurs positions.

La droite de la colonne acculée contre la redoute de la marine, cherche un refuge dans les fossés.

Le centre a formé le carré et, la baïonnette au canon, reçoit le choc avec intrépidité et sans se laisser entamer.

La gauche, soutenue par deux pièces de campagne tirant à mitraille, contient la charge des cavaliers ennemis par une fusillade des plus nourries.

Pendant ce temps, les 22 pièces de position braquées sur les remparts de la place foudroyaient les Arabes et leurs coursiers.

L'ennemi employa toute la nuit à ramasser et à emporter ses morts.

Le lendemain, 6 février, le feu avait cessé partout, et l'on n'apercevait plus que quelques rares cavaliers sur les crêtes des collines. Tout faisait présumer que l'ennemi s'était retiré. Tout à coup la fusillade reprend du côté de Mazagran. Mustapha-ben-Tami avait voulu tenter un dernier effort; il avait dirigé son infanterie contre le saillant S.-E.

Cette colonne arriva à couvert et dans le plus grand silence jusqu'au pied de la muraille.

La sentinelle ne s'aperçut de la présence de l'ennemi qu'en voyant une main d'homme s'agiter

pour arracher les sacs à terre qui couronnaient le parapet. L'alarme est donnée, toute la garnison accourt et repousse les Arabes par une grêle de balles, de pierres et de grenades.

Après ce dernier échec, les Arabes se retirèrent vers la plaine de l'Habra. A midi tout le plateau était libre et la garnison de Mostaganem allait serrer la main aux défenseurs de Mazagan qui ne comptaient que dix-sept blessés ; un seul avait été tué.

Cet épisode, l'un des plus brillants de la guerre d'Afrique, termine l'histoire militaire de Mostaganem. Aucune tentative sérieuse ne fut plus dirigée par les Arabes contre cette place.

A partir de cette époque, Mostaganem, devenue une place militaire importante, se développa rapidement au point de vue commercial et agricole. Elle devint le marché le plus important de la région. Sa population ne tarda pas à atteindre le chiffre de 12,000 habitants.

La colonisation se développa aussi rapidement autour d'elle, dans un rayon de 40 kilomètres.

Actuellement, Mostaganem compte une population agglomérée de près de 14,000 habitants ; sa banlieue est très peuplée et garnie de nombreuses villas et de fermes importantes. L'activité y est grande, l'aisance est générale. Cette prospérité relative doit être attribuée à l'ensemble remarquable de conditions des plus favorables : à l'abondance des eaux, à la richesse du sol, à la facilité des voies de communication avec les campagnes environnantes et à la salubrité proverbiale de son climat.

La ville proprement dite de Mostaganem présente l'aspect de l'une de nos plus coquettes petites villes de France. Les constructions y sont généralement régulières, celles qui entourent la place principale sont garnies d'arcades. Les plantations abondent de toutes parts dans un rayon de 5 à 6 kilomètres.

En communication facile avec Oran, Perrégaux et Relizane, Mostaganem ne manque, plus pour voir sa prospérité répondre à celle des campagnes environnantes, que d'un port, sa jetée n'étant encore qu'un modeste embarcadère.

En dehors des richesses agricoles, des cultures maraîchères, Mostaganem se distingue par ses minoteries alimentées par le cours d'eau de l'Aïn-Sefra qui traverse la ville dans toute sa longueur ses farines de blé tendre ont acquit une réputation bien méritée. Sa race de chevaux est connue de toute l'Algérie.

Comme la plupart des villes du littoral, Mostaganem est devenue un centre important de productions viticoles. Les plantations de vigne y ont réussi dans des conditions exceptionnelles. La nature du sol argilo-calcaire, mêlé de silice à la surface, les expositions variées dues aux accidents de terrains qui avoisinent la ville convenaient admirablement à la création de vignobles. Les résultats ont dépassé toutes les espérances. Certains vins de la région ont déjà acquis de la renommée. Les crûs du Nadour, d'Aïn-bou-Dinar et du haut Dahra sont dignes de figurer sur les meilleures tables.

Les magnifiques plantations d'oliviers d'Aïn-Tédelès,

de Pont-du-Chélif; les orangeries de la vallée des Jardins, de la plaine de Mazagran; les immenses champs de figuiers, de grenadiers et de jujubiers qui entourent la ville, complètent l'encadrement de verdure qui orne la banlieue de Mostaganem.

Le chemin de fer qui reliera dans quelques jours Mostaganem à Relizane et à Tiaret, et qui lui rendra la majeure partie des produits de la région du Sersou et des Hauts-Plateaux, que lui avait enlevée momentanément la grande ligne d'Alger à Oran, donnera un nouvel essort au grand marché quotidien de Mostaganem.

La création de son port-abri est subordonnée à une combinaison financière adoptée par la Chambre des Députés et soumise au vote du Sénat.

Un emploi judicieux de trois à quatre millions permettra en quelques années de donner à toute la région orientale du département d'Oran un débouché de ses produits vers la métropole et accroîtra sensiblement les revenus de cette riche contrée.





CHAPITRE II

L'ARRONDISSEMENT DE MOSTAGANEM

PAR

M. BLOCH, CONSEILLER GÉNÉRAL

APRÈS avoir quitté Mostaganem dans la direction de Relizane, et en suivant la route nationale d'Oran à Alger, on trouve d'abord :

Aboukir, joli village, prospère, bien arrosé, près duquel sont des bancs de sable dans lesquels on a découvert des ossements d'homme antédiluvien. M. le Maire d'Aboukir pourrait indiquer l'emplacement de ce gisement intéressant, reconnu depuis un an à peu près.

Blad-Touaria n'est pas sur la route nationale; mais les voitures publiques font un détour pour desservir cet autre charmant village.

Sirat, centre de colonisation, encore peu développé, mais que l'administration se propose d'agrandir.

Bouguirat, riche bourgade, relai de poste, marché important.

L'Hillil, chef-lieu d'une commune de plein exercice et d'une commune mixte (celle-ci compte plus de 40,000 indigènes), localité agréable et prospère, sur les bords de la Mina, station de chemin de fer. A partir de l'Hillil, on peut prendre le chemin de fer ou continuer par les voitures publiques sur Relizane.

Relizane, petite ville de 4 à 5,000 habitants, dont 2,500 Européens, sur les ruines d'une ancienne cité romaine, dans un pays autrefois ravagé par la fièvre, aujourd'hui presque assaini. Le territoire est arrosé au moyen d'un barrage sur la Mina et très fertile. Pendant la guerre de la Sécession, Relizane était devenu un centre important de culture du coton. Cette branche agricole a été délaissée depuis que les arrivages des États-Unis ont recommencé ; mais elle a contribué beaucoup à enrichir les habitants. Le seul inconvénient de Relizane est de n'avoir d'eau potable, que celle généralement trouble de la Mina.

De là, pour se rendre à Tiaret, on prend une route de grande communication qui passe d'abord par :

Zemmorah, jolie bourgade, au pied d'une hauteur que signale de loin un monument en forme de tour, élevé à la mémoire du général Mustapha ben Ismaël,

l'un des chefs indigènes qui soutinrent fidèlement notre cause dans les guerres contre Abd-el-Kader, Zemmorah possède un réduit fortifié (*bordj*), avec une garnison formée d'une compagnie de tirailleurs algériens.

Mendez, centre encore peu important, malgré les efforts de l'administration, qui voudrait donner quelque prospérité à ce village, la seule étape de population Européenne entre Zemmorah et Tiaret.

La Rahoubia, située comme Mendez sur la petite rivière de Menesfa, n'est qu'un caravansérail. Il est vrai que ce caravansérail contient une station de remonte des plus intéressantes, il suffit pendant les mois d'été d'entrer dans la cour de l'établissement pour voir, dans les stales ouvertes, une quinzaine d'étalons représentant autant de magnifiques échantillons de la plus pure race barbe. Le caravansérail, fortifié en manière de bordj, fut pris par les indigènes au moment de la grande insurrection des Flittas, et les Européens qui s'y trouvaient furent massacrés. Leurs restes reposent dans un petit cimetière qu'on voit à gauche de la route, à une centaine de mètres environ de la Rahouhia.

Après avoir passé la chaîne de collines qui sépare la vallée de la Menesfa de celle de la Djidiouia on arrive à :

Temda, autre caravansérail, sans intérêt ; mais avant de descendre les collines dont nous venons de

parler, on a une jolie vue sur la plaine mamelonnée qui s'étend jusqu'aux montagnes de Guertoufa.

Après Temda on rencontre le village de *Guertoufa*, dans un site pittoresque, au bas des montagnes du même nom. A deux ou trois cents mètres de là, se remarque à droite, un énorme bloc tombé des parois rocheuses et qui a été utilisé jadis comme dolmen. Après avoir dépassé une coupure naturelle dans la montagne, on découvre la jolie ville de :

Tiaret, composée d'une forteresse (vieille ville), et d'une ville basse, extrêmement commerçante. A Tiaret se concentre un énorme trafic de moutons et de laines qui arrivent des Hauts-Plateaux (région d'Aflou). La mosquée de Tiaret est intéressante à visiter. La ville renferme en outre un Bureau arabe installé dans un bâtiment très-coquet de style mauresque.

La route que nous venons de suivre de Mostaganem à Tiaret nous a obligés de négliger à droite et près de la première de ces deux villes :

Mazagran, beau village, dominé par une colonne nouvellement réédifiée, et rappelant la défense admirable d'une compagnie de *Zéphirs* commandés par le capitaine Lelièvre, contre plusieurs milliers d'Arabes faisant partie de l'armée d'Abd-el-Kader.

Puis *Rivoli*, centre agricole prospère qui, avec ses 1,500 habitants, produit dès maintenant environ 18,000 hectolitres de vin par an.

Noisy-les-Bains, relai de poste qui doit son nom à une source d'eau légèrement sulfureuse, mais

surtout chlorurée-sodique. Cette source fera la richesse de la localité quand un capitaliste voudra y faire les installations nécessaires.

Il faut aussi dire un mot de *Kalaá*.

C'est une très intéressante ville arabe, célèbre par les tapis dont elle a la spécialité, et dont quelques uns sont de toute beauté. Le site est pittoresque et les eaux abondantes tombent en agréables cascades.

Nous revenons à Tiaret. On peut de cette ville regagner le littoral par une route nouvelle, en passant par Ammi-Moussa et le Dahra, ce qui permet de parcourir la partie de l'arrondissement non encore vue.

Pas de route carrossable jusqu'à Ammi-Moussa ; on traverse des champs, des rochers par des sentiers parfois très difficiles jusqu'à :

Sidi-Ali, marabout et station de montagne, avec de grands arbres. Il est de tradition de prendre sous les ombrages, un temps de repos. La course de Tiaret à Ammi-Moussa est en effet de 60 kilomètres environ et, à moins de coucher à Sidi-Ali, ce qui est possible à la rigueur, il faut bien couper l'étape d'une forte halte.

De Sidi-Ali à Ammi-Moussa on passe à gué cinq ou six fois le Riou. Le pays est agréable et fertile. A droite, dans le lointain, s'étendent de vastes forêts. On finit par traverser une dernière fois le Riou et on voit, sur une éminence qui domine le cours de ce fleuve, le bordj de :

Ammi-Moussa. Ce bordj est presque une forteresse. Il est occupé par une compagnie de tirailleurs algé-

riens. La localité est assez grande et sert de chef-lieu à une commune mixte comprenant plus de 50,000 indigènes. C'est peut-être le point le plus chaud, en été, de tout l'arrondissement. On y voit une mosquée, de très-joli effet. Là on retrouve la route carrossable et le service des voitures publiques d'Ammi Moussa. On se dirige sur Inkermann par :

El-Alef, petit centre de colonisation à peu près sans habitants. Les terres sont fertiles, mais la fièvre a décimé la population. L'école même a été supprimée. Il est, paraît-il, dans les projets de l'autorité administrative de déplacer l'assiette du hameau et de la porter sur un coteau où l'air est plus salubre. De là, on a encore 11 kilomètres jusqu'à :

Inkermann, gros bourg avec un véritable Hôtel-de-Ville, quelques belles rues, et des arbres partout. Le climat est aride en été, mais plus sain qu'on ne pourrait le supposer. Près du cimetière on a trouvé des tombes romaines.

On traverse le chemin de fer d'Alger à Oran ; on passe le Chelif sur un pont de fer, et, par une côte interminable, on arrive dans la région montagneuse appelée le Dahra. La première localité européenne qu'on y rencontre est le bourg de :

Renault, essentiellement agricole et très prospère. L'élevage du bétail et la production d'un vin déjà renommé font la richesse des habitants ; la population en partie alsacienne est paisible et laborieuse ;

l'aspect du paysage rappelle celui du centre de la France. Près de Renault (à 6 kilomètres), est la ville arabe de :

Mazouna, très ancienne, et s'élevant des deux côtés d'un ravin extrêmement pittoresque.

De Renault, une route très accidentée, dont 6 kilomètres ne sont pas encore carrossables, conduit à *Cassaigne* (56 kilomètres). A mi-chemin, et à 7 kilomètres sur la droite, se trouve *Neckmaria*, petite localité arabe près de laquelle sont les fameuses grottes où le général Pélissier fit enfermer un parti d'Arabes qui ne voulaient pas se rendre.

A *Cassaigne*, on se retrouve en pleine civilisation : rien de coquet comme cette bourgade partout plantée d'arbres, où toutes les habitations ont un air neuf et riant. Cassaigne est, comme Renault, un des centres créés après 1870 pour établir des familles Alsaciennes et Lorraines. Il est le chef-lieu d'une commune mixte.

A partir de là, la route est à peu près parallèle au littoral et traverse d'abord :

Bosquet, autre village de même origine, très prospère, tout entouré de vignes magnifiques.

Puis *Ouillis*, hameau charmant, auprès d'un ravin sur lequel donnent des grottes très intéressantes, où la vigne réussit de même à merveille.

La route descend ensuite par une longue rampe sinueuse dans la vallée du Chéelif. On traverse ce fleuve à quelques kilomètres de son embouchure,

sur un pont en pierre et près d'un village auquel sa position a fait donner le nom de Pont-du-Chéelif. Puis, on remonte l'autre versant et on arrive à :

Aïn-Tédelès, localité très florissante, avec beaucoup de verdure ; ses jolies rues rayonnent autour d'une place des plus agréables. Aïn-Tédelès est une station sur la voie ferrée de Tiaret à Mostaganem.

Si on continue à suivre la route, on traverse encore les villages de *Tounin* et *Pélissier* et on se trouve à Mostaganem.



L'ARRONDISSEMENT DE SIDI-BEL-ABBES

PAR

LE DOCTEUR E. FABRIÈS



L'ARRONDISSEMENT DE SIDI-BEL-ABBÈS

L y a quarante ans, c'est-à-dire hier, la plaine qu'arrose la Mekerra était une série ininterrompue de marais et de coteaux arides. Pour unique végétation, elle n'avait que des broussailles et des palmiers nains, et pour uniques habitants, quelques Arabes nomades qui changeaient leur campement suivant la saison ou les besoins de leurs troupeaux. Pas une maison, pas un village ne rompaient la monotonie de la plaine insalubre à peine piquée de loin en loin par quelques marabouts.

Aujourd'hui, les broussailles et les palmiers ont disparu, des voies ferrées sillonnent le pays et à la place du marais pestilentiel, s'élève une ville de plus de 20 mille habitants. La civilisation s'est emparée du sol et a fait sortir à chaque pas des villages nombreux et prospères dont l'avenir est assuré.

Bel-Abbès est la seule ville de l'Algérie créée de toutes pièces ; elle n'a pas de passé, sa naissance est d'hier. Mais sa situation géographique est telle, que ses premiers fondateurs ont été frappés des résultats que l'on pouvait en obtenir. Leur espoir n'a pas été trompé, et Bel-Abbès promet de devenir le centre plus important de l'intérieur.

Un des colons de la première heure, M. Léon Bastide a écrit l'histoire de notre ville, et, dans un livre remarquable par la précision des détails, la hauteur des vues et les sentiments qui y sont exprimés, il a montré ce qu'on a pu créer avec une volonté ferme, doublée par un labeur constant et une ferme confiance dans l'avenir.

Description. — L'arrondissement de Bel-Abbès est formé essentiellement par la vaste plaine arrosée par la Mekerra, depuis sa source jusqu'à son entrée dans le territoire de Saint-Denis-du-Sig, et par les affluents de cette rivière. Large de 100 kilomètres à sa partie centrale, il a une longueur de 120 kilomètres environ, et sur toute cette longueur sont échelonnés de beaux villages propres et verdoyants qui ne vivent que par l'agriculture.

Bel-Abbès est placée au centre de la vallée de la Mekerra, à peu près à égale distance d'Oran, de Tlemcen et de Mascara : sa latitude est de $55^{\circ} 14'$; sa longitude de $2^{\circ}, 58' O$.

Un réseau ferré la réunit à Oran d'un côté, à Tlemcen d'un autre, et aux Hauts-Plateaux d'une autre part. De nombreuses routes nationales ou départe-

mentales la mettent en relation avec tous les centres, et permettent un accès facile à tous les produits qui s'écoulent naturellement vers le port d'Oran.

La ville, proprement dite, est entourée d'un mur bastionné ; elle a la forme d'un rectangle, et mesure 800 mètres sur un de ses côtés et 400 sur l'autre. Les rues sont tirées au cordeau, larges et bien aérées. De nombreuses places et des squares permettent à l'air de circuler librement. De nombreuses et splendides plantations en font un véritable bouquet de verdure.

Mais la ville était trop à l'étroit ; aussi de nombreux faubourgs se sont-ils créés spontanément et ont agrandi dans de grandes proportions l'étendue de la ville. Aujourd'hui, la population suburbaine est plus nombreuse que celle qui est renfermée dans les murs.

Ces faubourgs entourés de jardins, complantés de beaux arbres, donnent à la région un air de fête. Le voyageur qui arrive pour la première fois est tout surpris en voyant cette immense oasis de verdure, que la blancheur des maisons fait paraître encore plus fraîche : sa surprise est encore plus grande lorsqu'il apprend que, à la place de ces maisons et de ces arbres, il n'y avait qu'un marais infect dont les exhalaisons étaient souvent mortelles.

La population de Bel-Abbès s'élève à 22,000 habitants, presque tous de nationalité européenne. Les juifs y sont peu nombreux, relativement aux autres localités de l'Algérie. Quant à l'élément indigène proprement dit, il est presque nul.

Comme à Oran, c'est la population espagnole qui domine, et ces deux éléments français et espagnol s'y accroissent dans de notables proportions :

Cet accroissement tient à deux causes principales : à l'excellence du climat d'abord, et au bien-être général ensuite. Le climat de Bel-Abbès est en effet très-sain ; il peut-être classé parmi les climats continentaux, c'est-à-dire parmi ceux sur lesquels l'action de la mer ne fait pas sentir son influence. Les variations de la température y sont brusques ; les différences entre les minima et les maxima considérables. Mais l'atmosphère y est très-sèche. Pendant l'hiver le thermomètre tombe souvent à 4 ou 5° au-dessous de zéro ; cette baisse n'est que de quelques instants, une heure au plus. Dans le courant de la journée le soleil réchauffe l'air qui est pur et vivifiant.

Pendant l'été les mêmes phénomènes se produisent en sens inverse, et, si au milieu de la journée, la colonne de mercure monte à 34 ou 35°, le soir elle tombe à 16 et à 18°. Aussi les soirées ont-elles un charme exquis qui est surtout goûté par les personnes que la chaleur torpide du littoral a énervées. La sécheresse de l'air, en augmentant la perspiration cutanée, ne laisse pas le temps à cette dernière de couvrir la peau de sueur, l'évaporation se faisant facilement.

Ces qualités de l'atmosphère de Bel-Abbès exercent une influence considérable sur la santé générale et sont la principale cause de la salubrité du pays.

L'altitude de Bel-Abbès est de 500^m environ, c'est-à-dire qu'elle est intermédiaire entre le littoral et les

Hauts-Plateaux dont la hauteur moyenne est de 1,000^m. Aussi cette région ne connaît-elle ni la température chaude et humide du littoral, ni les pénibles variations thermiques des plaines du Sud.

La meilleure preuve de l'excellence d'un climat s'exprime par l'excédent des naissances sur les décès.

Toutefois, dans ces statistiques, on doit tenir compte de divers facteurs qui peuvent modifier les résultats, lesquels facteurs sont indépendants de la localité. Or, dans le cas actuel, nous ferons certaines remarques dont l'importance est notoire. Nous donnons ci-dessous la statistique des naissances et des décès depuis 1877, c'est-à-dire pendant une période de dix années.

| Années | Naissances | Décès |
|---------------|------------|-------|
| 1877. | 615 | 422 |
| 1878. | 586 | 416 |
| 1879. | 639 | 531 |
| 1880. | 690 | 649 |
| 1881. | 727 | 638 |
| 1882. | 708 | 724 |
| 1883. | 775 | 753 |
| 1884. | 869 | 909 |
| 1885. | 840 | 730 |
| 1886. | 826 | 750 |
| 1887. | 724 | 574 |

(jusqu'au 27 novembre).

L'examen de ce tableau démontre que le nombre des naissances est toujours croissant, et que les

décès sont inférieurs aux naissances, sauf en 1882 et en 1884. Or, en 1882, le chiffre des décès a été augmenté par suite des événements qui se sont passés dans le Sud Oranais, et en 1884 par une épidémie cholérique.

En dehors de la population sédentaire qui compose la ville de Bel-Abbès, existe une population flottante, constituée par l'armée et par les ouvriers qui viennent travailler soit aux défrichements, soit à l'industrie de l'alfa. Cette population composée de célibataires, soumise à des privations excessives ne stationne que quelques mois dans l'année : elle donne des décès, mais point de naissances. Et c'est elle qui augmente singulièrement l'obituaire de la ville. Sans son apport à la colonne des décès l'excédant des naissances serait bien plus considérable.

La fièvre palustre, autrefois le plus redoutable fléau du pays est aujourd'hui rare dans la ville. En dehors des grandes épidémies qui ont sévi sur cette région comme sur les autres, les affections dominantes sont toutes saisonnières.

Les considérations que nous venons d'exposer sont d'une haute importance, parce qu'elles prouvent combien l'acclimatement des Européens se fait facilement, non seulement au point de vue de l'individu, mais encore à celui de la race. Elles donnent pleinement raison à M. de Quatrefages défendant presque seul contre toutes les autorités scientifiques de l'époque la possibilité de l'acclimatement des Européens en Algérie.

Orographie. — L'arrondissement de Bel-Abbès est circonscrit par une ceinture de montagnes dont les deux centres sont les montagnes de Daya, au Sud, et celles du Thessalah, au N.-O. De ces deux points se détachent des contreforts dont les branches entourent l'arrondissement et forment sa limite géographique.

Le massif de Daya est de beaucoup le plus important; aussi bien par son altitude générale, que par la puissance de ses assises. Il soutient en effet les Hauts-Plateaux dont il forme la limite septentrionale. L'altitude de ses plus hauts sommets varie entre 1,378^m (Djebel Merrakoum), et 1,440^m (Djebel Ouazen). Entre cette ligne de hauteurs et la plaine de Bel-Abbès, l'élévation des sommets va en diminuant et n'atteint plus qu'une hauteur générale de 800 à 1,000^m.

Le massif du Thessalah est moins important que le précédent; le pic le plus élevé est celui du Thessalah proprement dit qui a 1,063 mètres; l'altitude des autres ne dépasse pas 900^m.

La chaîne du Thessalah et ses contreforts séparent le plateau de Bel-Abbès des plaines littorales, ne présentant que quelques cols qui servent de voies de communication pour aller de l'intérieur à la mer.

Le massif du Thessalah est, généralement nu, mais recouvert de fortes assises de terre végétale qui font de ce pays un des plus riches au point de vue de la culture des céréales. Le massif de Daya est, au contraire, couvert d'essences forestières, d'arbres de haute futaie, qui donnent à toute la région un aspect

agreste contrastant avec la nudité aride et sèche des montagnes plus rapprochées de la mer.

Entre les deux chaînes principales dont nous venons de parler, se trouvent quelques lignes de hauteurs, courant presque parallèlement aux premières, et qui forment autant de bassins secondaires. Le massif de Ténira qui sépare le bassin de Bel-Abbès de celui du Télagh mérite seul une mention spéciale.

Hydrographie. — L'arrondissement de Bel-Abbès n'a, à proprement parler, qu'un seul cours d'eau, la Mekerra. Cette rivière prend sa source à Raz-el-Mâ, au pied des montagnes de Daya, et va se jeter dans la Méditerranée, à la Macta, entre Arzew et Mostaganem. Son cours est de 240 kilomètres environ.

Bien modeste dans ses allures et dans son débit, cette rivière est cependant une source de richesses, autant par la force motrice qu'elle donne, que par les irrigations auxquelles elle sert. Aussi ses eaux sont-elles mesurées de manière à rendre un avare jaloux. Elles servent à irriguer une certaine zone située sur les deux rives, zone dont les dimensions se resserrent ou s'étendent suivant le volume que la rivière roule dans son lit aux diverses hauteurs.

Le cours de la Mekerra est des plus singuliers : suivant la nature du sol, les eaux disparaissent pour reparaître à une certaine distance, laissant ainsi, par intervalles, un lit desséché succédant à un courant plus ou moins vif. En été, le volume des eaux est très-réduit. En hiver au contraire, et surtout au printemps, les crues sont fréquentes et subites. Il

est regrettable qu'un vaste réservoir n'ait pas été construit en amont pour permettre l'emmagasinement de ses eaux qui, roulant à l'état d'eaux sauvages, détruisent au lieu de fertiliser.

La Mekerra traverse les centres de Magenta, Slissen, Chanzy, Tabia, Boukanéfis, Sidi-Khaled, Sidi-Lhassen, Bel-Abbès, Muley-Abd-el-Kader, Sidi-Brahim, les Trembles et Zéliffa.

Ses affluents sont, pour la plupart des ravins desséchés en été, donnant seulement de l'eau pendant l'hiver, lorsque quelque orage est venu fondre sur la région.

Les indigènes ont donné des noms à tous ces ravins et les appellent des rivières ; pas un ne mérite cette appellation, si on admet que pour constituer une rivière il faut de l'eau.

Géologie — Les parties les plus élevées des massifs montagneux de Daya et du Thessalah présentent des points où les terrains primitifs sont mis à nu, mais d'une manière moins marquée que dans les massifs de l'extrême occident de la province d'Oran.

Les assises les plus puissantes sont formées par des calcaires tertiaires, dont les couches plus ou moins relevées, constituent essentiellement l'ossature de nos montagnes. Dans certains points, comme aux Ouled-Ali, ces calcaires ont subi l'action du feu et forment des couches feuilletées d'apparence schisteuse.

Ces terrains tertiaires sont recouverts d'alluvions anciennes, et, dans la plaine de Bel-Abbès, d'alluvions

récentes provenant de la Mekerra. L'épaisseur de ces dernières varie suivant les altitudes : elle est surtout considérable le long des rives de ce cours d'eau.

La *Faune* et la *Flore* de Bel-Abbès ne présentent rien de particulier, et ressemblent absolument à celles du littoral méditerranéen de la France. Parmi les animaux plus spéciaux à ce pays on rencontre la gazelle, le ouach, le chat sauvage, la gerboise.

Les forêts sont composées principalement de pins d'Alep, de chênes-verts, de genévriers, de thuyas, de thérébintes, d'oliviers.

La flore herbacée tient le milieu entre celle du littoral et celle des Hauts-Plateaux ; elle ne présente pas des sujets spécialement propres à ce pays. Nous aurons occasion de parler plus loin de l'alfa.

Climat. — Les considérations générales auxquelles nous nous sommes livrés au début de cet article, font déjà pressentir les qualités du climat de Bel-Abbès. La température moyenne de l'année est de 16°,28. Mais une température moyenne ne suffit pas pour caractériser un climat ; il faut, en outre, tenir grand compte des extrêmes températures. Or, ici, comme dans tous les points éloignés du littoral, ces extrêmes limites sont considérables. En hiver, le thermomètre descend parfois à 7° au dessous de zéro et monte quelquefois, en été, à 44°. Il est vrai de dire que ces chiffres extrêmes sont rarement atteints et que, d'autre part, la température qu'ils représentent ne dure que très-peu de temps.

Les minima ont lieu en janvier, et les maxima

dans la première quinzaine d'août. La colonne mercurielle atteint le point le plus bas le matin vers le lever du soleil, et le plus élevé vers deux heures du soir. D'une manière générale, on peut dire que les gelées se produisent par suite du rayonnement qui est parfois excessif. Cette intensité du rayonnement tient surtout à la transparence de l'atmosphère et suffit à elle seule pour déterminer un froid intense. Une heure après le lever du soleil, le mercure remonte au dessus de zéro, et le reste de la journée présente un charme incomparable, dû surtout à la douceur de la température et à la pureté du ciel.

La chaleur de l'été est très-forte ; mais ici, la chaleur agit beaucoup plus par ses qualités que par l'acuité de ses rayons. On supporte aisément une température de 38 à 40° à l'air libre, quand l'atmosphère est transparente et le ciel pur. L'évaporation cutanée se fait facilement et la peau est généralement sèche.

Au contraire, avec un ciel couvert, l'organisme est péniblement affecté, quoique la température extérieure atteigne à peine 30 ou 32°. Alors en effet, la différence entre les extrêmes tend à s'effacer, et la température à s'uniformiser. La fraîcheur des nuits ne vient pas réparer les pertes subies pendant le jour, et, l'évaporation cutanée ne se faisant qu'imparfaitement, laisse le corps couvert de sueur.

Il faut se hâter d'ajouter que ces journées chaudes et humides sont rares et sont l'apanage du mois d'août.

Les vents régnants de la contrée sont surtout

des vents d'O. passant par le N. et le S. ; le N.-O. est le plus fréquent ; après lui vient le S.-O. Les vents d'E. sont rares.

Le siroco souffle surtout en été. Tout le monde connaît son action énervante sur l'organisme ; sa sécheresse est extrême et, en été, les orages qu'il amène à sa suite ne produisent pas de pluie.

Pendant la période estivale, les vents étésiens soufflent avec assez de régularité ; ils viennent du N., en s'inclinant tantôt vers l'E., tantôt vers l'O. Les nuits sont calmes, d'une pureté parfaite et d'une fraîcheur qui contraste avec la chaleur de la journée.

La quantité moyenne de pluie qui tombe à Bel-Abbès est peu élevée ; elle oscille entre 330 et 380 millimètres. Dans certaines années le pluviomètre a accusé 640 millimètres ; mais ce sont des faits exceptionnels.

Les pluies d'été sont à peu près inconnues ; elles se répartissent entre les trois autres saisons, en donnant au printemps le maximum.

La neige fait son apparition pendant l'hiver à raison de 3 ou 4 jours chaque année ; elle est généralement peu abondante et disparaît en peu de temps, si ce n'est sur les sommets élevés où elle persiste cinq ou six jours consécutifs.

*Géographie Politique, Administration, Commerce
et Industrie.*

L'arrondissement de Bel-Abbès possède une superficie de 585,909 hectares sur lesquels 110,000 environ sont cultivés ; le reste est affecté à des communaux pour le pâturage, ou appartient à l'État et est soumis au régime forestier.

Les Européens cultivent près de 80,000 hectares ; les indigènes 30,000 environ. Les propriétés des Européens sont presque toutes défrichées.

Les céréales sont la principale production du pays ; nous donnerons plus loin les quantités exportées. Le nombre d'hectares emblavés en froment est de 45,000 environ ; l'orge et l'avoine se cultivent sur 20,000.

La plantation de la vigne fait de rapides progrès, et le nombre d'hectares ainsi complantés s'accroît annuellement dans de grandes proportions ; il est de 3,000 actuellement. Les chiffres que nous venons de donner se rapportent à la culture européenne. Les cultures faites par les indigènes portent exclusivement sur le blé et l'orge.

La population de l'arrondissement de Bel-Abbès est de 61,817 habitants dont 37,832 Indigènes et

24,000 Européens. Parmi les Indigènes sont compris un certain nombre de Juifs algériens ou marocains qui habitent presque exclusivement les centres.

Les Espagnols sont fort nombreux et forment la majorité de la population européenne de l'arrondissement. Ils sont presque tous originaires des provinces de Murcie, Almería, Valence et Alicante. Ils sont pour la plupart propriétaires, et leur race prospère d'une manière remarquable grâce au bien-être que leur travail leur procure.

Dans les communes de plein exercice, les Arabes font partie de ces communes ; dans les autres points, ils relèvent des administrateurs civils, au même titre que les Européens qui composent les communes mixtes.

Les Arabes voisins des villes et des fermes européennes sont de précieux auxiliaires ; ils sont employés aux travaux de l'agriculture qu'ils exécutent du reste assez bien. Ceux au contraire qui vivent loin des centres ont conservé leurs anciennes coutumes et ne servent en rien la colonisation et le progrès.

L'arrondissement de Bel-Abbès est composé des communes suivantes : Bel-Abbès, Sidi-L'Hassen, Chanzy, Aïn-Sefra, Aïn-Trid, Sidi-Brahim, Les Trembles, Mercier-Lacombe et des communes mixtes de Boukanéfis, de Mekerra et de Télagh. Autrefois chef-lieu d'une subdivision militaire, il est aujourd'hui rattaché à Oran, au point de vue du commandement.

Comme dans toute l'Algérie, l'agriculture est ici la pierre angulaire de l'édifice social : c'est elle qui

fait vivre et enrichit ; c'est elle qui alimente presque exclusivement le commerce extérieur. Aussi, tous les efforts sont-ils tournés vers cette branche de l'industrie humaine qui y a atteint un essor rapide. La diffusion des connaissances, la mise en pratique de procédés culturaux meilleurs, la propagation des machines, tout cela existe dans l'arrondissement de Bel-Abbès. Les agriculteurs sont groupés autour du comice agricole dont M. Bastide est le président, et, on peut le dire, la vivante et intelligente personnification. C'est à lui, à son amour profond des choses de l'agriculture et de l'Algérie, à la pratique de sa belle maxime d'aller en avant par le travail et le progrès, que l'on doit une grande partie des progrès accomplis. Aussi peut-on dire de M. Bastide qu'il est la plus belle personnification de l'agriculture, et qu'il honore le pays qu'il habite.

Comme nous l'avons dit, les céréales forment la grande assise du système cultural. Les blés de Bel-Abbès sont renommés, et certaines qualités telles que les blés blancs sans barbe, appelés ici *tuzelles*, font prime sur les marchés. Les agriculteurs ont bien vite compris que leurs intérêts étaient attachés à la production de belles qualités et recherchent avec un soin jaloux les bonnes semences.

Les procédés culturaux se sont peu à peu modifiés ; la jachère préparée a fait place à l'ensemencement annuel, et aujourd'hui le colon ne sème que la moitié de son terrain afin de pouvoir donner à l'autre moitié les préparages nécessaires pour l'année suivante. Dans un pays comme celui-ci, où les pluies

d'été font défaut, où les cultures industrielles ne peuvent être effectuées que dans les zones irrigables, ce procédé de culture est le meilleur, parce qu'il rémunère largement et permet de ne pas appauvrir le sol.

Dans quelques années la vigne viendra apporter son contingent de bénéfiques ; les plantations se font dans une large mesure, qui permet d'espérer un bel avenir pour la viticulture Bel-Abbésienne.

A côté de l'agriculture nous devons placer l'industrie de l'alfa. Cette matière pousse spontanément sur les Hauts-Plateaux, et est l'objet d'une exploitation dont la source n'est pas près de tarir. Cette modeste graminée est, comme on le verra plus loin, la source d'un commerce important ; elle est employée pour les travaux de sparterie et surtout pour la fabrication du papier. Ce sont les Espagnols et les Indigènes qui se chargent de la cueillette, et c'est en Angleterre que va la presque totalité de la plante.

Nous donnons ici quelques renseignements relatifs au commerce total de Bel-Abbès, principalement en ce qui concerne les céréales et l'alfa. Ces chiffres nous ont été fournis gracieusement par la Compagnie de l'Ouest-Algérien.

Année 1882 :

| | | |
|----------------------------|---------|--------|
| Total du transit | 128,623 | tonnes |
| Alfa | 43,000 | id. |
| Céréales | 35,000 | id. |

Année 1883 :

| | | |
|----------------------------|---------|--------|
| Total du transit | 125,256 | tonnes |
| Alfa | 47,000 | id. |
| Céréales | 27,000 | id. |

Année 1884 :

| | | |
|----------------------------|---------|--------|
| Total du transit | 135,364 | tonnes |
| Alfa | 44,000 | id. |
| Céréales | 38,000 | id. |

Année 1885 :

| | | |
|----------------------------|---------|--------|
| Total du transit | 131,000 | tonnes |
| Alfa | 52,000 | id. |
| Céréales | 33,000 | id. |

Année 1886 :

| | | |
|----------------------------|---------|--------|
| Total du transit | 123,000 | tonnes |
| Alfa | 53,000 | id. |
| Céréales | 27,000 | id. |

Ces chiffres peuvent donner une idée générale du commerce de l'arrondissement de Bel-Abbès. Si on tient compte qu'ils correspondent à des années néfastes pour l'agriculture, et pendant lesquelles les rendements ont été réduits par suite des intempéries atmosphériques, on verra qu'il est permis d'envisager l'avenir avec confiance.

Au point de vue des voies de communication, l'arrondissement de Bel-Abbès est des mieux partagés. Une voie ferrée de 120 kilomètres le traverse dans

toute sa longueur, partant de Sainte-Barbe-du-Tlélat, point où il s'embranché sur la Compagnie P.-L.-M., jusqu'au terminus à Ras-el-Mâ, sur les Hauts-Plateaux. Une seconde voie déjà à moitié construite ira rejoindre Tlemcen et le Maroc.

Bel-Abbès est un des points de l'Algérie où l'initiative individuelle a pu prendre son essor, sans être gênée par la réglementation tracassière des bureaux. Aussi, la colonisation a-t-elle largement prospéré. Depuis 1872 plus de cinquante mille hectares ont été défrichés ; la ferme a remplacé la tente, et la charrue du colon la mauvaise araire de l'Indigène. De nombreux villages se sont construits, et des fermes isolées couvrent maintenant de vastes espaces, où il y a quinze ans n'existaient que des broussailles et des palmiers nains. Ce sera l'éternel honneur de la Banque de l'Algérie d'avoir permis un tel développement dans si peu de temps. Grâce aux capitaux qu'elle a diffusés dans le pays, la colonisation a reculé ses limites et atteindra bientôt le pied des Hauts-Plateaux, mettant ainsi en valeur d'immenses espaces jusqu'ici improductifs.



LE SUD ORANAIS

PAR

WAILLE MARIAL



LE SUD ORANAIS

HAUTS-PLATEAUX & SAHARA

La ligne d'Arzew à Aïn-Sefra

LA ligne de pénétration dont Aïn-Sefra (la source jaune), est le terminus provisoire met le littoral algérien en communication directe avec le bassin du Niger.

Cela peut paraître paradoxal au premier aspect : rien n'est plus exact cependant.

De la gare de Mekalis, point culminant des Hauts-Plateaux, dont la cote atteint 1,311^m — 419 kilomètres d'Arzew — le terrain s'abaisse graduellement en descendant vers le S.

A Aïn-Sefra (113 kilomètres de Mécheria et 465 d'Arzew), la cote tombe à 1,070^m : elle n'est plus que de 725^m à Figuig (Figuig est à environ 100 kilomètres d'Aïn-Sefra et à 565 d'Arzew).

L'alfa dont on ne soupçonnait pas la valeur, il y a trente ans, a fait la fortune de la province d'Oran.

Or, si à cette époque, on eût proposé de faire un chemin de fer à travers ce *pays de la soif*, on n'eût pas manqué de répondre, ainsi qu'on le fait aujourd'hui pour la prolongation de la ligne, qu'il n'y a aucun trafic à espérer dans le Sud, que ces régions sont dépourvues de richesses et de produits.

Quand on pense que les Algériens ont mis plus de trente ans à savoir que l'alfa était bon à quelque chose, il est permis d'espérer que le Sud, où l'on a découvert récemment de riches mines de cuivre, nous réserve d'autres surprises.

Il y a certainement autre chose que des plantes textiles dans l'immense région qui sépare l'Algérie du Niger. Au S. des Aregs, on a signalé des forêts de bois précieux peuplées par des légions d'éléphants. Plus loin le pays est couvert de troupeaux de bœufs. Le sol, très arrosé, peut produire tout ce que l'on voudra, depuis la canne à sucre jusqu'au caféier.

Mais, sans aller si loin, les régions seules du Touat et du Tafilala sont assez peuplées pour permettre au chemin de fer d'Arzew-Aïn-Sefra d'être prolongé jusqu'à Igli. Là, on pourra faire une pause avant de reprendre la marche sur le Niger.

LE KREIDER

Le premier centre que l'on rencontre sur les Hauts-Plateaux, c'est le Kreider, poste militaire situé au seuil du Chott El-Gharbi, à 267 kilomètres d'Arzew et à 1087^m d'altitude.

La redoute-vigie s'élève sur un mamelon de sable dépourvu de toute végétation. Au pied de la redoute, sur un sol crayeux aux aveuglants reflets, s'élève un petit village européen aux rues propres, plantées d'acacias triacanthos.

Cet étrange coin du désert où, il y a quelques années à peine, on ne voyait pas un brin de verdure, où toute végétation s'arrêtait, où l'alfa lui-même refusait de pousser est devenu, grâce aux efforts persévérants de l'armée, une verdoyante oasis pleine de promesses.

Cinq mille arbres d'essences variées y ont été plantés par le 2^e Bataillon d'Afrique.

Une source abondante qui allait, autrefois, se perdre inutilement dans le Chott, a été aménagée. Elle permet maintenant l'irrigation de magnifiques jardins péniblement conquis sur la craie et le tuf. On a calculé que les plantations du Kreider avaient nécessité deux millions de journées de travail.

Mais l'armée seule pouvait se payer un pareil luxe de main d'œuvre.

Les jardins suspendus de Babylone n'ont certainement pas exigé autant d'efforts.

Les jardins du Kreider suffisent à l'alimentation de la garnison. Un télégraphe optique relie le Kreider à Mécheria.

MARHOUM

Essai de colonisation sur les Hauts-Plateaux

Après avoir franchi les Chotts, la voie ferrée ne rencontre plus que des arrêts sans importance. A partir de Modzba, un embranchement se dirige sur Marhoum, à 1,117 mètres d'altitude et à 270 kilomètres du littoral. C'est le point central où la Compagnie Franco-Algérienne prend livraison des alfas que lui apportent, à l'époque de la cueillette, les alfatiers indigènes et espagnols.

On y a créé, il a quelques années, un centre de colonisation.

La situation était bien choisie, car Marhoum a de l'eau tant que l'on en veut, à 4 ou 5 mètres de profondeur.

De plus, les terres avoisinantes sont bonnes et susceptibles de culture, avantage que l'on rencontre assez rarement dans cette région.

Malgré l'abondance de l'eau et la qualité des terres, Marhoum n'a pu être peuplé.

Les quelques colons qui avaient sollicité des concessions et s'y étaient installés sont partis, abandonnant les maisons qu'ils avaient construites et les terres qu'ils avaient obtenues.

Il n'y a plus de colons à Marhoum.

En cherchant la cause de cet insuccès, voici ce que j'ai constaté.

Toute la région qui va du Bou-Rached, au seuil du bassin Nigérien, ne peut absolument être utilisée que comme terre de parcours. Je fais nécessairement exception des quelques points favorisés où il y a de l'eau, où l'on pourrait faire un peu de culture maraîchère et même essayer, bien que ce soit très aléatoire, d'autres plantations ; mais pris dans leur ensemble et envisagés au seul point de vue de la colonisation européenne, les Hauts-Plateaux doivent rester ce que la nature les a faits, c'est-à-dire un pays d'élevage.

Or, pour faire avec succès l'élève du mouton dans une pareille région, il faut de vastes espaces.

Les moindres concessions devraient y être au moins de 4 à 500 hectares, sans préjudice d'un communal très étendu.

Or qu'est-ce que l'on a fait ?

On a donné des concessions de 30 à 40 hectares comme si les Hauts-Plateaux étaient dans les mêmes conditions climatiques et agraires que le Tell.

Une première erreur a été commise ; elle n'est pas irréparable. L'idée de créer un centre à Marhoum était bonne ; on ne s'est trompé que sur sa destination.

J'ai l'intime conviction qu'un centre d'élevage peut réussir à Marhoum et faire la fortune de ceux qui voudront n'y faire que l'élevage du mouton. Cette contrée étant immense, aucun obstacle ne s'oppose à ce que les concessions soient portées à 4 ou 500 hectares.

On a dépensé trop d'argent à Marhoum, en recherches d'eau, en plantations d'arbres, en bâtiments communaux, pour que ce centre ne soit pas utilisé, comme il peut et doit l'être.

MÉCHERIA

Ce poste militaire situé au pied du Djebel Antar, à une altitude de 1,158 mètres et à 352 kilomètres d'Arzew, se compose d'une redoute dont l'utilité est contestée et d'un village sans avenir. La source à laquelle le colonel Colonieu a donné son nom et dont l'importance avait été exagérée — son débit n'est en effet que de 24,000 litres par 24 heures — a seule décidé la création de ce poste où l'on a stérilement englouti des millions.

Les critiques dont la source Colonieu a été l'objet, au début de l'occupation, étaient fondées. Un si faible débit justifiait mal le choix que l'on avait fait de Mécheria, comme point de concentration et de ravitaillement des troupes opérant dans le Sud.

Cependant, on doit constater, à la décharge du colonel Colonieu qu'il ne s'est trompé qu'à demi, sur les ressources aquifères de Mécheria.

Depuis que la redoute a été construite, on a fait de nouvelles recherches d'eau, et M. Arnould, des Ponts-et-Chaussées, a été assez heureux pour trouver une nouvelle nappe, à 800^m du village.

Cette source à laquelle s'alimente le village a un débit presque égal à celui de la source Colonieu. C'est donc un volume d'environ 48,000 litres dont Mécheria peut disposer quotidiennement. C'est plus qu'il n'en faut pour assurer l'alimentation des troupes.

Mais il y a mieux.

Les sondages exécutés par les Ponts-et-Chaussées, au pied du Djebel Antar, ont révélé la présence d'autres nappes souterraines dont les eaux pourraient être facilement amenées à Mécheria, si le besoin l'exigeait.

Ce n'est donc pas le manque d'eau qui frappe Mécheria d'impuissance et lui enlève tout espoir d'avenir; c'est l'absence de terre cultivable.

Les jolis jardins que l'on admire le long de la redoute, n'ont pu être créés par la garnison qu'au prix d'efforts extraordinaires.

Le sol où le tuf affleurerait a dû être défoncé à 2^m de profondeur. Ce n'est qu'à force de fumier que l'on a pu y faire pousser quelques légumes.

On eut évité bien des mécomptes en créant la redoute et le village à 15 kilomètres plus à l'E., à Touadjeur, où l'eau est aussi abondante qu'au Kreider et où les terres sont susceptibles de culture.

Aujourd'hui le mal est difficilement réparable.

La magnifique situation de Touadjeur mériterait cependant d'être utilisée.

A défaut de colons auxquels le Tell suffit — au moins pour le moment — et qui, d'ailleurs, n'ont que peu de goût pour la solitude et la vie pastorale des Hauts-Plateaux, pourquoi n'offrirait-on pas cette Thébaïde à quelque communauté de trappistes ou de chartreux ?

Un monastère serait mieux placé là qu'à Staouéli.

Les voyageurs qui ont traversé les Alpes pendant les tourmentes de neige savent combien les refuges tenus par les religieux du mont St-Bernard rendent de services : ils n'en rendraient pas moins dans le désert.

Pour garder les points d'eau et observer le pays, des monastères fortifiés, pouvant à l'occasion recevoir des troupes seraient infiniment plus économiques que le dispendieux entretien de gros effectifs permanents.

C'est une idée que j'émets en passant, sans avoir le moindre espoir qu'elle soit jamais mise en pratique.

AIN-SEFRA

Aïn-Sefra, est le premier Ksar que l'on rencontre en pénétrant dans le pays des dattes, le *blad Djerid* des Indigènes. Il est situé à 465 kilomètres d'Arzew,

à une altitude de 1,070^m, sur les premiers contreforts du versant saharien.

Edifié sur le sommet d'un coteau, au pied duquel coule l'Oued-Sefra (la rivière couleur de safran), ce Ksar, près duquel on a bâti une vaste redoute (1), est adossé à des collines de dunes parallèles et contiguës au Djebel Mekter dont elles forment le premier gradin.

Ces dunes, d'une étendue de 20 kilomètres de longueur, sur une hauteur de 60 à 100^m sont formées d'un sable presque impalpable que le moindre vent fait tourbillonner. Elles s'avançaient chaque année et n'étaient plus qu'à quelques mètres d'Aïn-Sefra qu'elles menaçaient d'engloutir, lorsque le capitaine Godron résolut de les arrêter et de les fixer. Il y a réussi, au moins en partie.

Voici comment :

Il a commencé par établir sur la crête des dunes des palissades avec des roseaux et des branchages.

A l'abri de ce rempart, il a fait déposer, sur la superficie de la dune, des couches de fumier afin d'empêcher l'action du vent sur le sable.

Puis, sur cette chape de fumier, il a semé de l'orge qui y poussant à merveille a consolidé le sol.

200 ou 300^m de dunes, celles qui touchent au Ksar et l'envahissaient sont actuellement fixées et transformées en vertes pelouses.

(1) On a peut-être commis une imprudence, en plaçant la redoute aussi près des dunes. Mais pour le moment elle répond à toutes les exigences de la défense.

Pour compléter l'œuvre du capitaine Godron, il faudra peut-être encore un siècle, vu l'immense étendue des dunes ; mais aujourd'hui, le problème est résolu.

Le pittoresque Ksar d'Aïn-Sefra est sauvé. Il méritera, dans l'avenir, de porter le nom de celui que l'a préservé d'un engloutissement certain.

Aïn-Sefra est le point terminus — au moins provisoirement — de la ligne d'Arzew.

Un centre européen où l'on ne voit à la vérité que des cantiniers et des *mercantis*, se dresse en face de la redoute sur la rive droite de la rivière.

Le climat d'Aïn-Sefra, comme celui de toute la région saharienne, est glacial la nuit et très chaud dans la journée. Tous les matins, pendant l'hiver, la rivière est recouverte d'une légère couche de glace.

Dans la même journée le thermomètre a des écarts de 30°.

Malgré cette température extrême, les troupes ont peu de malades. Pendant l'été, elles vont camper dans le Djebel Mékalis — 1,830^m d'altitude — où l'on a établi un sanitarium.

Il fait si frais au Djebel Mekalis pendant l'été, que vers la fin de septembre, les troupes sont obligées de redescendre. Le sanitarium n'est ouvert que pendant trois mois. Il est situé au milieu d'un paysage verdoyant, où les sources et le gibier abondent.

Dans l'avenir, les Européens, iront certainement passer l'été dans cette Suisse en miniature où le ciel a des limpidités que l'on chercherait en vain en Europe.

La population indigène d'Aïn-Sefra ainsi que celle des autres Ksours est malingre et anémiée.

Elle appartient, mais non sans mélange, à la race des Berbères zénatiens. Un historien arabe, Yaya-ben-Kaldoun rapporte, qu'à une date antérieure au XV^e siècle, de nombreux Ksouriens juifs ayant été convertis de force à l'Islam, se confondirent depuis avec le restant de la population. Dans quelques Ksours, les Indigènes parlent encore le tamazirt, dialecte berbère.

TIOUT

1,055^m d'altitude, 17 kilomètres d'Aïn-Sefra, 482 kilomètres d'Arzew. A partir d'Aïn-Sefra, les excursions ne peuvent plus se faire qu'à cheval.

Dans mes nombreux voyages, deux villes ne ressemblant en rien à celles que l'on voit d'habitude, m'ont laissé une impression indéfinissable : c'est Venise, émergeant des lagunes, et Biskra bâtie au milieu d'une forêt de palmiers.

Venise ainsi que Biskra sont visitées par les peintres et les touristes du monde entier ; elles méritent de l'être, l'une par le pittoresque de son art, l'autre par le pittoresque de sa nature.

Biskra, avec ses montagnes rosées par le soleil couchant, avec ses pelouses vertes, avec ses étroites ruelles où coulent de limpides ruisseaux, avec ses étranges maisons d'argile, m'avait particulièrement séduit. Je ne croyais pas qu'il fût possible de trouver quelque chose de plus enchanteur. Je m'étais trompé : je n'avais pas encore vu Tiout.

Cet étonnant Ksar du Sud Oranais, bien que très inférieur à Biskra comme superficie, comme population, comme nombre de palmiers, lui est de beaucoup supérieur comme aspect.

A Biskra, le sol est plat ; à Tiout il est accidenté : à Biskra la terre, les maisons ont une tonalité grise, à Tiout, elles sont colorées en rose.

Tout est rose à Tiout, le sable, les rochers, les maisons.

La rivière dans laquelle se mirent les palmiers et où l'on pêche d'excellents barbeaux, a également la chaude coloration du sol.

Lorsque le soleil dore toutes ces magnificences, c'est une féerie.

Et quelles variétés d'aspect ?

De quelque côté que l'on se dirige, le paysage offre une séduction nouvelle.

Jusqu'à présent, les peintres se plaisaient à dire que les paysages algériens manquaient de couleur, qu'ils ne donnaient que de beaux effets de lumière. Qu'ils aillent donc à Tiout : ils y trouveront les colorations les plus intenses que l'on puisse rêver.

Et puis, que de jolis motifs à peindre ? Tours crénelées rappelant les châteaux forts du moyen âge,

fantastiques rochers de grès rouge, fuyantes perspectives de palmiers dominant les berges profondes de la rivière, pelouses vertes au milieu des dunes rutilantes, tout est gracieux, tout est pittoresque, en ce merveilleux coin du désert.

Tiout offre cette autre particularité sur Biskra, c'est qu'on ne l'a pas encore déshonoré par des bâtisses européennes.

Si, comme cela serait désirable, on y bâtit des hôtels, il conviendra de les placer en dehors des Ksar, afin de pas enlever à l'oasis sa saisissante originalité.

On ne va pas à Tiout, sans faire un pèlerinage aux rochers de grès rouge sur lesquels sont gravés d'antiques et bien curieux dessins.

Ces images d'une facture primitive et ressemblant aux illustrations de la *Lanterne de Boquillon* sont quelquefois d'un réalisme à faire rougir Zola.

Certains vices que l'on reproche aux indigènes y sont représentés d'une façon candide et sans la moindre feuille de vigne.

Ces scènes ont de l'analogie avec certains hiéroglyphes de l'obélisque de Louqsor où les pasteurs de ce pays sont représentés dans une posture analogue et désignés sous le nom de : *Né Koufti*.

La langue française pourrait traduire, d'une façon brutale, ce mot égyptien ; mais pour ceux qui voudraient de plus grands éclaircissements, ils n'auront qu'à s'adresser à un égyptologue.

AIN-SFISSIFA, LES MOGHRAR

LE COL DE FOUNASSA, DJEMIEN-BOU-RESK

De Tiout, il faut revenir à Aïn-Sefra. Delà il est facile de rayonner sur Aïn-Sfissifa, les Moghrar, le col de Founassa et Djemien-bou-Resk, poste extrême, à 45 kilomètres de Figuig.

Moghrar possède une forêt de palmiers de trois kilomètres d'étendue. L'eau y coule abondante et limpide. Les excursionnistes y verraient également de curieux dessins rupestres, analogues à ceux de Tiout.

Aïn-Sfissifa, sur la frontière du Maroc, a des fortifications en terre tracées d'après le système de Vauban.

Il y a de beaux paysages au col de Founassa ainsi qu'à Djemien-bou-Resk. (1)

Le Sud Oranais n'a pas, à la vérité des sources jaillissantes comme l'Oued-Rir. Cela tient à la disposition des couches du terrain qui sont inclinées vers la Méditerranée, où elles laissent écouler les filtrations

(1) Je n'ai mentionné dans cette étude que les oasis qui se trouvent à proximité de la voie ferrée. Il en existe beaucoup d'autres parmi lesquelles El-Abiod Sidi-Cheik, Asla, Stitten, Brezina, R'asoul, etc., etc.

Pour garder le Sud Oranais, les troupes occupent certains points stratégiques tels que : El-Aricha et Aïn-bel-Krelil où l'on a élevé des redoutes.

du sol, tandis que dans le Sud de la province de Constantine, les couches s'inclinant vers le désert y portent les eaux pluviales que les puits artésiens font jaillir des nappes souterraines. Malgré ce désavantage géologique, nos oasis n'en ont pas moins leur séduction et leur beauté propres. A défaut de puits artésiens, elles possèdent des rivières abondantes et poissonneuses, dont on n'a pas encore tiré tout le parti qu'elles comportent.

Les touristes ne regretteront pas une excursion dans le Sud Oranais, où ils verront des choses extrêmement curieuses et absolument originales.

L'EXCURSION A TOUGOURTH

Un certain nombre de Membres du Congrès s'étant fait inscrire pour l'excursion de Tougourth (1), je vais en profiter pour leur donner quelques indications sur le Sud de la province de Constantine.

(1) D'après M. Fernand Philippe, le nom de Tougourth ne serait que la forme féminine berbère de Jourgourth ou Jugurtha, en conservant la prononciation latine.

Iegguert, ainsi que le prononçaient les Indigènes, signifie textuellement le fils de Guert. Guert étant un nom de femme, l'étymologie paraît d'autant plus plausible que Jugurtha était le fils d'une concubine.

L'oasis de Tougourth possède 400,000 palmiers. Le thermomètre y marque, pendant l'été, jusqu'à 56° à l'ombre. Il descend, en hiver, jusqu'à 7° au-dessous de zéro.

Tougourth est situé à 51 mètres d'altitude, à 548 kilomètres de Philippeville, à 627 de Bône et à 463 de Constantine.

Pour aller d'Oran à Toumourth il faut au moins huit jours.

Les distances à franchir sont les suivantes :

| | |
|---|--------------------|
| D'Oran à Alger. | 420 ^k |
| D'Alger aux Ouled-Rhamoun | 432 |
| Des Ouled-Rhamoun à El-Kantara, terminus actuel de la voie ferrée. | 168 |
| D'El-Kantara à Biskra | 57 |
| De Biskra à Toumourth | 206 |
| | 1.283 ^k |

La plupart des voyageurs rentreront sans doute par Philippeville : ceux-là n'auront parcouru que 1,825 kilomètres. Quant aux Oranais mêlés à la caravane, ils n'en auront pas franchi moins de 2,546. Il n'y en a pas autant d'Oran à Tombouctou.

On ne peut donc que féliciter les excursionnistes de leur courage ; mais ils me permettront de leur faire remarquer qu'ils vont peut-être chercher bien loin, ce qu'ils auraient pu trouver plus près et avec moins de fatigue.

Ayant parcouru le Sud Oranais ainsi que celui de la province de Constantine, il me sera facile d'indiquer les faibles différences que présentent les deux régions.

Dans l'une comme dans l'autre, le désert a le même aspect. La flore et la faune y sont identiques. Les chaînes de montagnes y ont la même structure, affectant la forme appelée en arêtes de poissons.

Quant aux oasis, qui en a vu une les a toutes vues : elles ne diffèrent que par le nombre des palmiers et quelques fois par la tonalité locale ou par le relief du sol.

La seule différence qu'offre le Sahara Constantinois, c'est qu'il est à une altitude beaucoup plus basse que celui d'Oran et d'Alger.

Quelques points, tels que le Chott Melr'ir, l'ancien Tritonis palus ou lacus, auquel le nom de M. Rou-daire restera désormais attaché, sont au-dessous du niveau de la mer.

L'important oasis de Mer'aier, que l'on rencontre à mi-chemin de la route de Biskra à Tougourth, n'est qu'à dix mètres au-dessus du niveau des Océans. Elle compte 46,000 palmiers arrosés par des puits artésiens dont le débit total est d'environ 10,000 litres à la minute.

La profondeur des nappes artésiennes dans l'Oued-Rir, varie entre 70 et 90 mètres. L'eau qui en jaillit est limpide ; mais elle est légèrement saumâtre et a une température constante de 23°.

Certains puits, tels que celui de Our'lana, donnent jusqu'à 3,500 litres à la minute ; d'autres dépassent même ce volume.

Une compagnie française, fondée en 1878, par MM. Fau, Foureau et C^{ie}, a entrepris avec succès la mise en valeur de ces richesses aquifères, dont M. l'Ingénieur Jus, à l'instigation du général Desvaux, avait déjà tiré un merveilleux parti depuis 1856. Elle a foré de nombreux puits et créé

des oasis dont le rapport est, assure-t-on, très-rémunérateur (1).

De pareils travaux, dus à l'initiative privée sont, à coup sûr, dignes d'être étudiés.

Une autre différence que l'on remarque entre le S. de la province de Constantine et celui de la province d'Oran, c'est que dans le premier on passe directement du Tell dans le Sahara, sans avoir à traverser de Hauts-Plateaux.

De la gare d'El-Kantara, où finit le Tell, on pénètre de plein pied, dans le pays des dattes, à travers une échancrure d'une saisissante majesté, sur les fantastiques parois de laquelle le grès rouge jette sa magique coloration. C'est la porte du désert !

De l'autre côté de la gorge s'étale à mi-côteau, la riante oasis d'El-Kantara. On est en pleine région saharienne. D'El-Kantara à Biskra, le voyageur ne rencontrera plus que la petite oasis d'El-Outaia.

En arrivant au col de Sfa, qui domine la plaine de Biskra, le voyageur admirera un effet de mirage des plus étranges. Le désert apparaît dans le lointain comme une mer bleue aux rivages nettement découpés. C'est le sable qui fait miroir et réfléchit l'azur du ciel.

(1) Au bout de 9 à 10 ans chaque palmier rapporte de 40 à 50 francs. La Société Fau-Foureau en possède dit-on déjà 51,000. Le premier puits artésien foré dans l'Oued-Rir par les puisatiers militaires sous la direction de M. l'Ingénieur Jus a jailli à Tamerna Djedida, le 19 juin 1856, donnant 4.000 litres à la minute. C'est de cette époque que date la régénération ou plutôt la résurrection des oasis à moitié ensevelies de l'Oued-Rir.

Depuis 1856, plus de cent puits artésiens ont été forés par les puisatiers militaires. L'Oued-Rir et le Hedna ont ainsi été dotés de plus de cent mille litres d'eau à la minute.

Biskra est trop connu pour que j'aie à le décrire. A 20 kilomètres au-delà, existe une charmante oasis, celle de Sidi-Okba dont j'ai gardé une saisissante impression et où je vais conduire mes lecteurs, s'ils veulent bien m'y suivre.

SIDI-OKBA

Les historiens arabes rapportent qu'Okba-ben-Nafy, après avoir subjugué toute l'Afrique du Nord, regrettant d'être arrêté par la mer et de ne pouvoir étendre son empire au-delà des côtes occidentales du Maroc, fit entrer son cheval jusqu'au poitrail dans l'Atlantique, et s'écria en brandissant son cimenterre :

« Grand Dieu, si je n'étais arrêté par les flots, j'irais jusqu'aux royaumes inconnus de l'Occident. »

Ces fières paroles dans lesquelles se trouve affirmé le concept rationnel d'une Afrique du Nord, une et indivisible, sans autres limites géographiques que les deux mers et le désert, m'a toujours pénétré d'une vive admiration pour Sidi-Okba. Cependant, j'avoue que j'étais humilié dans mon amour propre de Français, de trouver tant de génie ou simplement d'instinct politique et de bon sens chez le conquérant Arabe, alors que nos hommes d'État, nos généraux en avaient montré si peu.

Pour nos compatriotes, l'Algérie était déjà trop grande. Bugeaud, pour ne citer que le plus illustre, voulut la limiter à la Tafna, après avoir soutenu longtemps que l'occupation devait être restreinte à quelques points du littoral. On ne voulut, on ne sut pas comprendre que pour assurer efficacement la domination française, dans l'Afrique du Nord, il fallait agir comme Sidi-Okba et ne s'arrêter qu'à l'Océan, ainsi que l'avaient fait, avant lui, les Romains.

L'Allemagne qui, en ce moment, remue ciel et terre au Maroc pour faire accepter son protectorat, nous fera peut-être payer cher, un jour, notre imprévoyance.

Mais laissons là ces pronostics et revenons à notre héros.

Depuis longtemps, j'avais formé le projet d'aller saluer la tombe de Sidi-Okba.

Une circonstance récente m'en ayant fourni l'occasion, je résolus incontinent d'accomplir mon pèlerinage.

Bien qu'il n'y ait qu'une piste, à travers les sables de Biskra à Sidi-Okba, le voyage peut se faire en voiture.

Les touristes parisiens, les artistes principalement, préfèrent accomplir le voyage à dos de chameau. C'est plus long, plus incommode, mais c'est couleur locale.

Rien de plus drôlatique que de voir ces boulevardiers, en rupture de bitume, coiffés du gibus et tenant une ombrelle à la main, juchés sur la monture à bosse que conduit un chamelier.

Plus prosaïque, j'avais pris un simple landau pour franchir la faible distance qui sépare la capitale politique de la capitale religieuse des Zibans.

Après avoir traversé le lit desséché et caillouteux d'un bras de la rivière de Biskra, on se trouve immédiatement en plein désert.

Du sable et au milieu de ce sable de petites dunes solidifiées, ressemblant au tertre d'une tombe. Sur ces tertres, des touffes de thym ou bien quelques maigres arbustes, tamarins ou genévriers. Ça et là quelques bouquets de dyss ou de genêts sans épines. De loin en loin, de rampantes cucurbitacées aux fruits d'or. C'est la décevante coloquinte « *citrullus colocyntis*. »

De loin, on la prendrait pour un savoureux petit melon jauni par le soleil, alors que sa pulpe est un poison. Un de mes compagnons me dit que ce fruit éminemment purgatif entrerait dans la composition des pilules suisses.

Une singularité frappe dans la zone désertique : c'est que les petites dunes, véritables vagues formées par les vents, dans cet océan de sables, sont orientées N.-S. Contrairement à une opinion assez répandue, ces dunes, loin d'être mobiles, sont au contraire fortement agglutinées et durcies.

Après trois heures de véhicule, nous arrivions à Sidi-Okba. Les enfants du Ksar qui, tous savent quelques mots de français, appris à l'école arabe-française, courent après notre voiture en criant : bonjour, bon voyage. En arrivant devant la mosquée, la plus ancienne de l'Algérie, nous mettons pied à

terre. Un guide nous fait monter dans le minaret, du haut duquel l'œil embrasse le large horizon du désert.

A nos pieds, nous contemplons le Ksar, aux maisons en torchis, sur les terrasses desquelles montent des curieux pour mieux nous voir.

Dans la mosquée, se trouve le tombeau de Sidi Okba ; surmonté d'une élégante coupole, il est séparé du sanctuaire, par une porte à double battant. Je la fis ouvrir par le marabout et, ôtant mon chapeau, je m'écriai :

« Sidi-Okba, salut ! Puisse ton exemple inspirer un jour la politique de ma patrie et lui servir de guide et de leçon ! »

Le but de mon pèlerinage étant rempli, je regagnai Biskra, sans m'attarder davantage dans cette oasis où l'on compte encore, paraît-il, de nombreux lépreux.

En partant, nous avons eu le spectacle pittoresque d'une noce dans le désert.

En présence d'une double rangée de femmes accroupies et voilées, devant lesquelles se tenaient de ravissantes fillettes vêtues de costumes aux couleurs éclatantes, un arabe exécutait la danse du mouchoir, avec accompagnement de derboukas et de raïtas (sorte de cornemuse). Comme le désert, la musique de cet orchestre saharien offrait la même désespérante uniformité. C'était toujours la même note qui revenait indéfiniment.

Si nos oreilles européennes n'étaient pas aptes à

jouir des mélodies sahariennes ⁽¹⁾, en revanche, la vue était singulièrement surprise, par la contemplation de tous ces costumes aux couleurs flamboyantes. Il faut dire qu'au désert, le rouge pourpre est la couleur préférée par le beau sexe. Il alterné avec le jaune, le violet et le bleu. Chose surprenante, ces filles du désert appliquent inconsciemment la loi des complémentaires. Qu'elles tiennent cela de la tradition ou de leur instinct, on remarque dans leur costume que le rouge s'y allie presque toujours au vert, le jaune au violet et l'orangé au bleu. Les dissonances de couleur s'y rencontrent parfois, mais elles sont plus rares que chez nos européennes.

La nuit nous surprit à mi-chemin de Biskra. Dès le coucher du soleil, pendant lequel les chaînons de l'Aurès se teignent d'une indéfinissable couleur rosée, charme et désespoir des peintres, la température s'abaisse très vite. Nous ressentions un froid très-vif. Le ciel était d'une sérénité absolue. Pas une vapeur à l'horizon.

Du côté du couchant, le ciel devenu opalin formait un lumineux rideau, sur lequel se détachaient vigoureusement les noires silhouettes des palmiers du vieux Biskra.

(1) On remarquera que la musique représente admirablement les mœurs et les sentiments des peuples. Réveuse en Allemagne, passionnée en Italie, gaie et spirituelle en France, elle est pastorale et guerrière en Algérie. Les arabes n'ont que quelques instruments aussi primitifs que leur civilisation : des flûtes de roseau comme celles des premiers berger de la Grèce et différentes variétés de tambour : cela suffit aux Indigènes pour chanter l'amour et la guerre.

Ce décor était véritablement enchanteur et grandiose. Je compris alors le fanatisme des peintres pour les aubes et les crépuscules étincelants du désert.

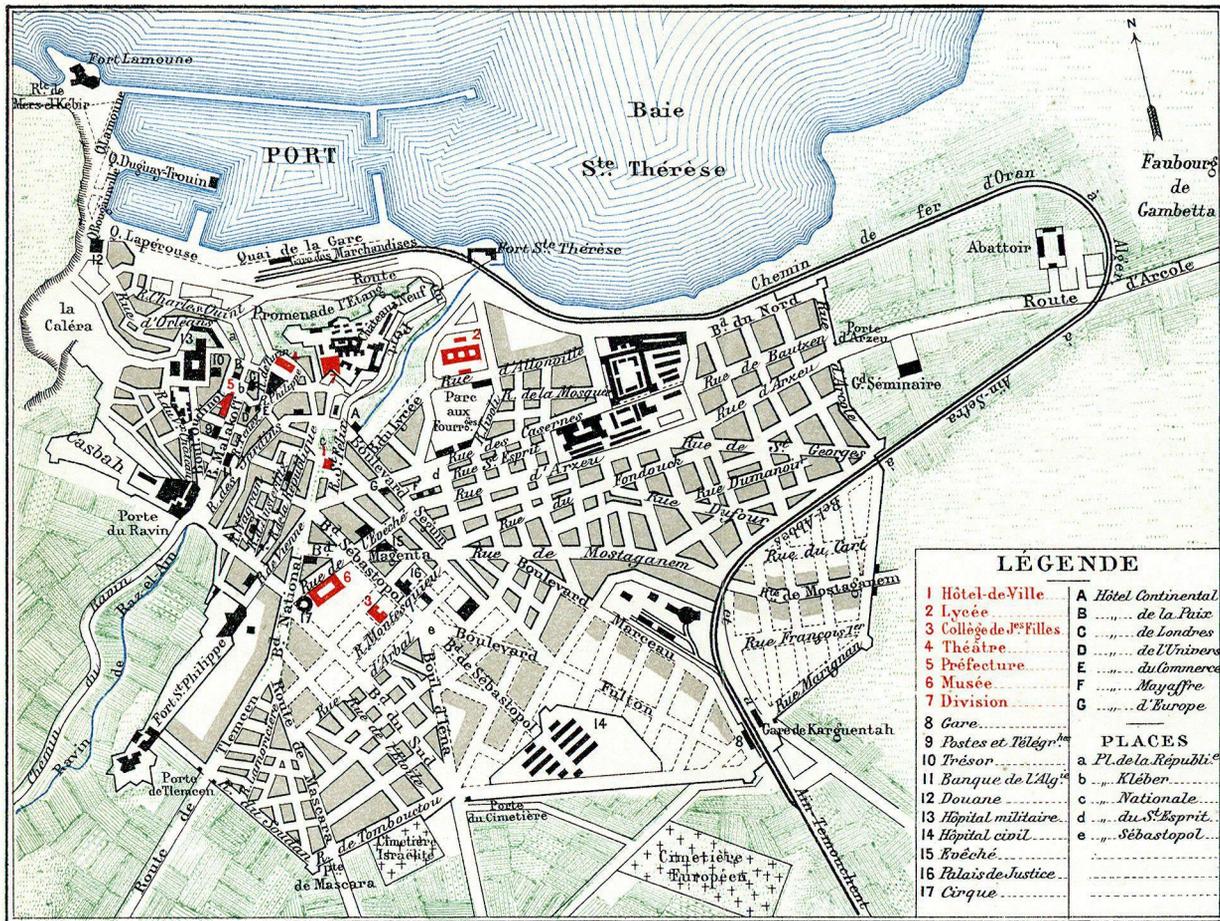
Partout ailleurs, on chercherait en vain de pareils effets de lumière.

A six heures nous étions rentrés à Biskra.



TABLE DES MATIÈRES

| | PAGES |
|---|-------|
| INTRODUCTION, par Waille Marial | 9 |
| ORAN ET L'ARRONDISSEMENT D'ORAN. | 19 |
| ORAN. Histoire, description, par le D ^r G. Seguy. | 21 |
| Les environs d'Oran, par Waille Marial | 59 |
| L'arrondissement d'Oran, par le D ^r G. Seguy . | 71 |
| L'ARRONDISSEMENT DE TLEMCCEN ET LA FRONTIÈRE MOROCCAINE, par J. Canal. | 79 |
| Ch. I ^{er} . L'arrondissement de Tlemccen. | 81 |
| Ch. II. La Frontière Marocaine | 125 |
| L'ARRONDISSEMENT DE MASCARA, par le D ^r Uhlman. | 143 |
| L'ARRONDISSEMENT DE MOSTAGANEM | 199 |
| Ch. I ^{er} . Mostaganem, par M. Priou | 201 |
| Ch. II. L'arrondissement de Mostaganem, par M. Bloch. | 225 |
| L'ARRONDISSEMENT DE SIDI-BEL-ABBÈS, par le D ^r E. Fabriès. | 233 |
| LE SUD ORANAIS, par Waille Marial | 263 |



PLAN D'ORAN

Imp. Chaix



Achevé d'imprimer à Oran

LE 24 MARS MDCCCLXXXVIII

PAR PAUL PERRIER, IMPRIMEUR